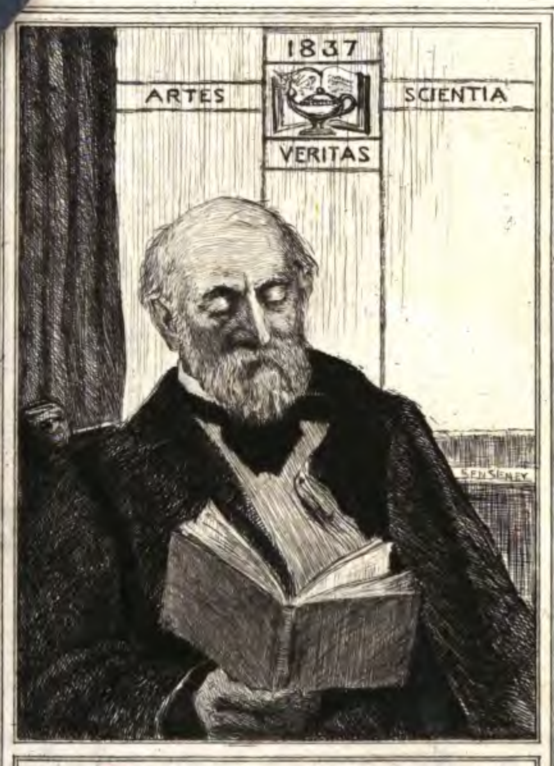

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

THÉORIE DE LA MESSE

DU MÊME AUTEUR

Pèlerinages ombriens. *Études d'art et de voyage.* Paris, 1896. 1 vol. in-8°, illustré de 46 gravures.

La Vie esthétique. *Essais de critique artistique et religieuse.* Paris, 1898. 1 vol. in-12.

La Jeunesse du Pérugin et les origines de l'École ombrienne. Paris, 1901. 1. vol. grand in-8°, illustré de 130 gravures. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

La Critique mystique et Fra Angelico. Paris, 1903. 1 vol. in-12.

Catalogues iconographiques pour servir à l'illustration de la vie de Jésus. I. *Introduction générale. La Porte de Sainte-Sabine. La Lipsanothèque de Brescia.* Paris, 1903. II. *Les Mosaïques de Sant'Apollinare-Nuovo.* Paris, 1903.

Le Christ de « la Légende dorée ». Paris, 1904. 1 vol. petit in-4° de 484 pages, illustré de 407 gravures.

L'Évangéliaire des dimanches, commenté et illustré avec 130 gravures. Paris, 1905.

Les fresques de Giotto, à l'Arèna de Padoue. *Étude d'iconographie religieuse,* avec 52 dessins. Paris, 1906.

On peut se procurer ces volumes en s'adressant directement M. Téqui, éditeur, 29, rue de Tournon.

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

par J.-C. BROUSSOLLE, aumônier du lyoée Michelet

THÉORIE DE LA MESSE

Sommaires du Cours

NOTES, LECTURES, AVEC 50 ILLUSTRATIONS

PARIS

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, Rue de Tournon, 29

1906

IMPRIMATUR

Parisiis, die 22 augusti 1906.

H. Odelin
v. g.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en septembre 1906.

AVERTISSEMENT

Devant écrire quelques lignes en tête de ce volume pour indiquer l'esprit dans lequel il a été rédigé et les lecteurs auxquels il s'adresse tout spécialement, je dois dire que c'est quelque chose comme un livre de classe, *tout simplement, et je n'éprouve, à le reconnaître, aucun embarras : car j'ai l'honneur d'être professeur de religion et, comme tel, j'ai voulu prendre mon parti d'imiter mes collègues de l'enseignement, qui ne rédigent pas seulement des ouvrages glorieux ou plaisants.*

Voici donc un livre d'enseignement. Il ne comprend guère, en somme, que le résumé du cours que je fais, chaque année, à une section de mes élèves du lycée Michelet. J'en publie aujourd'hui les Sommaires, *après les avoir dictés plusieurs années de suite : ils sont accompagnés de* Notes, *d'*Exercices *et de* Lectures, — *de tout le matériel de travail, en un mot, qu'il me paraît utile de mettre entre les mains des élèves pour leur faciliter l'intelligence du cours, en vue d'en tirer le meilleur profit.*

J'ai vu, par ma propre expérience, que cette manière

d'envisager l'enseignement religieux, avec une méthode qui le rapprochait sensiblement de tous les autres enseignements, pouvait donner d'excellents résultats. Les professeurs de religion, je le sais, n'en sont pas tous, et également, convaincus. Les méthodes de leur enseignement sont assez connues pour qu'il soit superflu d'en parler, et ce n'est pas le lieu d'examiner le genre de résultats qu'elles ont donnés.

Personne ne contestera que l'ignorance de leur religion est, chez les catholiques, un fait des plus notables : ce n'est pas faute d'avoir eu des professeurs et des livres, d'où l'on pourrait conclure que, la question de la bonté interne étant hors de cause, c'est probablement à la méthode employée qu'il convient d'attribuer cet échec lamentable de tant de bonnes volontés.

Les jeunes gens aiment assez qu'on leur enseigne la religion de la même façon que toutes les autres matières. Il ne leur vient pas à l'esprit que la religion puisse y perdre quelque chose de sa particulière excellence. On pourra soutenir le contraire et prétendre, par exemple, que, pour enseigner une science surnaturelle il y faut employer de surnaturelles méthodes... Je connais l'objection et j'apprends même à mes élèves à en démêler patiemment la malice. Mais ce sont d'autres élèves que ceux auxquels j'expose, à l'ordinaire, la Théorie de la Messe.

A ceux-là donc, — que ce soient des jeunes gens de quatorze ans ou de quinze, peu importe, — le professeur apprendra à se servir de ce volume. Les Sommaires *ne sont pas un* Cours, *mais une simple indication des développements les plus essentiels de chacun des sujets pro-*

posés. Si je les ai réduits à douze, et pas davantage, c'est qu'à mon avis il ne faudrait pas consacrer plus d'un trimestre de l'année à l'étude d'un traité comme celui-ci. Au trimestre suivant il y aura avantage à prendre une autre matière, qu'elle soit d'ordre historique, moral ou même dogmatique. Car il faut de la variété dans l'enseignement religieux, comme dans toute espèce d'enseignement. Quand on aura consacré douze conférences à l'étude de la messe, le moment sera venu de changer de sujet : et c'est la raison pour laquelle je renvoie à une autre partie du cours tout ce qui regarde la Pratique *de la messe, me contentant de traiter ici de la* Théorie.

J'ai multiplié, à la suite des Sommaires, *les* Questions *et les* Exercices, *et je l'ai fait avec une telle abondance, pour ne pas dire avec une telle indiscrétion, que mes collègues pourront douter, au premier abord, de la possibilité, pour les élèves, d'y donner toujours une réponse satisfaisante. Mais je puis, à ce sujet, les tranquilliser. Je n'ai formulé aucune question dont l'élève ne soit à même de trouver la solution sinon dans le sommaire lui-même, du moins dans les* Notes *ou les* Lectures *qui l'accompagnent. Mais il faudra qu'il se donne la peine d'aller l'y chercher. Et si je n'indique pas l'endroit précis où il la trouvera, c'est pour l'inviter à faire de lui-même ce travail, qui alors sera véritablement pour lui un* Exercice.

Resterait à m'expliquer sur les images qui accompagnent ce volume; d'abord, parce qu'on n'en trouve pas, à l'ordinaire, dans les livres d'enseignement religieux et que, si par hasard on en rencontre, elles ne sont pas du tout de

l'espèce de celles que nous avons introduites dans notre ouvrage. Une illustration purement archéologique et documentaire, déplaira peut-être à quelques-uns de mes collègues qui n'ont pas l'accoutumance de ces sortes d'images. Je leur demande, avant de se prononcer définitivement, crédit d'un peu de patience. S'ils veulent bien étudier le volume dans l'esprit avec lequel il a été composé, c'est-à-dire en vue d'instruire, beaucoup plus que de plaire, ils auront assez l'occasion de voir tout le parti qu'on peut tirer, pour l'enseignement, de ce genre d'images, pour qu'il soit inutile de démontrer, a priori, *leur utilité. Pour ce qui serait, maintenant, de convaincre les jeunes gens, cela est tout à fait superflu. Ils sont fort sensibles, je le sais, à la curiosité de ces vieilles gravures, qui, tout en les faisant sourire, leur en disent beaucoup plus long que les compositions les plus artistiques du monde. Pour leur apprendre à les déchiffrer plus aisément, ils auront à la fin du livre, une* Table des gravures : *elle contiendra un certain nombre de renseignements qu'il eût été difficile de loger dans le texte même du livre sans en compliquer prématurément l'étude.*

THÉORIE DE LA MESSE

CHAPITRE PREMIER

Du sacrifice en général

PREMIÈRE LEÇON

Qu'est-ce qu'un sacrifice ?

Sommaire

I. Sacrifice, *sacrificium*, vient des deux mots latins *sacrum* et *facere*. Le sacrifice est, par excellence, l'*action* sainte ou *sacrée :* elle se rapporte, en effet, directement à Dieu, l'être saint par excellence, avec lequel elle nous fait entrer en relations très étroites, nous introduisant, pour ainsi dire, dans le secret de son intimité [1].

Les païens eux-mêmes avaient assez bien compris

la nature du sacrifice[2]. De là vient peut-être l'insistance qu'ils mettaient à vouloir en tirer un profit immédiat, exigeant par exemple de la divinité avec laquelle ils entraient en rapport la réponse aux questions les plus futiles ou la promesse formelle d'une efficace protection. Les prêtres des anciennes religions, beaucoup plus que ceux de la nouvelle, ont toujours été d'indiscrets quémandeurs et d'incorrigibles mendiants.

II. Il y a donc à considérer, dans tout sacrifice, ces deux éléments, à savoir : que c'est *une action*, avec un rite[3] pour en régler officiellement l'ordonnance, et que cette action est faite *en l'honneur de Dieu* et se rapporte directement à lui. Voici comment on pourrait en arrêter, avec plus de rigueur, l'exacte définition.

Le sacrifice, dirons-nous, est l'offrande extérieure d'une chose sensible et permanente, faite à Dieu, par le ministre légitime, en vue de reconnaître son souverain domaine, et cela par un changement mystique de la chose qui est offerte.

III. C'est une *offrande*, je veux dire une espèce particulière d'offrande, et nous devons déterminer quels en sont les caractères spécifiques.

Cette offrande doit être *extérieure*, car les actes intérieurs ne la sauraient constituer pleinement, et il s'agit d'une action religieuse qui intéresse,

on pas un seul individu, mais la société tout ntière.

Pour la même raison, la chose offerte doit être *ensible*, c'est-à-dire de l'espèce des choses qui ombent sous les sens, qu'on peut voir et toucher[4].

Elle doit être encore *permanente*, pour qu'il oit possible de suivre, dans la succession du emps, les divers états par lesquels elle passe dans 'action du sacrifice[5].

Il y faut *le ministre légitime*, qui est le prêtre de out le peuple et reconnu comme tel[6] : car il i'offre pas le sacrifice en son nom, mais au nom le tous ceux qui le délèguent à cet effet.

L'offrande est *faite à Dieu*, et à lui seul[7], en vue le reconnaître son domaine universel et souverain ur toutes les créatures : c'est l'essence même du acrifice et sa fin principale[8].

Aussi bien y faut-il un changement *mystique*[9]. 'est-à-dire *qui signifie* que la chose offerte change, n quelque manière, de condition : de séculière t profane qu'elle était, voici, en effet, qu'elle est oudainement devenue sacrée et inviolable, la hose de Dieu.

IV. Mais parce que ce changement peut être de liverse nature et que, d'autre part, en offrant le acrifice, on peut lui donner, en plus de sa fin énérale, une direction, ou une intention, plus

particulière, il y a déjà lieu de distinguer, à ce point de vue, plusieurs sortes de sacrifices.

En se plaçant ainsi au point de vue des fins particulières qu'on se propose en offrant un sacrifice, on reconnaîtra qu'ils peuvent être de quatre sortes : le sacrifice d'adoration ou *latreutique,* le sacrifice de supplication ou *impétratoire,* le sacrifice d'actions de grâces ou *eucharistique,* le sacrifice de satisfaction ou *expiatoire.*

Les sacrifices anciens portaient encore un nom différent, selon la nature des choses qui étaient offertes. C'est ainsi que, chez les Latins, on appelait *libimina* les sacrifices où l'on répandait des liquides, et de là est venu le mot *libations* : dans les *immolationes* on offrait des choses *inanimées,* des animaux dans les *victimæ.*

Le peuple juif avait, lui aussi, plusieurs sortes de sacrifices. Pour ne parler que des sacrifices sanglants, c'était d'abord l'*Holocauste,* dans lequel la chose offerte était totalement détruite par le feu; en d'autres sacrifices on faisait deux parts, *Hostia pro peccatis,* — ou même trois, *Hostia pacifica,* — dont une seulement était offerte à la divinité, le prêtre, avec le peuple, se partageant l'autre part.

Nous remarquerons, pour finir, que le plus parfait des sacrifices est, sans aucun doute, celui dans

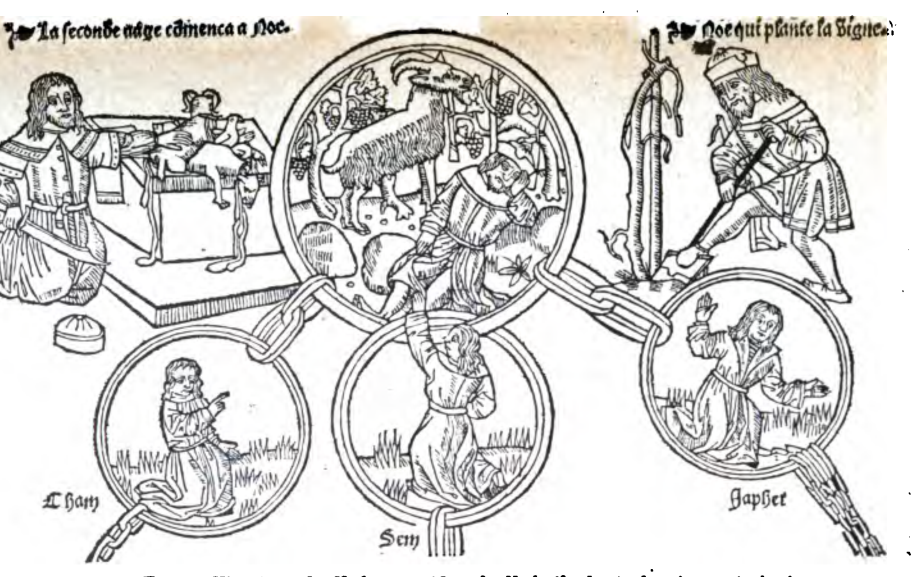


Fig. 1. Histoires de Noé : sacrifice de Noé, il plante la vigne et s'enivre.

lequel la chose offerte est vraiment sacrifiée, c'est-à-dire détruite. Aux âges de foi, par exemple, et encore aujourd'hui dans certains pays, les fleurs qu'on offrait à Dieu pour être disposées sur l'autel du sacrifice, n'étaient pas, comme en France, des fleurs artificielles, ainsi appelées, je suppose, en raison de l'artifice avec lequel elles nous dispensent de sacrifices plus coûteux. Rien de plus beau, cependant, et de plus instructif que des fleurs, sur l'autel de la messe, cependant qu'elles achèvent d'y mourir, ainsi la lumière des cierges et la fumée des encens.

Notes et Exercices

Notes. — 1. *Sacrifier*, c'est donc, d'après l'étymologie, *faire une action sainte*, et cette action s'appelle *sacrifice*, de même encore que ce nom s'applique à la chose offerte, qui devient sanctifiée et sainte, par cela même qu'elle est consacrée à Dieu. Le sacrificateur, lui aussi, devient, par suite de son ministère, un être d'exception et en quelque manière inviolable et sacré : le « tabou », chez les peuples de la Nouvelle-Zélande, avait de plus le pouvoir de communiquer à d'autres ce caractère d'inviolabilité, et il en usait avec moins de modération que le firent les prêtres et les moines du moyen âge.

2. Je dis *assez bien*, parce que, de fait, ils n'ont pas su comprendre dans toute son étendue la portée du sacrifice. Mais ils étaient convaincus que c'était le moyen qui les faisait entrer en relations avec Dieu. Ils exagéraient même cette conviction. On citera en particulier l'exemple des Romains qui ont absolument méconnu la religion intérieure et ont pratiqué avec une singulière audace la « dévotion donnant donnant ». Des sacrifices de ce genre ne sauraient être agréés de Dieu, qui considère avant tout les dispositions de ceux qui lui sacrifient. Nous avons, dans cet ordre d'idées, plusieurs textes de la Bible : *Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation*

(*Ps.*, xxxix, 7), *Vous ne prenez pas plaisir aux holocaustes* (Isaïe, i, 11-12), *Je veux la miséricorde, non le sacrifice* (Osée, vi, 6). Mais, dans tous ces textes, ce sont les sacrificateurs et non les sacrifices qui sont condamnés.

3. Le rite est l'ensemble des actions extérieures et secondaires qui servent à développer, en en manifestant ou symbolisant le détail d'exécution, l'action principale et purement spirituelle du culte. Dans le sacrifice, par exemple, l'action principale est celle de l'adorateur, et c'est une action spirituelle, émanant de l'âme : vient-elle à manquer, le sacrifice, malgré toute la splendeur de son rite, n'est plus qu'une cérémonie vaine et sans aucune signification.

4. Dans la langue ascétique, on donne parfois le nom de « sacrifice » à des actes de vertu, par suite des rapports qu'ils présentent avec le sacrifice proprement dit. La prière, par exemple, est appelée par le prophète « le sacrifice des lèvres » (Osée, xiv, 3), et le psalmiste nous invite, « à immoler à Dieu un sacrifice de louanges ». (*Ps.* xlix, 14.) L'aumône, encore, est une sorte de sacrifice et nous trouvons journellement, dans notre vie, l'occasion d'offrir à Dieu de nombreux *sacrifices*, en observant la loi morale. Mais ce ne sont pas là des sacrifices au sens propre du mot.

5. De là vient l'importance des cérémonies qui accompagnent le sacrifice, le précèdent ou le suivent immédiatement. L'instruction que nous tirerions de l'assistance à la messe serait minime si nous nous bornions, par exemple, à entrer dans l'église au moment de la consécration, où s'accomplit le sacrifice proprement dit, pour la quitter aussitôt après. Pour cette raison, encore, la messe solennelle est plus instructive que la messe basse, parce que nous y suivons mieux les différents états par où passe la victime offerte sur l'autel dans l'action du sacrifice.

6. Tout en enseignant que n'importe quel chrétien, par suite de son baptême, est prêtre, avec tous les pouvoirs attachés à la prêtrise, Luther ajoutait qu'il ne pouvait en faire les fonctions sans être appelé au ministère par la multitude des suffrages. Il admettrait donc encore, avec nous, qu'il faut, pour offrir le sacrifice, le ministre spécialement désigné à cet effet. Ce fut, d'ailleurs, la pratique de toutes les religions anciennes.

7. On n'offre pas le sacrifice aux saints, ni à la Vierge, comme on le dit quelquefois avec inexactitude.

8. Nous parlerons, dans notre dixième leçon, des autres raisons pour lesquelles on offre à Dieu des sacrifices : nous indiquons seulement ici sa fin principale, qui en fait l'acte par excellence du culte d'adoration.

9. Le mot mystique, par cela même qu'il est d'essence *mystérieuse*,

se laisse difficilement définir : nous avons précisé suffisamment, au sommaire, le sens que nous lui donnons ici.

Exercices. — 1. Quelle est l'étymologie du mot sacrifice? — 2. Montrez comment, dans le sacrifice, l'épithète de *saint* convient à celui qui offre, à celui à qui on offre et aussi à la chose qui est offerte. — 3. Le sacrifice est-il uniquement offert à la divinité dans le but d'en obtenir quelque chose? — 4. Citez quelques exemples pour établir que les Romains n'ont pas compris la haute portée philosophique et morale du sacrifice. — 5. Comment faut-il interpréter certains textes de la Bible, qui sembleraient, au premier abord, condamner la pratique des sacrifices? — 6. Donnez la définition du sacrifice. — 7. Quelles sont les deux raisons (individuelle et sociale) pour quoi, dans le sacrifice, l'offrande doit être extérieure? — 8. Pour quelle raison doit-elle être sensible? — 9. Qu'entendez-vous par des « sacrifices improprement dits » ? — 10. Pourquoi l'offrande, dans le sacrifice, doit-elle être permanente? — 11. La messe solennelle n'est-elle pas plus instructive que la messe basse ? — 12. Quelle est la doctrine de Luther au sujet de celui qui peut offrir le sacrifice? — 13. A qui offre-t-on le sacrifice? — 14. Quelle est la principale raison pour laquelle on offre le sacrifice? — 15. Pourquoi dites-vous *la principale raison?* — 16. Quel est le changement mystique qui s'opère, au sacrifice, dans l'état de la chose offerte? — 17. Essayez d'appliquer à la messe la définition que nous avons donnée du sacrifice en général.

18. Expliquez la Fig. 1 dans le détail des histoires qui s'y trouvent représentées. — 19. Combien y a-t-il de sujets différents dans la figure 2? — 3. Comment les deux actions représentées dans la figure 3 ont-elles chacune, et séparément, une signification eucharistique? — 21. Racontez, d'après les figures 4 et 5, ce que vous connaissez de l'histoire d'Aaron.

Lectures

I. La psychologie des sacrificateurs dans la religion romaine. — Les Romains ont une façon particulière de comprendre les rapports de l'homme avec la divinité : quand quelqu'un a des raisons de croire qu'un dieu est irrité contre lui, il lui demande humblement la paix, c'est le terme consacré, *pacem deorum exposcere*, et l'on

suppose qu'il se conclut alors entre eux une sorte de traité ou de contrat qui les lie tous les deux; il faut que l'homme achète la protection céleste par des prières et des offrandes, mais il serait peu convenable à un dieu qui a bien accueilli un sacrifice de ne pas répondre par quelque faveur. Platon s'élève avec force contre ces sortes de trafics qu'on imagine entre l'homme et la divinité (Eutyphron); ils se retrouvent dans tous les cultes antiques, mais nulle part avec plus d'effronterie naïve qu'à Rome. Les Romains admettent comme un principe que la piété donne droit à la fortune : il est en effet naturel que les dieux préfèrent ceux qui les cultivent, et « quand on est aimé des dieux, on fait toujours de bons profits ». (PLAUTE, *Curculio.*) Ce n'est donc pas, comme dans le christianisme, le pauvre qui est l'élu du Seigneur, c'est le riche. Si l'on trouve que les dieux n'ont pas tenu toutes les conditions du contrat, on s'irrite contre eux et on les maltraite. Quand le peuple apprit la mort de Germanicus, pour lequel il avait offert tant de sacrifices inutiles, il jeta des pierres dans les temples, renversa les autels et précipita les statues des dieux dans la rue. (SUÉTONE, *Cal.*) On dispute quelquefois sur les termes du traité, et les contractants, comme d'habiles plaideurs, cherchent à se surprendre. C'est ainsi que, dans la légende plaisante rapportée par le vieil historien Valérius d'Antium et qu'Ovide a reproduite (*Fast.*, III, 339), Numa parvient à éluder les exigences de Jupiter : « Vous me sacrifierez une tête. — A merveille, répond le roi, vous aurez une tête d'ail que je vais prendre dans mon jardin. — J'entends quelque chose qui ait appartenu à un homme. — On vous donnera l'extrémité de ses cheveux. — Il me faut un être animé. — Nous y joindrons un petit poisson. » Jupiter se met à rire et consent à tout. (Gaston BOISSIER, *La Religion romaine*, vol. I, pp. 20-21, Hachette, éditeur.)

II. Qu'est-ce qu'un sacrifice? — Le sacrifice, c'est l'offrande qu'on fait à Dieu d'une chose qu'on immole en son honneur. Deux choses donc constituent principalement le sacrifice : oblation, immolation; et, comme au sacrifice extérieur doit se joindre la disposition intérieure, à cette double condition du sacrifice visible doit correspondre le double sentiment de l'offrande et de l'anéantissement de soi-même qui constitue le sacrifice invisible. Mais ces deux choses et ces deux sentiments, oblation et immolation, peuvent se rapporter, dans le sacrifice, à quatre fins différentes. Le sacrifice tend à honorer Dieu, à reconnaître son souverain domaine, et sous ce rapport l'ancienne loi le nommait holocauste et la théologie le nomme latreutique, parce qu'il constitue le culte suprême ou de latrie, qui n'appartient qu'à Dieu seul. Le sacrifice tend à rendre grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il a répandus sur nous, et à ce titre l'ancienne loi le nommait sacrifice pacifique et la théologie le nomme eucharistique ou sacrifice de reconnaissance. Le sacrifice tend à apaiser le ciel irrité et à obtenir le pardon, et sous ce rapport l'ancienne loi le nommait sacrifice pour le péché, et la théologie le nomme expiatoire ou propitiatoire. Enfin le sacrifice tend à demander au Seigneur de nouvelles grâces, de nouvelles faveurs, et pour cela le langage de l'ancienne loi comme de la nouvelle le nomme impétratoire. (Cardinal Pie, ancien évêque de Poitiers, *Œuvres sacerdotales*, vol. II, p. 4. Oudin, éditeur.)

III. Quel est le fondement et la raison intime du sacrifice? — Le sacrifice, qui est la destruction d'un être en l'honneur de la divinité, se présente à un observateur superficiel comme une étrangeté, je dirai plus, comme une aberration, un outrage à la nature et à l'Auteur de la nature. La nature est destinée à la vie et non à la mort : Dieu est l'être absolu et il aime que les choses soient,

non qu'elles cessent d'être. Pourrait-il aimer le néant, Lui qui est l'Être? Mais si nous considérons attentivement le sacrifice, nous trouvons qu'il n'y a rien de plus naturel et de plus raisonnable. Ce qui semble une folie humaine est une marque de la plus haute sagesse.

L'homme par sa raison, par le sens intime de la conscience et même par un certain instinct, qui est en somme le sens de la nature elle-même, comprend et sent mystérieusement qu'il y a un Dieu maître de toutes choses. Il sent et comprend qu'il n'est rien devant Dieu, que s'il existe, c'est par Lui, et que tout ce qu'il possède vient de Lui; il sent et comprend qu'il a besoin de Lui et qu'il doit recourir à Lui; par conséquent il comprend, au moins vaguement, qu'il doit reconnaître son plein domaine et qu'il doit *l'adorer*, *le remercier*, *le prier*, trois actes et trois sentiments qui jaillissent naturellement de son âme...

Adoration, remerciement, prière, ce sont trois sentiments naturels de l'homme en présence de Dieu, et nous les trouvons sous mille formes dans toutes les langues de l'univers. C'est le sacrifice le plus facile et le plus commun, que l'homme offre souvent à Dieu inconsciemment, et que l'Ecriture, en son langage si beau et si simple, appelle : sacrifice de louange, *hostiam laudis*, sacrifice de l'esprit affligé, *sacrificium Deo spiritus contribulatus*.

Mais quand il s'incline devant Dieu, qu'il rentre en lui-même et écoute en silence l'oracle de sa conscience, l'homme entend une voix, à qui il ne peut résister, une voix qui lui dit : Tu es coupable, tu as violé ma loi, tu me dois une complète satisfaction et d'expier dans la douleur le plaisir que tu as voulu chercher dans la faute. Et comme il n'est pas d'homme exempt de péché, tout homme est soumis à la loi de l'expiation : Expie donc, ô homme, tes défaillances et rends-moi la réparation que tu me dois.

De tout ce qui précède je conclus que l'homme doit à son Dieu *adoration*, *reconnaissance*, *prière*, trois actes

propres à sa nature, parce qu'il a été créé par Dieu, qu'il lui est essentiellement soumis, et qu'il a besoin de lui; trois actes tellement propres à sa nature qu'il aurait dû les produire même dans l'hypothèse où il aurait conservé son innocence et serait resté dans l'état de pure nature. A ces trois actes d'*adoration*, de *reconnaissance*, de *prière* ou *demande*, il faut en ajouter un quatrième, celui de

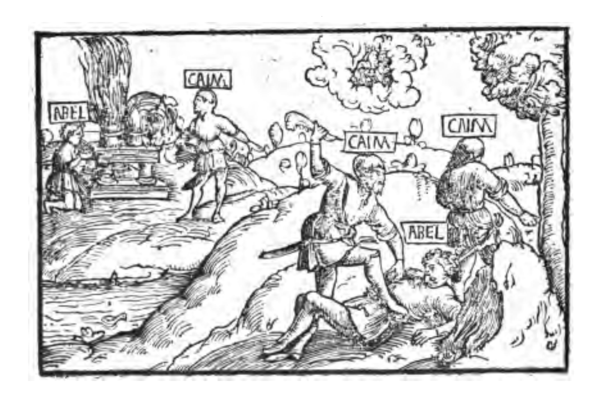


FIG. 2. Caïn et Abel.

pénitence ou *expiation*, parce qu'il est pécheur. (Mgr BONOMELLI, *Mystères chrétiens*, trad. Begin, vol. IV, pp. 202-204. Amat, éditeur, 1902.)

IV. LES SACRIFICES BIBLIQUES DE L'ÉPOQUE PATRIARCALE. — *Le sacrifice de Caïn et d'Abel.* « Abel fut pasteur de brebis, et Caïn était laboureur. Au bout de quelque temps, Caïn offrit des produits de la terre en oblation à Jéhovah; Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. Jéhovah regarda favorablement Abel et son offrande; mais il n'avait pas regardé favorablement

Caïn et son offrande. Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu. » (*Genèse*, IV, 2-6.)

Si le sacrifice de Caïn n'a pas été agréé avec la même faveur que celui d'Abel, ce ne fut pas seulement par suite de la différence des dons qu'ils offraient l'un et l'autre, mais encore et surtout à cause de la différence des dispositions de leur cœur, ainsi que l'indique le contexte : « Et le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu irrité? et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu agis bien, ne recevras-tu pas ta récompense? si au contraire tu agis mal, le péché ne sera-t-il pas aussitôt à ta porte? » (*Genèse*, IV, 6-7.)

Les artistes chrétiens des premiers siècles représentent donc simultanément, par exemple sur les sarcophages, Abel offrant un agneau et Caïn une gerbe ou une grappe de raisin. Ils voulaient ainsi « oublier » les intentions personnelles de Caïn et ne considéraient que la matière de son offrande, le froment ou le raisin, qui signifiaient l'Eucharistie aussi bien que l'agneau d'Abel. (MANGENOT, *Dict. de théol.*, I, 33.) Abel, toutefois, est une figure plus parfaite du Christ et cela, dit M. Mangenot, à trois titres distincts, parce qu'il était pasteur de brebis, à cause du sacrifice qu'il a offert et en raison de sa mort violente.

Le sacrifice de Noé. — Après sa sortie de l'arche, quand les eaux du déluge se furent retirées, Noé « éleva un autel au Seigneur; et prenant de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il offrit des holocaustes sur l'autel ». (*Genèse*, VIII, 20.)

Il élève donc un autel, et remarquons que c'est le premier dont la Bible nous fasse mention : dans tout sacrifice, en effet, il faut un sacrificateur, une victime à sacrifier et aussi un lieu sur lequel on la sacrifie. Noé choisit des « animaux purs », c'est-à-dire sans aucun défaut : plus tard, au livre du Lévitique, les Israélites auront très en détail les règles à suivre pour le choix des victimes et, en général, les cérémonies des sacrifices. Voici, par exemple,

celles relatives à l'holocauste : « L'homme qui, parmi vous, offrira au Seigneur une hostie des troupeaux, c'est-à-dire offrira des bœufs et des brebis pour victimes, si son offrande est un holocauste, et prise dans le gros bétail, il offrira un mâle sans tache à l'entrée du tabernacle du témoignage, pour se rendre le Seigneur favorable. Et il mettra la main sur la tête de l'hostie, et elle sera acceptable et lui servira pour son expiation. Et il immolera le veau devant le Seigneur, et les fils d'Aaron, les prêtres, offriront son sang, en le répandant autour de l'autel qui est devant la porte du tabernacle. Ils ôteront la peau de l'hostie et ils en couperont les membres par morceaux. Et ils mettront le feu sur l'autel, après avoir disposé, auparavant, l'amas de bois ; et ils arrangeront au-dessus les membres coupés, savoir : la tête et tout ce qui adhère au foie, les intestins et les pieds, qui auront été auparavant lavés dans l'eau. Et le prêtre les brûlera sur l'autel en holocauste et suave odeur pour le Seigneur. » (*Lévitique*, I, 2-9.)

Le sacrifice de Melchisédech. — C'était au retour de l'expédition qu'Abraham avait faite pour délivrer son neveu Loth que des rois ennemis emmenaient captif : le roi de Sodome était venu à sa rencontre. « Mais Melchisédech, roi de Salem (Jérusalem), offrant le pain et le vin, car il était prêtre du Très-Haut, le bénit et lui dit : Béni soit Abraham par le Dieu très haut, qui a créé le ciel et la terre ; et béni soit le Dieu très haut, dont la protection a mis les ennemis entre tes mains. Et Abraham lui donna la dîme de tout. » (*Gen.*, XIV, 18-20.)

Voilà tout ce que la sainte Écriture nous apprend au sujet de Melchisédech, le *Roi de justice*, selon l'étymologie du nom, et cela a suffi pour que la tradition ait reconnu en lui une figure du Christ, selon la parole du Psalmiste que l'Église, dans son office, nous fait répéter chaque jour : « Jéhovah l'a juré, d'un serment irrévocable,

tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » (*Ps.*, CIX, 4.) Et il faut entendre saint Paul, dans l'*Épître aux Hébreux* (chap. VII), quand il commente ce verset du Psalmiste : « Car ce Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu très haut, qui se porta à la rencontre d'Abraham revenant de sa victoire sur les rois et qui le bénit; à qui aussi Abraham donna la dîme de tout; que l'on interprète d'abord *roi de justice*, puis roi de Salem, c'est-à-dire *roi*



Fig. 3. Le sacrifice d'Abraham.

***de paix;* sans père, sans mère, sans généalogie, dont les jours n'ont pas de commencement ni la vie de fin, assimilé au fils de Dieu, ce Melchisédech demeure prêtre pour toujours. » Saint Paul insiste donc sur *le silence* même des Écritures pour montrer les rapports étroits qui unissent le Christ et Melchisédech. Mais ce qu'elles nous disent expressément est déjà fort caractéristique. Offrant donc le pain et le vin, et le faisant en manière de sacrifice, comme ayant le pouvoir de le faire, car *il était prêtre du Très-Haut*, Melchisédech nous donne ainsi le symbole et**

l'annonce du sacrifice de la messe. « Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Très-Haut, donna en nourriture le pain et le vin offert en sacrifice comme le type de l'Eucharistie. » (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, au début du IIIe siècle. *Strom.*, IV, 637.)

Le sacrifice d'Abraham. — « Après ces événements, Dieu tenta Abraham et lui dit : Abraham, Abraham ! Et il répondit : Me voici. Dieu lui dit : Prends ton fils unique Isaac, que tu aimes, et va sur la terre de la Vision, et là tu l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai. Abraham donc, se levant de nuit, sangla son âne, menant avec lui deux jeunes gens et Isaac son fils ; et lorsqu'ils eurent coupé du bois pour l'holocauste, il alla à l'endroit que le Seigneur lui avait désigné. Or le troisième jour, levant les yeux, il vit l'endroit au loin; et il dit à ses serviteurs : Attendez ici avec l'âne : moi et mon fils nous irons en hâte jusque-là, et après avoir adoré nous reviendrons vers vous. Il prit aussi le bois de l'holocauste et en chargea Isaac son fils ; mais lui portait en ses mains le feu et le glaive. Et comme ils marchaient tous les deux ensemble, Isaac dit à son père : Mon Père. Et il lui répondit : Que veux-tu ? mon fils. Voilà, dit-il, le feu et le bois : où est la victime de l'holocauste ? Or, Abraham lui dit : Dieu se pourvoira d'une victime pour l'holocauste, mon fils. Et ils continuaient à marcher ensemble. Et ils arrivèrent à l'endroit que le Seigneur lui avait montré. Il y éleva un autel et disposa le bois dessus. Et lorsqu'il eut lié Isaac son fils, il le plaça sur l'autel au-dessus du monceau de bois. Et il étendit la main et il saisit le glaive pour immoler son fils. Et voilà que l'ange du Seigneur cria du ciel, disant : Abraham, Abraham. Il répondit : Me voici. Et il lui dit : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Maintenant je sais que tu crains le Seigneur, car tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier

embarrassé par les cornes dans un buisson. Il le saisit et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Et il appela cet endroit de ce nom : Le Seigneur voit. De là vient qu'aujourd'hui encore on dit : Le Seigneur verra. » (*Genèse*, XXII, 1-14.)

V. Les sacrifices sous la loi mosaique : le grand prêtre Aaron. — L'histoire des sacrifices sous la loi mosaïque



Fig. 4. Vocation d'Aaron.

serait fort longue à raconter. Il ne suffirait plus, en effet, pour le faire convenablement, de citer quelques récits caractéristiques, comme ceux que nous venons de produire, mais il serait nécessaire de suivre, pour ainsi dire, pas à pas le développement du texte biblique, où les sacrifices sont évoqués à chaque instant, et il faudrait encore analyser les prescriptions longues et minutieuses qui y sont données relativement à l'accomplissement de ces mêmes sacrifices. La seule histoire d'Aaron serait, à ce point de vue, très instructive à raconter. Frère de Moïse, et par

suite de l'autorité que son éloquence lui avait acquise sur les Israélites, Aaron fut choisi par Dieu lui-même pour être l'associé et comme le premier ministre de Moïse dans son œuvre de salut. Ce fut donc Dieu lui-même qui appela Aaron à l'honneur du sacerdoce, et saint Paul, plus tard, ne manquera pas de nous le rappeler: «Tout grand prêtre, pris d'entre les hommes, est proposé pour les hommes à leurs relations avec Dieu, afin d'offrir des dons et des



Fig. 5. Aaron et son sacrifice expiatoire.

sacrifices pour le péché... et il doit offrir des sacrifices pour le péché à son intention comme à celle de tout le peuple : et nul n'assume de lui-même cet honneur, mais en tant qu'il est appelé par Dieu, comme Aaron le fut aussi. » (*Héb.*, v, 2-4.) Mais si la vocation au sacerdoce vient de Dieu, la consécration est donnée par celui qu'il désigne à cet office : et l'Exode nous raconte longuement le cérémonial avec lequel Aaron dut être consacré grand prêtre par Moïse. Nous le voyons ensuite exercer plusieurs fois les fonctions de son sacerdoce. Il est constamment

celui qui intercède pour le peuple auprès de Moïse, comme Moïse lui-même prend ensuite auprès de Dieu, la défense du peuple coupable. Aaron est, depuis son sacerdoce, le médiateur pour Israël. Voici, par exemple, qu'à la suite d'une nouvelle désobéissance, Dieu menace d'exterminer le peuple coupable. (FIG. 5.)

— « Éloignez-vous du milieu de cette assemblée, et je la consumerai en un instant. » Ils tombèrent sur leur visage et Moïse dit à Aaron : « Prends l'encensoir, et mets-y du feu pris à l'autel, jettes-y du parfum, porte-le promptement vers l'assemblée et fais pour eux l'expiation; car la colère est sortie de devant Jéhovah; la plaie commence. » Aaron prit l'encensoir, comme Moïse avait dit, et courut au milieu de l'assemblée; et voici que la plaie commença parmi le peuple. Ayant mis le parfum, il fit l'expiation pour le peuple; il se plaça entre les vivants et les morts, et la plaie fut arrêtée. (*Num.*, XVI, 45-49.)

Il est donc regardé à bon droit comme une figure prophétique de Jésus-Christ, le grand prêtre Aaron dont le livre de la Sagesse a fait cet éloge : « Un homme sans reproche se hâte de combattre pour les coupables ; prenant les armes de son ministère, la prière et l'encens expiatoire, il résista à la colère divine et fit cesser le fléau, montrant qu'il était votre serviteur. » (*Sag.*, XVIII, 21.)

DEUXIÈME LEÇON

De l'universalité des sacrifices

Sommaire

I. « Il faut surtout faire observer aux jeunes gens, dit Rollin, que tous les peuples s'accordent à faire consister le fond du culte public et l'essence de la religion dans le sacrifice, sans en bien comprendre la raison, ni la fin, ni l'institution, qui n'est pas naturelle, et qui n'a pu venir de l'esprit humain seul[1]. » Nous donnerons plus loin l'explication de cette pratique universelle : il faut, au préalable, bien constater son existence.

Or, s'il est dans l'histoire des peuples un fait absolument incontestable, c'est que tous, et sans exception, ont eu une religion[2]. Et de même qu'il n'y a jamais eu de peuple sans religion, de même il n'y a jamais eu de religion sans sacrifices.

II. S'agit-il, par exemple, des Grecs et des Romains? La preuve n'a pas besoin d'être faite

longuement, car nous avons assez vécu dans le commerce des anciens auteurs pour en avoir gardé tout au moins cette impression que les sacrifices occupaient dans leur vie une part considérable. Ils en faisaient à propos de tout, et même, si j'ose dire, à propos de rien, car elles nous semblent aujourd'hui bien futiles, les raisons qui les déterminaient habituellement à immoler des victimes et à recourir au ministère des sacrificateurs officiels.

Aussi bien, quand le christianisme naissant vint mettre une borne à cette fureur de sacrifices, ce fut, chez ceux qui vivaient de cette industrie, une véritable consternation. Pline, écrivant à Trajan au sujet des chrétiens, lui dit que, par suite des progrès de leur doctrine, les marchés publics sont encombrés de victimes et qu'elles restent sans acheteurs. D'où l'on est en droit de conclure qu'un des principaux commerces chez les Romains était celui des victimes, et que le besoin en était journalier[3].

Et qu'on ne dise pas qu'avec les progrès de la culture, cette extrême faveur pour les sacrifices allait, chez les Romains, toujours diminuant. L'exemple de Julien l'Apostat est, à ce sujet, singulièrement instructif : quand ce prince, en effet, essaya, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, de réagir au nom de la raison contre les progrès de

la religion de Jésus, il eut garde de s'élever contre l'abus des sacrifices, et il les multiplia, au contraire, avec une singulière profusion [4].

III. L'étude qu'on a faite, au cours de ces dernières années, des différentes religions, a mis encore en meilleure lumière cette importance capitale des sacrifices.

Elle a surtout permis d'ajouter de nombreuses variantes aux sacrifices de toutes sortes que les anciens auteurs avaient déjà signalés.

Elle nous autorise à conclure avec une certitude plus assurée que, dans aucun temps et dans aucun pays, on ne trouve de religion qui, d'une façon ou d'une autre, n'ait vécu de sacrifices.

Notes et Exercices

Notes. — 1. ROLLIN, *Traité des Etudes.* De la lecture d'Homère, ch. II, § 2. Rollin analyse à cet endroit le passage du troisième livre de l'Odyssée où se trouve le récit du grand sacrifice offert par Nestor en l'honneur de Minerve.

2. L'histoire des religions admet aujourd'hui sans conteste la thèse de l'universalité de la religion. Nous donnons plus loin en lecture une page de Max Muller où cette affirmation est clairement énoncée.

3. AUGUSTE NICOLAS, *Etudes philosophiques sur le Christianisme,* vol. II. Etude sur les sacrifices, p. 55 de l'édition in-8° de 1848, Vaton, édit.

4. Voir la lecture III, page 28.

Exercices. — 1. Comment prouvez-vous que tous les peuples ont eu une religion et des sacrifices? — 2. Donnez quelques exemples de sacrifices empruntés à l'histoire romaine. — 3. Rappelez le

témoignage de Pline et montrez quelle est, dans l'espèce, sa valeur particulière. — 4. Que prouve l'exemple de Julien l'Apostat? — 5. Parlez des sacrifices chez les Grecs.

6 Qu'entendez-vous, en général, par « documents archéologiques »? — 7. Comment peuvent-ils être utilisés, par exemple, pour étudier l'histoire des sacrifices chez les Romains? — 8. Pourquoi les documents *archéologiques* sont-ils plus instructifs, très ordinairement, que les œuvres *artistiques?* — 9. Expliquez la gravure de la page 25 (Fig. 6) d'après les lettres (A B C, etc.) qui y sont gravées. — 10. Expliquez de même la figure 7.

Lectures

I. L'EXEMPLE DES SAUVAGES CONFIRME LA THÈSE DE L'UNIVERSALITÉ DE LA RELIGION. — Au temps où de Brosses écrivait (1760), la chose qui semblait étonnante, c'était que le nègre possédait quelque chose qui pût s'appeler moralité ou religion, ne fût-ce qu'un culte de troncs d'arbres et de pierres. Nous avons appris à en juger autrement, grâce surtout aux travaux des missionnaires qui ont passé leur vie au milieu des sauvages, ont appris leur langue, gagné leur confiance, et qui, malgré bon nombre de préjugés, ont rendu pleine justice aux bons côtés de leur caractère. Nous pouvons dire sans risque d'erreur qu'en dépit de toutes les recherches, on n'a nulle part trouvé d'être humain qui ne soit en possession de quelque chose lui servant de religion, ou pour prendre l'expression la plus générale, qui ne croie en quelque chose au delà de ce qu'il peut voir de ses yeux.

Ne pouvant entrer dans le détail des divers témoignages qui prouvent ce fait, l'on me permettra de citer les conclusions auxquelles est arrivé sur ce point un autre mythologue, M. Tiele, d'autant plus que sur maintes questions ses vues diffèrent grandement des miennes : « L'assertion qu'il y a des nations ou des tribus sans religion repose sur une observation inexacte ou sur une confusion d'idées.



Fig. 6. Synoptique de l'Ancien Testament : la Genèse.

On n'a pas encore trouvé de nation ou de tribu dépourvue de la croyance en des êtres supérieurs, et les voyageurs qui affirmaient qu'il en existe ont été plus tard réfutés par les faits. Il est donc légitime de dire que la religion, au sens le plus général du mot, est un phénomène universel dans l'humanité. » (F. MAX MULLER, *Origine et développement de la religion*, p. 73. Reinwald, édit.)

II. QUELQUES FAITS A L'APPUI DE LA THÈSE. — On trouvera facilement, dans le *Manuel d'histoire des religions* de CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE (Colin, éd., 1904) une ample moisson de faits pour documenter comme il convient cette thèse de l'universalité des sacrifices. Nous allons lui en emprunter quelques-uns. S'agit-il, par exemple, des peuples de l'Afrique? L'auteur nous fait remarquer comment, « bien que le fétichisme soit très développé chez les nègres, l'adoration des fétiches n'est pas toute leur religion ». Entre autres fonctions, par exemple, le féticheur a encore pour mission d'offrir des sacrifices expiatoires afin de détourner les malheurs. Chantepie rappelle à ce propos — et nous y reviendrons dans notre prochaine leçon — que les peuples primitifs de l'Amérique ont connu et largement pratiqué les sacrifices humains.

Le rédacteur du chapitre relatif à la religion des Mongols, M E. Buckley, nous donne sur les sacrifices quelques détails fort intéressants. S'il est permis à tout le monde, chez les Mongols, d'entrer en relation avec les divinités terrestres, aux prêtres seuls — ce sont les *chamanes* — sont réservés le pouvoir et le droit d'offrir des sacrifices aux divinités célestes. « Le sacrifice principal est offert à *Bai-Ouelgœn*, qui habite au seizième ciel et qu'on considère comme le plus puissant des dieux. La victime est un cheval à la robe claire (la robe du cheval sacrifié à *Erlik* doit être foncée). On accroche à une perche, comme portion consacrée, la peau avec la tête et les pieds qui ne sont

pas coupés, mais on mange la chair. Il est défendu de répandre une goutte de sang ou de briser un os. La bête tuée, le chamane raconte à ses auditeurs tremblants comment il est monté aux divers ciels et comment il y a obtenu des réponses à tous les problèmes à résoudre... A la fin il présente l'offrande. » (*Lib. cit.*, p. 36.)

En Chine, où il n'y a pas, à proprement parler, de caste sacerdotale, ce sont néanmoins des employés de l'Etat qui sont chargés de l'accomplissement des sacrifices, et ils ne manquent pas d'être assez compliqués. « Le sacrifice était soit régulier ou périodique, et offert, par exemple, aux quatre saisons, soit occasionnel : on sacrifiait au début d'une expédition guerrière, lors d'une mauvaise récolte, d'une chasse du roi. L'empereur seul pouvait offrir le grand sacrifice au ciel, mais tout le monde pouvait prier le ciel et lui offrir de l'encens. Les grands vassaux offraient des sacrifices à l'esprit de la terre, des montagnes et des fleuves de leur territoire. Le sacrifice aux ancêtres était universel et permis même au peuple... Le sacrifice consistait en animaux, fruits et encens ; il n'y a qu'un seul exemple de sacrifice humain. Le sacrifice a pour objet la conservation de l'ordre naturel et le bien-être des sacrifiants. La prière ne dépasse pas non plus ces fins purement terrestres. » (*Lib. cit.*, p. 46.)

Pour ce qui serait, maintenant, des Egyptiens et des Assyriens, la seule étude des monuments figurés suffirait à nous fournir un bon nombre de faits des plus instructifs. Les cylindres babyloniens représentent également de nombreuses scènes d'offrande où figurent les prêtres.

C'est encore aux documents archéologiques qu'il faudrait demander de nous renseigner sur les sacrifices chez les Romains. On pourra lire à ce sujet, dans le manuel de Guhl et Koner, le chapitre sur la religion (chap. xxxii). Comme document archéologique, il suffirait de commenter le bas-relief de l'arc de Constantin représentant un sacri-

fice solennel. Mais nous préférons citer quelques lignes encore du livre de Chantepie relativement aux sacrifices chez les Grecs. « Les sacrifices proprement dits étaient les uns sanglants, les autres non sanglants, sans qu'il soit possible de dire laquelle de ces deux espèces était plus ancienne ou plus générale... Les animaux sacrifiés d'ordinaire étaient le mouton, la chèvre, le bœuf et le porc. On offrait des chevaux aux dieux des fleuves, des chiens à Hécate et à Sparte, à Arès, des animaux sauvages à Artémis seulement. Les sacrifices humains durèrent très tard... Les rites variaient avec les sanctuaires comme avec l'objet du sacrifice; il faut remarquer notamment les différences que présente le rituel des dieux supérieurs avec ceux des dieux chthoniens, des morts et des héros. Aux premiers on sacrifiait le matin, aux seconds, le soir. Aux premiers on offrait des animaux blancs, aux seconds, des animaux noirs. Un repas suivait le sacrifice fait aux dieux du ciel; il fallait brûler entièrement et enterrer la bête consacrée aux divinités souterraines, en laissant couler son sang dans une fosse; l'homme ne devenait jamais le convive des dieux des enfers. On sacrifiait après une victoire, avant l'assemblée du peuple, quand on prêtait serment et quand on faisait un traité, pour expier une faute, au labourage, au début de toutes les entreprises importantes, en se mariant, en partant en voyage, au retour, en recevant de bonnes nouvelles, au moment de se livrer à des opérations nautiques, et dans cent autres cas. Dans les circonstances importantes on sacrifiait des hécatombes, où les victimes n'étaient pas toujours exactement au nombre de cent. » (*Lib. cit.*, pp. 545-546.)

III. Julien l'Apostat et sa passion pour les sacrifices après son retour au paganisme. — Élevé parmi les chrétiens et chrétien lui-même, on sait que l'empereur Julien, neveu de Constantin le Grand, sous prétexte de



Fig. 7. Synoptique de l'Ancien Testament : les Macchabées.

mieux obéir à la raison philosophique, abandonna soudain la religion du Christ pour revenir au culte des dieux païens. Du même coup, il retourne à l'entière pratique des superstitions les plus enfantines : ce fut la plus cruelle punition de cet orgueilleux impuissant. Nul païen, même parmi les plus fervents des siècles antérieurs, n'eut autant que lui le goût des sacrifices. « Dans toutes les villes où il séjournait, il est peu de temples où il n'ait, tour à tour, sacrifié. La profusion des victimes était incroyable. On le vit plusieurs fois, en un seul sacrifice, faire tomber successivement devant l'autel cent taureaux, des béliers, des brebis, des chevreaux, en quantité innombrable, et beaucoup d'oiseaux au blanc plumage, capturés sur terre et sur mer. » (AMMIEN MARCELLIN, cité par ALLARD. *Julien l'Apostat*, vol. II, p. 54). Un autre de ses historiens, Libanius, le montre encore, les pieds dans le sang, dans l'office de victimaire, prenant le glaive, découpant les oiseaux, interrogeant les entrailles et tellement absorbé qu'une pluie torrentielle étant venue soudain à tomber,il reste seul, sous ce déluge, à contempler ses victimes, pendant que tous se réfugient à l'abri d'un toit voisin. Enfin ce même homme, — un grand guerrier, après tout, — qui avait jadis étonné le monde par la rapidité foudroyante de son expédition du Danube, alors que, brûlant les étapes, avec une poignée de soldats, il traversait l'Europe en quelques semaines, plus tard on le vit, dans cette lamentable expédition contre les Parthes où il devait trouver la mort, perdre des moments précieux à consulter les entrailles de misérables victimes, alors que les cavaliers ennemis harcelant son armée, il ne songeait même pas aux plus élémentaires précautions d'un véritable chef de soldats ! Après avoir commencé par sourire discrètement de la naïveté de leur empereur, ses amis les plus fidèles ne tardèrent pas à la lui reprocher durement. On fut encore plus cruel, après qu'il eut disparu. Je sais

bien que Théodoret n'est pas absolument digne de foi quand il raconte que Julien, à son entrée en Perse et passant par la ville de Carrhes, n'hésita pas devant l'accomplissement « selon le rite du lieu » du plus épouvantable des sacrifices. En sortant du temple, Julien, nous dit-il, en fit sceller les portes, avec défense d'y entrer avant son retour: quand, après sa mort, les sceaux furent brisés, on trouva une femme pendue par les cheveux, les mains étendues et le ventre ouvert : le foie avait été extrait pour interroger l'avenir...

On pourra lire, à ce sujet, Paul Allard, *Julien l'Apostat*. Théodoret n'eût pas, en tout cas, inventé cette anecdote, si le caractère connu de Julien n'avait rendu ce récit possible, pour ne pas dire vraisemblable.

Alors même qu'on prétend s'éclairer, comme l'empereur Julien, aux seules lumières de la raison, il faut s'incliner devant la nécessité religieuse des sacrifices. Déplorons toutefois l'incroyable aveuglement d'un malheurenx apostat qui, après avoir connu la grandeur et l'efficacité du véritable sacrifice, revint ainsi aux pratiques ridicules et souvent odieuses d'une religion morte et dont personne ne voulait plus. (J.-C. B.)

IV. Explication des gravures. — J'ai introduit dans ce cours, qui prétend à être, toutefois, extrêmement sérieux, des histoires et des images. Je pouvais m'autoriser pour le faire de la pratique courante des éducateurs et du conseil de Fénelon qui a écrit spécialement tout un chapitre sur « l'usage des histoires », qu'il recommande fort aux personnes qui veulent réussir dans leur enseignement. « Elles peuvent ajouter à leurs discours, dit-il encore, la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des cou-

leurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappent bien davantage les imaginations. » (*De l'éducation...* chap. VI.) C'est parce que je suis, avec Fénelon, persuadé de l'utilité des images, que j'en ai mis dans ce cours et je suis, en cela, d'accord avec ce grand éducateur. Mais je le suis déjà moins, quand je produis presque exclusivement des documents archéologiques, qui n'ont aucune prétention de représenter *agréablement* les histoires saintes. Cette sorte d'images n'est pas faite pour le plaisir de l'œil : ceux mêmes qui les ont dessinées, il y a de cela plusieurs siècles, se proposaient avant tout d'instruire, en frappant vivement leur imagination, les lecteurs qui chercheraient à déchiffrer leurs compositions. S'il écrivait aujourd'hui, à une époque où nous sommes presque blasés par suite de l'abondance des images artistiques que nous trouvons dans les livres illustrés, Fénelon conseillerait peut-être aux éducateurs, lui aussi, l'usage des documents archéologiques dans l'éducation. Les documents artistiques ne réussissent plus à solliciter et à retenir l'attention des lecteurs. Ils les laissent indifférents et ne savent pas plus les émouvoir que ne faisaient, du temps de Tacite, les plus belles poésies : on les écoute, nous dit-il, et l'on passe outre, comme si l'on venait de regarder une statue ou un tableau, *ut si picturam aliquam vel statuam vidisset.* Les images archéologiques forcent l'attention. Peu importe qu'elles nous fassent quelque peu sourire, puisqu'elles obtiennent malgré tout le résultat que nous leur demandons, et qui est de nous faire beaucoup songer.

Cette remarque s'applique à la majorité des images de ce livre. Voici maintenant quelques notes sur celles qui accompagnent cette leçon : elles ont encore pour but, dans leur ensemble, d'illustrer, c'est-à-dire de « mettre en lumière », l'histoire des sacrifices chez les Juifs, et sont empruntées à une Bible française illustrée de 1621. Ces

« synoptiques de l'Ancien Testament » sont fort instructifs. Si j'avais pu en reproduire la suite totale, j'aurais invité les élèves, par manière d' « exercice », à y noter soigneusement, d'après les lettres qui y sont gravées (A, B, C, etc.), tous les faits qui intéressent plus spécialement l'histoire des sacrifices, et, conséquemment, de la messe. A la FIGURE 6, par exemple, on trouve, dans le haut de la gravure et à la lettre I, la représentation, en deux scènes différentes, du sacrifice d'Abraham : le sacrifice de Noé (B) et l'histoire de Jacob (L) ont également, comme nous le disons plus loin (p. 46), une signification eucharistique.

Ce premier synoptique se rapporte aux histoires qui commencent la Genèse ; le second, par contre, a trait à celles par où elle se termine, c'est-à-dire au Livre des Macchabées, à l'époque de la domination grecque, cent cinquante années environ avant l'avènement du Christ. Je donne cette gravure pour montrer comment on peut tirer de toute l'histoire juive, jusque dans sa dernière période, d'intéressants détails relativement aux sacrifices. Voici les versets du premier Livre des Macchabées qui sont illustrés dans notre gravure. A. « Le roi Antiochus ordonna de souiller le sanctuaire et les saints, de construire des autels, des bois sacrés et des temples d'idoles, et d'offrir en sacrifice des pourceaux et d'autres animaux impurs. » (*I Macch.*, I, 49-50.) B. « Le quinzième jour du mois de calen (décembre 167 avant Jésus-Christ), on construisit l'abomination de la désolation sur l'autel des holocaustes, et des autels dans toutes les villes de Juda à l'entour. Ils brûlaient de l'encens aux portes des maisons et dans les rues... Le 25 du mois, ils offraient un sacrifice sur l'autel qui avait été construit sur l'autel des holocaustes. » (*Ibid.*, 57-58, 62.) C. La légende de notre Bible illustrée résume ainsi le début du chapitre II, qui traduit ce détail du synoptique : « Matathias assis sur la mon-

tagne de Modin regrette sa ville désolée, et le Temple pillé, et luy et ses enfants deschirent leurs vestements et se couvrent de haires. » D. Nous voici parvenus à la période des persécutions violentes. Les officiers d'Antiochus sont venus jusqu'à Modin pour organiser les sacrifices idolâtriques : ils réunissent les fugitifs et les somment de sacrifier. « Un Juif s'avança aux yeux de tous pour sacrifier, selon l'ordre du roi, sur l'autel élevé à Modin. A cette vue, Matathias fut indigné et ses reins s'émurent : il laissa monter sa colère selon la loi, et se précipitant il tua cet homme sur l'autel. Il tua en même temps l'officier du roi qui forçait à sacrifier, et renversa l'autel. » (*I Macch.*, II, 23-25.) Pour l'explication des autres scènes, qui n'ont pas un rapport direct avec l'histoire des sacrifices, on lira : E, II, 32 et suiv., F, II, 34; G, VII, 47.

TROISIÈME LEÇON

Des sacrifices sanglants et en particulier des sacrifices humains

Sommaire

I. L'universelle pratique des sacrifices sanglants dans tous les temps et chez tous les peuples est un fait si incontestable qu'il semble inutile d'y insister longuement[1]. Mais d'où vient cette coutume? On peut lui donner plusieurs raisons.

C'est d'abord que les peuples, comme ils offraient à la divinité tout ce dont ils se servaient habituellement, furent amenés à lui faire hommage de victimes immolées, car ils en usaient eux-mêmes pour leur nourriture de chaque jour.

C'est ensuite que le sang, étant ce qu'il y a de plus excellent dans un être, sa vie elle-même, — donner son sang, donner sa vie, n'est-ce pas, en effet, deux expressions tout à fait synonymes? —

le sacrifice sanglant devait être le premier et le plus parfait de tous les sacrifices.

C'est encore, et surtout, que les peuples sentaient obscurément qu'ils avaient une dette à payer envers Dieu, et que cette dette ne pouvait être acquittée que par le sacrifice du sang.

II. Pourquoi donc le Seigneur, ainsi que nous le racontent les livres inspirés, a-t-il regardé favorablement Abel et ses présents, alors qu'il n'acceptait point ceux que lui présentait Caïn? C'est que Caïn lui offrait simplement des fruits de la terre, tandis qu'Abel lui abandonnait « les premiers-nés de son troupeau » pour être immolés.

L'histoire révélée nous donne, par la suite, de nombreux exemples de victimes immolées. Dans le sacrifice que Noé offre au Seigneur, quand il vient de quitter l'arche, on voit qu'il immole, en holocauste, des animaux et des oiseaux choisis parmi les plus purs. Les sacrifices sanglants, depuis lors, deviennent de plus en plus fréquents, jusqu'à l'époque de la promulgation de la Loi, qui en fait une obligation et en règle l'ordonnance.

Rappelons encore les circonstances du célèbre sacrifice d'Abraham. Isaac, sans doute, fut épargné. Mais le patriarche avait reçu formellement de Dieu l'ordre d'immoler cette innocente victime, et enfin s'il eut la permission de l'épargner, il dut

encore, à sa place, répandre le sang d'un bélier.

III. Voilà qui nous aide à comprendre pourquoi



Fig. 8. Manducation de l'Agneau pascal.

les sacrifices humains, malgré l'horreur naturelle qu'ils inspirent, ont été admis par un certain nombre de peuples.

Il faudrait même ajouter qu'ils le furent par le

plus grand nombre, du moins aux époques les plus éloignées de leur histoire.

Avec les progrès de la civilisation cette coutume, il faut se hâter de le dire, alla sans cesse diminuant. C'est alors qu'on voit se produire les cas fort instructifs de substitutions de victimes[2]. On peut en distinguer de deux sortes. Dans le premier cas, c'est la substitution d'un animal à la place de l'homme, en vue du sacrifice[3]. Le second cas est, pour le sujet qui nous occupe, encore plus intéressant : le dieu lui-même se sacrifiait, pour ainsi dire, à lui-même, autant du moins que la chose était possible. Certaines tribus californiennes, qui adorent le busard, le sacrifient cependant lui-même à lui-même : pendant toute la cérémonie le sacrificateur se recouvre de la peau sanglante de la victime qui est donc ainsi, en quelque manière, la victime immolée, le dieu auquel on l'immole, et le prêtre, encore, qui accomplit cette immolation.

Cet exemple nous amène à considérer maintenant de quelle manière les sacrifices anciens ont un rapport symbolique et prophétique avec le sacrifice du Christ, au calvaire, dont ils sont tous, de façon plus ou moins expressive, l'annonce et la figure.

Notes et Exercices

Notes. — 1. Nous affirmons le fait de l'universalité des sacrifices sanglants, mais sans fournir à l'appui les exemples nécessaires, sinon, dans la troisième partie de la leçon, pour ce qui regarde, en particulier, les sacrifices humains. Nous laissons à chacun le soin de développer cette preuve d'après ses souvenirs classiques et les livres dont il dispose.

2. Un sacrifice par substitution est, en général, celui dans lequel la victime immolée n'est plus celle qui avait été réellement offerte, tout en le demeurant, par suite de la volonté de celui qui offre : la *substitution*, en effet, porte sur l'immolation, non sur l'offrande. Dans l'intention de celui qui offre, c'est donc la *victime offerte* et non la *victime sacrifiée* qui continue à être la matière du sacrifice et en assure tout le mérite : Abraham, en conséquence, quand il immolait le bélier, faisait une action aussi méritoire que s'il avait répandu le sang de son propre fils. Ne dites pas, cependant, que la messe est, elle aussi, un sacrifice par substitution, dans le sens du moins où nous l'entendons ici. La victime offerte et la victime sacrifiée sont, à la messe, essentiellement et substantiellement la même, c'est-à-dire, le corps, le sang et l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les apparences seules, dans l'état eucharistique, sont substituées à celles qui lui appartiennent en propre : et il convenait qu'il en fût ainsi, d'abord parce que le Christ se donne, à la messe, à la fois en sacrifice et en nourriture, puis ensuite parce que ses apparences réelles, qui sont actuellement les apparences ineffables d'un corps glorieux, celles du Christ ressuscité, ne sauraient être perçues par nos sens et qu'il faut qu'elles le soient, cependant, pour que la messe soit un véritable sacrifice, ainsi que nous l'avons démontré. Entre le *corps historique* de Jésus et son *corps authentique*, il n'y a que des différences *d'espèces* ou d'apparences.

3. « On peut croire que des hommes et des femmes ont été en réalité à l'origine les victimes là où l'on offrait des sacrifices humains symboliques, c'est-à-dire où l'on substituait à l'homme une autre victime, ou bien où l'on immolait un homme en effigie, lorsque la légende rapporte qu'à une certaine époque le sacrifice a bien été un sacrifice humain. Les rites et les mythes grecs sont remplis de récits pareils et de semblables transformations. A Rome, on sacrifiait des effigies d'hommes, appelés *Argei*. Comme exemple d'un cas où un animal est substitué à l'homme comme victime, Pausanias

raconte l'histoire des gens de Potnie (IX, 8, 1), qui étaient forcés d'offrir une fois l'an à Dionysos un jeune garçon dans la fleur de la jeunesse, mais qui avaient obtenu de substituer dans le sacrifice une chèvre à l'enfant. » (LANG, *Mythes, Cultes et Religions*, p. 250.)

Exercices. — 1. Donnez quelques exemples de sacrifices sanglants, en les prenant ailleurs que dans l'histoire du peuple juif. — 2. Pourquoi le sacrifice du sang est-il le plus excellent des sacrifices? — 3. Quels sont les exemples de sacrifices humains que vous connaissez? — 4. Les Israélites ont-ils connu la pratique des sacrifices sanglants? — 5. Qu'entendez-vous par le *sacrifice de substitution ?* Combien y en a-t-il d'espèces et quelle est la plus intéressante à considérer au point de vue qui nous occupe? — 6. Comparez ensemble, en montrant ce qu'il y a de particulièrement instructif dans les différences qui les séparent l'un de l'autre, le sacrifice d'Iphigénie, tel que nous le raconte Euripide (récit du messager, à la fin de la tragédie), et le sacrifice du Christ tel qu'il s'accomplit à la messe.

7. Expliquez le sujet de la figure 8? — 8. Comment la figure 9 peut-elle s'expliquer au sens eucharistique?

Lectures

I. DE L'UNIVERSALITÉ DES SACRIFICES SANGLANTS. — Aujourd'hui il n'y a plus qu'un seul sacrifice pratiqué dans tout l'univers civilisé : c'est le sacrifice mystique de Jésus-Christ sur tous les autels du catholicisme, ou plutôt, c'est la continuation du grand sacrifice qui eut lieu, il y a dix-huit cents ans, à Jérusalem, sur le Calvaire, et auquel tous les chrétiens s'unissent en esprit de foi. Auparavant, chaque religion, chaque peuple, chaque famille, chaque individu même, avait alors ses sacrifices. Aussi loin que notre vue peut s'étendre dans le champ de l'histoire du genre humain, toujours, partout, de tous côtés, même encore aujourd'hui chez les nations idolâtres, nous voyons l'humanité travaillée d'un besoin universel d'expiation, et d'expiation par sacrifices sanglants. Partout l'homme a tourmenté des victimes au pied d'un autel, partout il a

cherché à apaiser l'inclémence du ciel par des immolations. De tout temps, au sein des cités comme dans les forêts sauvages, à l'enfance des sociétés comme sur leur déclin, le sang répandu a été réputé avoir une vertu purifiante et réconciliatrice de la terre avec le ciel. Le sang humain a surtout été estimé le plus propice; et si la pitié a ordinairement détourné le fer du cœur de l'homme, elle n'a pu l'empêcher de le plonger dans le flanc des animaux qui lui tenaient de plus près. (A. Nicolas, *lib. cit.*, vol. II, p. 55.)

II. Les sacrifices humains. — Il ne sera pas inutile de citer ici quelques exemples de sacrifices humains, pour mieux établir que cette pratique épouvantable fut beaucoup plus répandue qu'on se l'imagine habituellement.

Voici, entre autres récits, celui de Bernal Diaz, dans sa *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*. Après avoir dépeint l'effroyable statue du dieu mexicain Huichilobos, avec son visage très large, ses yeux énormes et épouvantables, il ajoute :

« Du cou de Huichilobos pendaient des visages d'Indiens et des cœurs en or, quelques-uns en argent, surmontés de pierres précieuses. Non loin, se voyaient des cassolettes contenant de l'encens fait avec le copal : trois cœurs d'Indiens, sacrifiés le jour même, y brûlaient et continuaient, avec l'encens, le sacrifice qui venait d'avoir lieu. Les murs et le parquet de cet oratoire étaient à ce point baignés par le sang, qui s'y figeait, qu'il s'en exhalait une odeur repoussante... »

Nous savons encore qu'au Mexique des enfants étaient sacrifiés à la divinité du maïs et que, pour se rendre favorable la déesse des moissons, une femme lui était régulièrement immolée, revêtue des ornements de cette même déesse.

L'Inde ne fut pas moins cruelle, tellement que, de nos

jours encore, cette coutume des sacrifices humains a laissé, dans cette contrée, des traces notables. Il n'y a pas de cela beaucoup d'années, un voyageur racontait comment il avait vu de ses propres yeux, dans l'Hindoustan, une horrible et formidable idole traînée, aux jours de fêtes, sur un immense char et les Indiens se précipitant sur son passage pour se faire écraser, en son honneur. « Quelques pas plus loin, ajoute le même voyageur, une femme se sacrifia également : mais, par suite d'un raffinement de fanatisme, la malheureuse se coucha dans une position oblique, de manière à n'être qu'à demi écrasée et à survivre encore quelques heures dans les plus atroces souffrances. » (BUCHANAN, cité par F. NICOLAY, *Histoire des Croyances*, vol. II, p. 14.) D'après Crooke, lit-on au Manuel de Chantepie (*lib. cit.*, p. 427), on est fondé à croire que cet usage est encore fréquemment pratiqué dans les repaires les plus secrets du culte de Kâlî, aux Indes; dans le Nâg-pûr, en tout cas, il doit exister des chapelles où ont eu lieu des sacrifices humains pendant la dernière génération. Les efforts du gouvernement anglais pour endiguer le culte de Kâlî ne paraissent pas avoir complètement abouti jusqu'à présent.

Tacite nous dit — et son témoignage est confirmé par celui de plusieurs autres écrivains — que les sacrifices humains existaient, de temps immémorial, chez les peuples de la Germanie. Pour les Gaulois, nos ancêtres, cela ne fait aucun doute, et la seule étude des monuments druidiques suffirait à le prouver. L'historien Procope a trouvé les traces de la même coutume chez plusieurs peuples du Nord, les Scandinaves, entre autres, et les Hérules.

Les peuples helléniques, je veux le croire, ont joui d'une culture plus raffinée que celle des nations septentrionales; il s'en faut, néanmoins, qu'ils aient complètement ignoré cette horrible coutume. La déesse *Artemis Iphygenæa*

n'était pas la seule à réclamer des victimes humaines. Il paraîtrait même qu'à l'origine du culte hellénique, cette pratique était des plus communes; elle ne disparut que lentement, et non sans laisser des traces. L'histoire du descendant d'Athamas, cet homme qui, selon le mot d'Hérodote, « ne peut sortir que pour être sacrifié », semble, à ce propos, tout à fait significative. C'était dans la ville d'Alos, en Phthiotide. Là vivait, grandement honorée de tous, une très vieille famille, celle d'Athamas. Tout lui réussissait à merveille. Mais si, par malheur, un des membres de cette famille se laissait surprendre dans les environs du prytanée, tout le peuple alors se jetait sur lui : on le garrottait soudain, on l'entourait de guirlandes de fleurs et puis, conduit au temple de Zeus Laphystios, — Jupiter *le Glouton*, — il était tout aussitôt immolé sur son autel.

Eusèbe mentionne encore, parmi les peuples qui pratiquèrent les sacrifices humains, les habitants de Rhodes, Salamine, Héliopolis, Chio, Ténédos, Lacédémone, d'Athènes même, comme aussi bien ceux de la « bienheureuse » Arcadie. (J.-C. B.)

III. Les Israélites ont-ils connu la pratique des sacrifices humains? — Que les Israélites eux-mêmes, malgré les lumières spéciales dont ils avaient été favorisés, n'aient pas complètement ignoré l'abominable pratique des sacrifices humains, voilà ce qu'il est nécessaire de reconnaître, puisque leurs livres sont là pour l'attester : « Ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux idoles; ils répandirent le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils sacrifièrent aux idoles de Chanaan, et ce pays fut profané par le meurtre. » (*Ps.*, cvi, 37.) Mais le texte même que nous venons de citer indique que cette pratique leur venait de l'influence néfaste des nations voisines et qu'elle fut toujours regardée comme un « meurtre » abominable, bien

loin d'être une action agréable à Dieu. On ne vit jamais chez eux, comme à Athènes, l'État nourrissant des individus qui n'avaient d'autre utilité que d'être immolés, comme victimes expiatoires, à l'occasion d'une calamité quelconque.

On objecte, cependant, l'exemple de Jephté, qui nous est raconté au *Livre des Juges*, quand celui-ci, pour obtenir de Dieu la victoire sur les fils d'Ammon, fit ce vœu imprudent : « Si vous livrez les fils d'Ammon entre mes mains, quiconque sortira le premier de ma maison et accourra au-devant de moi quand je reviendrai en paix des enfants d'Ammon, je l'offrirai en holocauste au Seigneur. » (*Jug.*, XI, 30-31.) Or, ce fut sa fille qui, après la victoire, accourut la première au-devant de son père, et celui-ci fit à cette malheureuse enfant « ce qu'il avait promis par vœu ». (*Lib. cit.*, XI, 39.) Mais la Bible, qui nous rapporte ce fait, ne prétend l'approuver d'aucune façon, et tous les commentateurs s'accordent à condamner l'action de Jephté. En faisant ce vœu, dit saint Jérôme, il fut insensé, car il manqua de discernement : mais, en le tenant, il fut impie. *In vovendo fuit stultus, quia discretionem non habuit, et in reddendo impius.* (J.-C. B.)

IV. Les sacrifices humains chez les Syriens et les Phéniciens. — Le sacrifice sert de nourriture aux dieux ; l'utilisation du sang, dans certaines pratiques rituelles, et les sacrifices humains font voir que c'est le sang qui dans le sacrifice constitue l'action principale, parce que c'est dans le sang que réside la vie...

C'est dans le sacrifice humain que l'on tirait logiquement la conséquence du principe : on offre ce qu'on a de plus cher, son premier-né, ses enfants. L'horrible coutume des sacrifices d'enfants n'appartient pas seulement, comme on pourrait le croire, à la période barbare des origines : elle s'est conservée très longtemps. Même les mesures de

rigueur, prises par les Romains pour contraindre les Carthaginois à abandonner ce rite, furent inutiles : les dieux n'avaient rien perdu de leur aspect redoutable et de leur cruauté. Quand les circonstances sont particulièrement graves, dans les cas de danger commun, l'un des membres notables de la communauté doit être sacrifié à la place de tous ; les sacrifices humains sont offerts aussi pour remercier le dieu d'un secours éclatant. Diodore parle d'un sacrifice célébré après une victoire et pendant lequel les plus beaux des prisonniers furent sacrifiés, en signe de reconnaissance, devant la tente sacrée. Cette cruelle pratique exprime à la fois le sentiment de la faiblesse irrémédiable de l'homme vis-à-vis de l'effroyable puissance des dieux, et celui du besoin d'une offrande d'un prix infini. (CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Manuel d'Histoire des religions*, pp. 184-185.)

V. LES SACRIFICES PAR SUBSTITUTION. — Elle est très instructive à méditer cette curieuse histoire des sacrifices par substitution de victimes, qui nous conduit, pour ainsi dire, pas à pas, jusqu'à l'avènement de ce sacrifice par excellence qui fut, au Calvaire, celui du Christ, fils de Dieu, s'offrant en victime à son Père à la place de l'humanité coupable, pour la racheter. On connaît, à ce sujet, la gracieuse légende d'Iphigénie qu'une biche remplaça tout à coup sur l'autel, au moment où elle allait être immolée. Ce n'est pas, dans l'histoire des Grecs, un cas unique. Nous savons, par exemple, que, dans une certaine ville de l'Attique, un jeune faon, revêtu des vêtements d'une jeune fille, était annuellement sacrifié, comme un holocauste très pur. Les rites grecs sont remplis de récits pareils et de semblables transformations.

Pour ne citer que des exemples empruntés aux histoires profanes, je rappellerai encore la coutume romaine des *Argæi*. C'étaient des effigies humaines en pâte ou en cire, fréquemment requises dans les cérémonies, et qu'on était

censé sacrifier, aux lieu et place de véritables victimes. Au jour de la fête solennelle des Argées, les vestales, dont c'était une des attributions, allaient précipiter dans le Tibre trente mannequins d'osier : c'était en souvenir de l'ancienne coutume des peuples de cette contrée qui, pour se concilier la bienveillance des divinités locales, précipitaient dans le fleuve tous les étrangers qui osaient pénétrer dans leur territoire.

Parmi ces sacrifices de substitution les plus intéressants sont encore ceux où le dieu lui-même se sacrifiait pour ainsi dire, autant que la chose est possible, à lui-même. Nous avons déjà cité cet exemple, emprunté aux rites mexicains, où l'on voyait une femme immolée, mais revêtue, au préalable, des ornements de la déesse à qui on l'immolait, comme pour signifier que c'était la déesse elle-même qui était la victime.

Il convient de faire rentrer dans la même série le sacrifice des animaux sacrés. On les appelait « sacrés » parce qu'ils devaient être respectés de tous et que, sous aucun prétexte, on n'y devait toucher, pour cette raison qu'ils étaient eux-mêmes des dieux et qu'on les adorait comme tels. Ainsi, chez les Égyptiens, le crocodile. N'empêche cependant qu'une fois par an, à une certaine date, les Égyptiens immolaient un crocodile, autant dire un dieu, et ils l'immolaient ainsi à lui-même. C'était une véritable *hostia pacifica*, et chacun des assistants, selon le rite consacré, était tenu de manger, à la suite du sacrifice quelque partie de cette chair immangeable ! (J.-C. B.)

VI. Isaac bénissant Jacob est un symbole de l'Eucharistie. — Dans leurs recherches à travers l'histoire du peuple juif pour y trouver des images ou symboles de l'Eucharistie, les anciens auteurs sont parfois arrivés à des rapprochements tout à fait inattendus et dont l'imprécision ne laisse pas, aujourd'hui, que de nous étonner

quelque peu. Ce ne sont pas nos modernes exégètes, en tout cas, qui auraient imaginé de voir un symbole eucharistique dans l'épisode d'Isaac, — quand, trompé par la ruse de Rébecca, il prononça sur Jacob la bénédiction qu'il avait résolu de donner à Esaü, son fils préféré. *La*



FIG. 9. Isaac bénit Jacob.

Légende dorée, cependant, s'appuie sur cet exemple pour nous convaincre que, dans le mystère eucharistique, « nul ne doit se confier à sa vue, sous le prétexte que sa vue croit voir la couleur du pain; ni à son goût, parce que ce goût lui fait sentir le goût du pain; ni à son odorat, parce que cet odorat lui fait sentir l'odeur du pain et du vin, mais il doit se confier à son ouïe, parce que, comme il entend les paroles de la consécration, la

réalité est conforme à ce qu'il entend : *car ceci est mon corps*, etc. Cette chose est indiquée au livre de la Genèse, au chapitre vingt-septième, en la personne d'Isaac qui, ayant béni Jacob, fut trompé par sa vue, car, ses yeux étant obscurcis, il ne le reconnut point. Son odorat aussi fut trompé, parce qu'il crut sentir l'odeur des vêtements d'Esaü, et son toucher aussi fut déçu, parce qu'il croyait toucher les mains d'Esaü, et il touchait les mains de Jacob, Mais son ouïe, qui entendit la voix de Jacob, ne fut pas déçue, car même il dit : Ceci est bien la voix de Jacob. De même, aussi, dans ce sacrement, tous les autres sens sont trompés, à l'exception de l'ouïe, et c'est pourquoi tous les fidèles qui entendent les paroles de la consécration doivent croire de toutes leurs forces et en toute vérité que le corps du Christ est son sang. » (JACQUES DE VORAGINE, dans *le Christ de la Légende dorée*, p. 200. Maison de la Bonne Presse.)

QUATRIÈME LEÇON

Les sacrifices anciens sont l'annonce et la figure du sacrifice de la Croix et par conséquent de la Messe.

Sommaire

I. Pourquoi les peuples de tous les pays et de tous les temps ont-ils offert des sacrifices à leurs divinités ?

Était-ce qu'ils les regardaient comme avides de présents, ou encore comme se nourrissant, en quelque manière, de la chair des victimes et de l'odeur des parfums ? On l'a quelquefois prétendu[1]. Mais cette explication, qui ne s'appuie d'ailleurs que sur un trop petit nombre de faits, ne saurait nous contenter. Il convient d'en chercher une un peu plus raisonnable[2]. Nous l'emprunterons à un auteur peu suspect d'indulgence doctrinale.

II. Voici ce qu'a dit Voltaire à ce sujet dans son *Essai sur les mœurs*[3] : « De tant de religions diffé-

rentes il n'en est aucune qui n'ait eu pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. » Il se sait *en faute* envers Dieu; il sait qu'il l'est depuis longtemps mais que, néanmoins, il peut se réhabiliter, en expiant, et c'est enfin pour cela qu'il offre des sacrifices.

Cette coutume serait inexplicable si l'on voulait en chercher la raison ailleurs que dans le souvenir du péché originel et de la promesse du rédempteur qui suivit la chute de nos premiers parents. « Certainement, dit Pascal, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme [1]. »

III. Tous les sacrifices des peuples anciens annoncent en quelque manière et préfigurent le sacrifice par lequel le Sauveur promis devait racheter le monde, et qui devait être le seul vraiment efficace de tous les sacrifices.

Ceux offerts par le peuple juif n'étaient pas, en somme, de nature différente, malgré leur plus grande perfection. Ils restaient toujours des *figures*

du sacrifice à venir, et non pas des *réalités*. « S'ils eussent été *réalité*, ils auraient atteint leur but, qui était de racheter le genre humain ; or ce n'était que par le Messie que ce but devait être atteint : c'est donc lui qui était la victime véritable qu'on avait en vue dans l'immolation des autres victimes [5]. »

Toute la loi mosaïque n'était d'ailleurs que l'ombre des biens futurs, l'image de l'avenir et la préparation de Jésus-Christ : les sacrifices qui constituaient chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples, l'essence de la religion, n'ont pas manqué d'être imprégnés de ce même caractère. Ils ne furent que des symboles de la grande expiation du Golgotha [6].

IV. Leur efficacité véritable, — car elle était réelle, bien qu'imparfaite, — ils la tiraient tout entière de ce fait qu'ils étaient figure et prophétie du sacrifice de la Croix [7].

Les victimes immolées n'avaient, par elles-mêmes, aucune force expiatoire. Les écrivains de l'Ancien Testament l'affirmaient déjà avec une singulière énergie [8]. Et saint Paul ne nous dira-t-il pas que « le sang des taureaux et des boucs ne pouvait aucunement effacer les péchés » [9]? Aussi bien appelle-t-il ailleurs ces sacrifices des éléments impuissants et défectueux [10], qui n'amènent point

à la perfection ceux qui s'approchent de l'autel[11].

Mais ils annonçaient la victime du Calvaire, et cela suffisait pour leur assurer une valeur très grande et une réelle efficacité, par manière de prévision.

Les prophètes de l'Ancien Testament ne cessent de le répéter[12]. Nous allons voir maintenant de quelle façon leurs paroles se sont réalisées avec la venue du Fils de Dieu, et comment, en mourant sur la croix, pour notre salut, le Christ enfin a consommé le sacrifice par excellence, le seul véritablement efficace et dont les autres n'étaient que l'annonce et la figure.

Notes et Exercices

Notes. — 1. L'idée qui détermine essentiellement le sens du sacrifice, chez les Védas par exemple, est que le sacrifice entretient les dieux, qu'il est leur indispensable condition d'existence : « Les dieux croissent par le sacrifice, ils tirent du sacrifice leur force, Indra tire sa force du soma. » Le *soma* est, dans l'Inde, le jus enivrant d'une certaine plante qui fut, à une lointaine époque, divinisée par l'imagination populaire. On lit encore dans les Védas : « Comme le bœuf mugit désirant la pluie, ainsi Indra désire le soma. » Le soma l'entraîne en avant comme un coup de vent ; Indra tire du sacrifice ses armes, les hommes lui forgent son tonnerre et mettent ses bras en mouvement. Ainsi le sacrifice et l'homme qui l'accomplit sont tout à fait indispensables aux dieux. (Voir Chantepie, *lib. cit.*, p. 341.)

2 En insistant sur le *caractère expiatoire* du sacrifice, nous constatons simplement un fait que l'histoire des religions permettrait d'établir très clairement. Mais nous avons garde de nier, pour cela, les autres caractères du sacrifice et nous y consacrerons plus loin,

au sujet de la messe, une leçon spéciale. Dans l'action du sacrifice l'homme s'acquitte, en effet, de tous ses devoirs envers Dieu, « créateur, conservateur et maître de toutes choses, dispensateur de tous les biens, arbitre suprême de la vie et de la mort, juge souverain des crimes, même les plus cachés, et leur vengeur ». (*Coll.*, *Lac.*, III, 492.)

3. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. XXX.

4. Pascal, *Pensées*, édit. classique Havet, p. 144. Tous les problèmes un peu troublants de notre nature et de notre destinée se trouvent comme suspendus à cette croyance, si peu raisonnable qu'elle puisse paraître, à la faute originelle. Pascal dit encore à ce sujet : « Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le défaut de raison de cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus.* (*I. Cor.*, I, 25.) Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente? » (*Ed. cit.*, p. 212.)

5. Aug. Nicolas, *lib. cit.*, vol. II, p. 65. L'auteur choisit ensuite, parmi les prophéties relatives à la Passion du Christ, celle d'Isaïe, où on lit, par exemple : « Il a été offert parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges », paroles, conclue-t-il, qui ne s'appliquent à rien si elles ne s'appliquent au Messie, puisqu'il n'est question d'aucune autre victime humaine dans toute l'histoire du peuple juif.

6. Que les sacrifices de l'ancienne loi soient des symboles et que leur symbolisme s'applique au sacrifice du Calvaire, voilà ce qu'on devra démontrer en les étudiant soit en général, soit en particulier. S'agit-il, par exemple, du sacrifice de l'*Agneau pascal ?* Qu'on relise d'abord, dans l'Exode, les ordonnances relatives à sa première célébration, puis les diverses modifications qui, dans la suite, y furent introduites. La Pâque, sans doute, est d'abord *commémorative*, en ce sens qu'elle rappelait aux Juifs leur délivrance de la captivité d'Egypte. Mais elle est aussi *symbolique* et typique, car elle annonce la figure du Christ par qui sera accomplie la délivrance du péché, bien plus importante que celle de la captivité d'Egypte.

7. Les sacrifices de l'ancienne loi sont, à la fois, efficaces et inefficaces. Nous insistons surtout, dans cette leçon, sur leur inefficacité, et les textes abondent pour la prouver. Mais il ne faudrait pas négliger, pour cela, de montrer leur excellence et leur bonté. Ils

ont été offerts à Dieu par le peuple d'Israël, et cela dès le commencement du monde, en signe de son alliance avec lui, ainsi qu'il est dit aux Psaumes : « Rassemblez-lui ses fidèles qui ont fait alliance avec lui au sujet des sacrifices. » (*Ps.*, XLIX, 5.) Aussi bien leur interruption momentanée était regardée comme le plus grand des malheurs. « Désole-toi, ô mon pays, dit Joël, comme une vierge qui s'est revêtue d'un sac pour pleurer l'époux de sa jeunesse. Offrandes et libations ont disparu de la maison de Jéhovah; les prêtres, les ministres sont dans le deuil... Lamentez-vous, ministres de l'autel! Venez, passez la nuit vêtus de sac, parce que ni offrande ni libation n'arrivent à la maison de votre Dieu. » (*Joël*, I, 8-9, 13-14.) C'était pour tous, au contraire, une joie très grande de pouvoir s'approcher de l'autel des offrandes, et d'en être éloigné, à cause de ses péchés, constituait la plus dure des punitions.

8. Voir, à ce sujet, la pensée de Pascal : « Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. *Isaïe*, LXVI, 1-3; *Jérémie*, VI, 20; *David, Miserere.* Même de la part des bons, *Expectavi*, *Ps.* XLIX, 8-14. Qu'il ne les a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement, VI, 6-8. I. R. (premier livre des Rois), XV, 22; *Osée*, VI, 6. » (*Ed. cit.*, p. 314.)

9. *Hebr.*, X. 1-4. « Car, attendu que la Loi possède l'ombre des biens à venir, non pas la forme elle-même des réalités, par ces sacrifices qu'ils offrent chaque année, toujours les mêmes, ils sont tout à fait incapables de rendre parfaits pour toujours ceux qui se présentent. Autrement ne cesseraient-ils pas d'offrir, pour cette raison que ceux qui rendent ce culte, ayant été purifiés une bonne fois, n'auraient plus aucune conscience des péchés. Mais dans ces sacrifices le souvenir des péchés chaque année est renouvelé. Impuissant, en effet, est le sang des taureaux et des boucs à enlever les péchés. »

10. *Gal.*, IV, 9.

11. Ces sacrifices avaient cependant une force réelle pour la justification. Ils produisaient d'abord la pureté extérieure et légale. Ils proclamaient aussi la nécessité d'une expiation réelle et d'une purification intérieure, et dirigeaient la pensée vers la source unique de toute purification et de toute sainteté, le sacrifice à venir du Calvaire. Quand ils ne produisent pas cet effet, c'est à cause des dispositions imparfaites de ceux qui les offrent et non point parce qu'ils sont, essentiellement, des sacrifices inefficaces.

Exercices. — 1. Quelle est l'explication, fort peu raisonnable, que certains peuples, les Indous par exemple, semblent donner de l'usage des sacrifices? — 2. Comment Voltaire explique-t-il l'origine des sacrifices? — 3. Exposez la théorie de Pascal au sujet des sacrifices. — 4. Montrez comment les sacrifices de l'Ancien Testament, par cela seul qu'ils sont quelque chose de l'ancienne loi, ont un

rapport prophétique avec la nouvelle loi. — 5. Les sacrifices anciens n'avaient-ils aucune efficacité? — 6 Quel est, par excellence, le guide le plus autorisé pour nous expliquer le symbolisme des sacrifices anciens? — 7. Comment Abel est-il une figure de notre salut? — 8. Quelle différence y a-t-il entre le sacrifice *selon l'ordre d'Aaron* et le sacrifice *selon l'ordre de Melchisédech?* — 9. Quel est le symbolisme de l'agneau pascal? — 10. Parlez du sacrifice du *bouc émissaire*, au grand jour de l'expiation.

11. Expliquez les sujets représentés dans la figure 10. — 12. Analysez la figure 11, et dites comment la *Sortie* ou la *Descente aux Limbes* a quelque rapport avec la mort d'Abel. — 13. Que savez-vous du cycle iconographique de l'Agneau? — 14. Commentez, dans tout son détail d'écritures et d'images, la figure 18. — 15. Expliquez de même la figure 14.

Lectures

I. Les anciens sacrifices furent les symboles de la grande expiation du Golgotha. — Les sacrifices de l'ancienne alliance répondaient, en premier lieu, au but essentiel de tout sacrifice : c'étaient des actes d'adoration, d'actions de grâces, de supplication et d'expiation. Pour être vraiment agréables à Dieu, pour posséder à ses yeux la valeur et les mérites nécessaires, ils devaient être d'accord avec les sentiments des adorateurs; il fallait que le rite extérieur fût l'expression exacte des affections du cœur, de la soumission, du dévouement, de l'hommage, de la louange, de la reconnaissance, du repentir. Dieu avait attaché à ces sacrifices une signification plus haute et mystérieuse : ils étaient le symbole anticipé et la représentation du grand mystère de l'avenir : la mort de Jésus-Christ sur la croix. C'était là leur but premier, leur valeur principale. On ne saurait révoquer en doute ce caractère typique : Saint Paul l'explique et le prouve en détail dans son *Épître aux Hébreux*. L'ancienne alliance tout entière était déjà l'*introduction à une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu.*

(*Heb.*, VII, 19.) C'était, en d'autres termes, une préparation à la nouvelle et l'éternelle alliance. « Dans l'ancienne alliance était renfermée la nouvelle, et l'ancienne s'est manifestée dans la nouvelle », a dit saint Augustin. Il ajoute ailleurs : « Le Nouveau Testament était figuré dans l'Ancien; celui-ci était la figure, celui-là est l'expression complète de la vérité. » Puisque l'ancienne loi tout entière était l'image de l'avenir et une préparation à Jésus-Christ, serait-il possible que les sacrifices, qui composent la partie la plus essentielle du culte, échappassent à ce caractère, n'eussent pas concouru à ce dessein? La loi mosaïque n'était que l'*ombre des biens futurs*. (*Heb.*, X, 1) : ces biens sont les grâces que Jésus-Christ nous a acquises et qu'il a déposées entre les mains de l'Église. Les anciens sacrifices ne furent donc aussi que les symboles de la grande expiation du Golgotha. (N. GIHR, *Le saint sacrifice de la Messe*, vol. I, p. 27. Lethielleux, édit.)



FIG. 10. Histoires d'Abel.

II. PAR SON SACRIFICE ET PAR SA MORT, ABEL EST UNE FIGURE DE NOTRE SALUT. — « Dieu tourna ses yeux sur Abel et sur ses présents, et ne regarda pas les présents de Caïn. » (*Gen.*, IV, 4.) Dieu commence à écouter les

hommes, et à recevoir leurs présents ; il est apaisé sur le genre humain, et les enfants d'Adam ne lui sont plus odieux. Abel le juste est par sa justice une figure de Jésus-Christ, qui seul a offert pour nous une oblation que le ciel agrée, et apaise son père sur nous.

Mais Abel fut tué par Caïn, il est vrai ; et c'est par cet

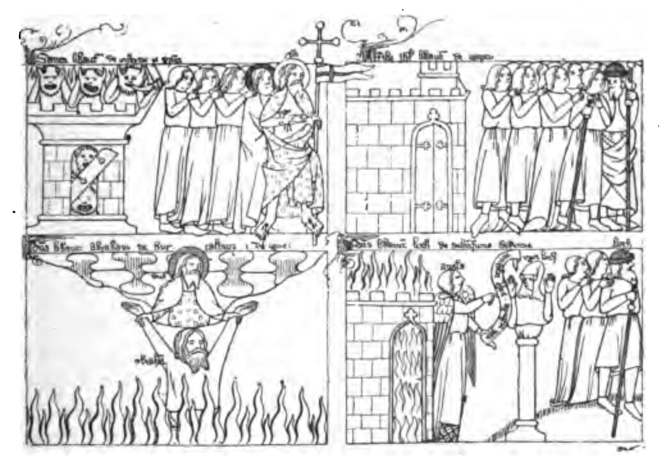


Fig. 11. La sortie des Limbes avec trois « sorties » parallèles de l'Ancien Testament.

endroit-là qu'il devint principalement la figure de Jésus-Christ, qui plus juste et plus innocent qu'Abel, puisqu'il était la justice même, est livré à la jalousie des Juifs, comme Abel à celle de Caïn. Car pourquoi est-ce que Caïn haïssait son frère ? *Pourquoi*, dit saint Jean, *le fit-il mourir ?* sinon *parce qu'il était mauvais*, et *que ses œuvres étaient mauvaises, comme celles de son frère étaient justes.* (*I Joan.*, 3, 12.) De même les Juifs haïrent Jésus et le firent mourir, comme il dit lui-même, parce qu'ils étaient mauvais, et qu'il était bon. (*Joan.*, VIII, XV.) Ce fut *par envie*

qu'ils *le livrèrent* à Pilate, ainsi que Pilate le reconnaît lui-même. Le diable, cet esprit superbe et jaloux de l'homme, fut l'instigateur des Juifs, comme il l'avait été de Caïn : et leur ayant inspiré sa malignité, ils firent mourir celui qui avait daigné se faire leur frère, comme Caïn fit mourir le sien. La mort d'Abel est donc pour nous un renouvellement d'espérance, parce qu'il est la figure de Jésus.

Il faudrait lire, dans Bossuet, toute la suite de cette *élévation :* « Abel, injustement tué, fit voir, pour ainsi parler, que la mort commençait mal, et que son empire devait être anéanti... Abel, injustement tué, fut la figure de Jésus-Christ qui est le juste par excellence, et dont l'injuste supplice devait être la délivrance de tous les criminels. » (Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 8e sem., élév. 4.)

III. Le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech. — Les anciens auteurs comparent souvent ensemble le sacrifice selon l'ordre, c'est-à-dire la manière d'offrir, d'Aaron, de celui offert selon l'ordre de Melchisédech. Voici à ce sujet un texte de saint Isidore de Séville (mort en 636), dont nous empruntons la traduction à l'ouvrage de Mgr Béguinot. Il s'agit du commentaire de ce fameux verset des Psaumes : « Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* » (*Ps.*, 109, 4.)

« Ces paroles sont écrites certainement pour le sacrement que Jésus-Christ a commandé de célébrer en la faveur des chrétiens, afin que nous n'offrions pas en sacrifice les victimes des troupeaux selon l'ordre d'Aaron, mais l'oblation du pain et du vin, c'est-à-dire le sacrement de son corps et de son sang, selon l'ordre de Melchisédech. Désormais les croyants n'offrent plus des victimes, selon le rite juif, comme les immolait Aaron, mais les victimes

telles que les sacrifiait Melchisédech, roi de Salem, c'est-à-dire le pain et le vin, qui sont le très vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. » (S. Isidore de Séville (viie s.), cité par Mgr Béguinot, *La Très Sainte Eucharistie*, vol. II, 91. Lethielleux, éd.)

IV. — L'Agneau pascal. — Pendant cette désolation



Fig. 12. Le bon Pasteur.

des familles égyptiennes, auxquelles l'ange vengeur coupait la tête, comme d'un seul coup, les Israélites furent conservés, mais par le sang de l'agneau pascal. *Prenez*, dit le Seigneur, *un agneau qui soit sans tache*, en figure de la justice parfaite de Jésus. Il faut que, comme Jésus, cet agneau soit immolé, soit mangé : *Trempez un bouquet d'hysope dans le sang de cet agneau immolé, frottez-en les poteaux et le chapiteau avec le seuil de vos portes. Le Seigneur passera la nuit pour exterminer les Égyptiens, mais il passera outre quand il verra à la porte des mai-*

sons la marque du sang (*). Dieu n'avait pas besoin de cette marque sensible pour discerner les victimes de sa colère : elle n'était pas pour lui, mais pour nous, et il voulait nous marquer que le sang du véritable agneau sans tache serait le caractère qui ferait la séparation entre les enfants de l'Égypte, à qui Dieu devait donner la mort, et les enfants d'Israël, à qui il devait sauver la vie. *Portons sur nos corps*, avec saint Paul, *la mortification de Jésus* (*II Cor.*, IV, 10), et l'impression de son sang, si nous voulons que la colère divine nous épargne. Tout est prophétique et mystérieux dans l'agneau pascal. On n'en doit point briser les os, en figure de Jésus-Christ, dont les os furent épargnés sur la croix, pendant qu'on les cassait à ceux qu'on avait crucifiés avec lui. Il le faut manger en habit de voyageur, comme gens qui passent, qui ne s'arrêtent à rien, toujours prêts à partir au premier ordre : c'est la posture et l'état du disciple de Jésus, de celui qui mange sa chair, qui se nourrit de sa substance, dont il est la vie, et selon le corps et selon l'esprit. Mangez-le vite, *car c'est la victime du passage du Seigneur* (*Ex.*, XII, 11) : il ne doit y avoir rien de lent ni de paresseux dans ceux qui se nourrissent de la viande que Jésus nous a donnée. Il en faut dévorer la tête, les pieds et les intestins : il n'en faut rien laisser, tout y est bon et succulent; et non seulement la tête et les intestins, qui signifient ce qu'il y a en Jésus de plus intérieur et de plus sublime, mais encore les pieds, c'est-à-dire ce qui paraît de plus bas et de plus infime, ses souffrances, ses tristesses, ses frayeurs, les troubles de sa sainte âme, sa sueur de sang, son agonie : car tout cela lui est arrivé pour notre salut et notre exemple. N'ayez donc aucun doute sur sa faiblesse; ne

(*) Bossuet ne cite pas textuellement, mais ne fait que résumer le récit de l'institution de la pâque, qui est longuement développé dans l'Exode (*Ex.*, ch. XII), en insistant sur les traits dont le symbolisme lui paraît le plus significatif.



Fig. 13. Le portement de Croix.

rougissez d'aucune de ses humiliations : une ferme et vive foi dévore tout. Au reste, n'y cherchez point de douceurs sensibles, cet agneau doit être mangé avec des herbes amères et sauvages, avec un dégoût du monde et de ses plaisirs; et même, si Dieu le veut, sans ce goût sensible de dévotion, qui est encore impur et charnel. Tel est le mystère de la pâque. (BOSSUET, *Élévations sur les Mystères*, 9e sem., élév. 4.)

V. LE BOUC ÉMISSAIRE. — C'était à ce jour solennel (*) où le pontife entrait dans le sanctuaire, qu'on offrait ces deux boucs, dont l'un était immolé pour les péchés, et l'autre qu'on appelait « le bouc émissaire ». Après que le pontife avait mis les mains sur lui, et en même temps confessé avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal les péchés de tout le peuple, il *était envoyé dans le désert* (*Lev.*, XVI, 2, 5, 7), comme pour y être la proie des bêtes sauvages. Ces deux figures représentaient Notre-Seigneur, *en qui Dieu a mis les iniquités de nous tous.* (*Is.*, LIII, 6.) Chargé donc de tant d'abominations, il a été séquestré du peuple, et, comme remarque saint Paul, *il a souffert hors de la porte de Jérusalem* (*Heb.*, XIII, 12), comme excommunié de la cité sainte à cause de nos péchés qu'il portait. Mais c'était nous qui étions les véritables excommuniés, et l'anathème de Dieu. (BOSSUET, *Elévations sur les Mystères*, 9e sem., élév. 9.)

VI. EXPLICATION D'UNE MINIATURE DE LA « BIBLIA PAUPERUM ». — L'art chrétien s'est toujours plu, et cela dès le cinquième siècle, aux parallélismes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les « Bibles des pauvres », au moyen âge, affectionnaient tout particulièrement ces sortes d'images. On verra le genre d'enseignements qu'elles en

(*) Le grand jour de l'expiation qui était, avec la Pâque et la fête des Tabernacles, parmi les trois grandes fêtes des Juifs.



Fig. 14. La mort sur la Croix.

prétendaient tirer, quand on aura analysé d'un peu près les trois miniatures que nous reproduisons dans cette Leçon : elles sont empruntées à une *Biblia pauperum* du treizième siècle, cataloguée à la bibliothèque de Munich sous la cote 19414. La première représente le *Portement de croix* (FIG. 13) avec, comme parallélisme, *Abraham et Isaac portant le bois du sacrifice*, puis l'épisode d'*Elie et de la veuve de Sarephta.* On voit, dans la seconde (FIG. 14) la *Mort de Jésus sur la Croix*, le *Sacrifice d'Abraham*, enfin *Moïse et le serpent d'airain.* La troisième renferme le *Coup de lance*, la *Création d'Eve* et *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher.* Le commentaire exact de chacune de ces miniatures demanderait d'amples développements. Nous nous contenterons d'esquisser ceux qu'on pourrait proposer à propos de la première (*).

Notez, pour commencer, que chacun des sujets est expliqué par un distique assonnancé, de latinité assez peu glorieuse, mais qui suffit à en préciser la signification. C'est d'abord, en haut et à gauche,

Ligna ferens, Christe
Te præsignat puer iste.

Il te désigne à l'avance, ô Christ, cet enfant portant du bois. Sur quoi il faut faire observer que, dans le récit de la Genèse, ce détail d'Isaac portant le bois du sacrifice avait été noté spécialement par le narrateur inspiré. « Il prit aussi le bois de l'holocauste et en chargea Isaac son fils; mais lui portait en ses mains le feu et le glaivè. » Tout cela est noté avec soin dans notre image. Et donc Isaac devient, à double titre, une figure prophétique du Christ au calvaire, non seulement à cause de cet état de victime

(*) On se reportera, pour l'explication des autres, à la *Table des gravures*, à la fin du livre, comme il faut le faire, en général, pour toutes les illustrations de ce volume.

dont il eut tout le mérite sans en avoir ressenti, par une providence spéciale, tout l'effet, mais aussi parce que, dans sa marche au supplice, il portait, comme le Christ, le bois qui en devait être, en même temps que le glaive, le douloureux instrument.

On lit au-dessus du deuxième sujet :

Mistica sunt signa crucis
Hæc viduæ duo ligna.

Ils sont des signes mystiques de la croix, ces deux morceaux de bois de la veuve. Et ce serait une énigme indéchiffrable pour qui ne voudrait pas se précautionner de la lecture des versets du chapitre XXVII du troisième livre des Rois, où nous est raconté l'épisode suivant du séjour au désert du prophète Élie. Sur l'ordre du Seigneur et abandonnant à sa destinée l'impie Achab, Élie est donc allé se cacher dans le torrent de Carith, près du Jourdain, où les corbeaux lui apportaient de la nourriture, pendant qu'il buvait, pour se désaltérer, l'eau du torrent. Mais celui-ci s'étant desséché, le Seigneur, de nouveau, se mit à lui parler : « Lève-toi et va à Sarephta des Sidoniens, et tu y resteras, car j'ai commandé à une femme veuve de te nourrir. Il se leva et s'en alla à Sarephta. Et lorsqu'il fut arrivé à la porte de la ville, il aperçut une femme veuve, ramassant du bois, et il l'appela, et il lui dit : Donne-moi un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et comme elle s'en allait pour lui en apporter, il cria après elle, disant : Apporte-moi aussi, je t'en prie, une bouchée de pain dans ta main. Elle lui répondit : Vive le Seigneur ton Dieu, je n'ai point de pain mais seulement dans une cruche autant de farine qu'une poignée peut en contenir, et un peu d'huile dans un vase. Voilà que je ramasse deux morceaux de bois afin d'entrer et de l'apprêter pour moi et mon fils, afin que nous mangions et puis que nous mourions.

N'oubliez pas, ici, qu'en punition de l'idolâtrie des Juifs qui, sous le règne d'Achab, avaient abandonné le culte du vrai Dieu pour celui de Baal, la sécheresse et la famine désolaient alors toute la région et que, pour ceux-là mêmes qui, comme la veuve de Sarephta, n'avaient pas suivi de tels errements, il ne restait plus qu'à se résigner à mourir. Mais la suite du récit sacré va nous apprendre



FIG. 15. Le coup de lance.

que le Seigneur ne l'abandonna pas (XVII, 13-16; 17-24). car « depuis ce jour la cruche ne manqua pas de farine et le vase d'huile ne fut pas diminué ». Or, nous apprend saint Augustin, ces deux morceaux de bois que ramassait la veuve sont une figure du Christ : « Car, si elle les ramassait, c'est que, dans la figure d'Élie, elle recevait le Christ : elle voulait ramasser deux morceaux de bois, parce qu'elle désirait connaître le mystère de la croix. La croix du Sauveur, en effet, fut ajustée avec deux

morceaux de bois : et donc cette veuve rassemblait deux morceaux de bois, parce que l'Église devait croire en celui qui fut suspendu à deux morceaux de bois, *quia in illum qui in duobus lignis pependit creditura esset Ecclesia.* » (AUG., *Serm.* 101 *de Temp.*)

Nous voici enfin parvenus à notre dernier sujet :

Crucis in hoc signum
Reputat sibi dignum,

et c'est l'épisode du *Christ portant sa croix*, non pas, certes, dans le genre de ces *Marches au Calvaire* mouvementées et dramatiques dont Albert Dürer, par exemple, nous a donné de si parfaits modèles, mais d'après la formule mystique et pieuse du treizième siècle, qui ne voulait pas se résoudre à croire que la Mère de Jésus, dans ce moment douloureux, n'ait pas été là, sur le chemin, pour aider son Fils à porter la croix. (Cf. FIG. 25.)

Pour achever l'illustration de notre miniature, gardons-nous de négliger les quatre prophètes qui nous sollicitent, chacun à leur manière, à méditer la préhistoire de la Passion, en ayant soin, d'ailleurs, de nous fournir le texte exact sur lequel nous devons réfléchir. A gauche, et dans le haut, Isaïe nous donne, cela va de soi, son verset classique : *Sicut ovis ad occisionem ducitur*, etc. (*Is.*, 53, 7.) Jérémie, au-dessous, est encore plus explicite : *Ego quasi agnus* (*mansuetus*) *qui portatur ad victimam.* Et moi j'étais (*doux*) comme un agneau qu'on porte à la boucherie. (*Jerem.*, XI, 19.) Ezéchiel dit à son tour : *Convenite properate, concurrite* (*undique*) *ad victimam* (*meam*), etc. Venez ensemble, hâtez-vous, accourez de toutes parts vers la victime que je vous immole, cette grande victime qui est sur les montagnes d'Israël, afin que vous en mangiez la chair et buviez le sang. (*Ez.*, XXXIX, 17.) David, cependant, ne

dit rien... comme il arrive parfois dans notre manuscrit, où « des blancs » restent immaculés, comme si la science avait fait défaut à l'enlumineur qui avait été chargé de les remplir. Mais, dans le cas présent, j'imagine plutôt qu'ayant trop de choses à dire, — il avait tant de versets des psaumes à citer! — il n'a pu se décider à choisir celui qui aurait convenu le mieux pour illustrer son sujet. (J.-C. B.)

CHAPITRE DEUXIÈME

Du sacrifice de la Croix

CINQUIÈME LEÇON

Histoire de la Passion et de la mort de Jésus

Sommaire

I. Toute la théorie de la messe repose sur ce fait que, d'après l'enseignement formel de l'Église, nous la considérons comme le renouvellement de la Passion de Jésus et de sa mort sur la croix.

Il faut donc établir avec le plus grand soin que cette mort du Christ a été véritablement une offrande de lui-même à Dieu, son Père, comme victime expiatoire, qu'on y trouve bien, en d'autres termes, tous les éléments constitutifs du sacrifice.

Mais avant de raisonner sur la Passion de Jésus, afin d'en dégager le caractère de sacrifice, il importe d'en connaître l'histoire et les traits les plus essentiels. C'est l'objet de cette leçon[1].

II. De même qu'à la messe le moment capital, et

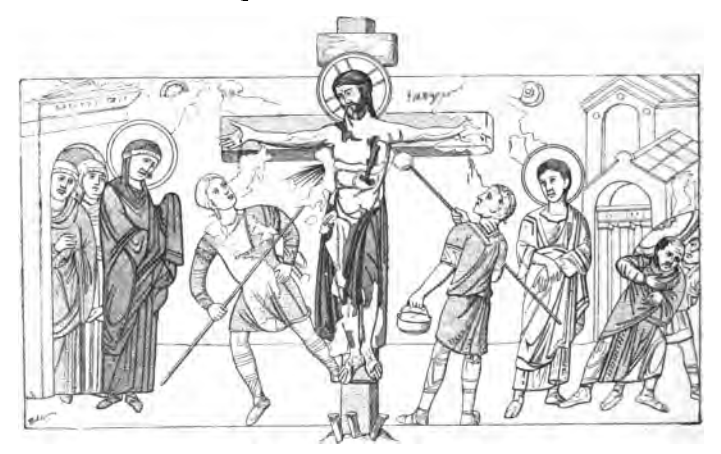


Fig. 16. La mort de Jésus.

solennel entre tous, est celui où le prêtre, avant l'élévation, prononce les paroles qui avec une sûreté impeccable, nous le dirons plus tard, produisent la mort mystique de Jésus, de même, au Calvaire, l'instant où Jésus expira est celui qui résume et consacre toute la douloureuse histoire de sa Passion[2]. On n'en saurait assez méditer la grandeur et, si j'ose dire, la foudroyante efficacité.

Les théologiens n'ont pas manqué de le dire. Les artistes, à leur tour, se sont ingéniés de toutes manières à y faire songer[3]. De là vient l'extrême indiscrétion des « calvaires symboliques » du moyen âge. On n'en finirait pas, si l'on devait entreprendre de les commenter.

La grande ferveur, cependant, avec laquelle ils représentaient le calvaire, c'est-à-dire le Christ mourant sur la croix, ne leur faisait pas négliger la représentation des différentes scènes qui ont précédé, ou suivi, cette mort, et dont l'ensemble constitue *la Passion du Sauveur*. Il est très instructif d'étudier, à ce point de vue, quelques-uns des « synoptiques de la Passion » qu'ils nous ont laissés[1].

III. Si nous lisons le récit de saint Marc, nous verrons que les événements qui ont précédé la mort de Jésus peuvent se grouper autour des titres suivants : 1. *Le complot du Sanhédrin, l'onction de Béthanie et le marché de Judas.* 2. *La préparation du repas pascal.* 3. *La Cène légale, l'institution de l'Eucharistie et la prédiction du reniement de saint Pierre.* 4. *Les scènes du jardin des Oliviers : la prière de Jésus, son agonie et son arrestation.* 5. *Jésus chez Caïphe et devant le Sanhédrin; le reniement de saint Pierre.* 6. *Jésus devant Pilate.* 7. *La marche au calvaire et le crucifiement.*

IV. L'Église, dans sa liturgie, quand elle nous propose la lecture publique du récit de la Passion, la fait commencer plus haut, à l'*Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem*, au jour des Rameaux. L'ancienne iconographie, s'inspirant de la liturgie, fait entrer cette scène, à l'ordinaire, dans ses synoptiques de la Passion.

De même, encore, qu'elle poursuit très avant son exposition de l'épilogue du calvaire — et j'entends par là les différentes scènes qui ont suivi la mort de Jésus et achèvent la démonstration victorieuse de l'efficacité rédemptrice de cette mort extraordinaire.

Ces actions sont plus brièvement racontées en saint Marc que dans les autres évangélistes. Mais, dans sa concision même, ce récit suffit amplement à nous faire connaître les conséquences immédiates et déjà souverainement bienfaisantes de la mort de Jésus.

Ce sont : 8. *La descente de croix et la mise au tombeau*, puis, 9. *La résurrection de Jésus, ses différentes apparitions* et enfin son *Ascension dans le ciel.*

Ces derniers événements de la vie du Sauveur trouvent encore, dans les rites de la messe, un écho lointain. Il ne faut pas condamner trop vite, ni trop durement, les anciens imagiers qui ont



Fig. 17. Synoptique de la Passion.

voulu, dans leurs tableaux parallèles de la messe et de la Passion, faire figurer l'ascension du Seigneur, et même la descente du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte [5].

Notes

Notes. — 1. Cette leçon ne sera pas accompagnée, comme les autres, de notes copieuses, ni d'exercices : on s'y propose uniquement de faire relire avec attention le récit de la Passion de Jésus, sans vouloir d'aucune façon en entreprendre l'étude détaillée, qui n'appartient pas à notre sujet et que nous réservons pour une autre partie de ce Cours. Nous avons voulu accompagner ce récit d'un certain nombre de gravures, dans le cas où l'on voudrait utiliser plus longuement, pour une étude un peu poussée, le texte de saint Marc que nous reproduisons. On trouvera, sur chacune de ces images, quelques indications sommaires à la *Table des gravures* placée à la fin du volume.

2. Les phénomènes extraordinaires qui accompagnent la mort du Christ sont rapportés par saint Marc (xv, 38-39) et saint Matthieu (xxvii, 45-56). Ce dernier est même plus explicite que saint Marc et nous apprend encore qu'au moment de la mort de Jésus la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent et que beaucoup de corps de saints, qui étaient morts, ressuscitèrent et, sortant de leur tombeau après la résurrection du Seigneur, vinrent dans la ville sainte et apparurent à beaucoup de personnes. (*Matth.*, xxvii, 52-53.) La miniature du *Saint Grégoire* de la Nationale (Fig. 16) attire l'attention sur ces prodiges en nous montrant le Temple et le centurion.

3. Adam et Eve, qui sont censés avoir eu leur sépulture sur le Calvaire, furent les premiers à ressentir les effets de la vertu salvifique du Christ mort sur la croix, au pied de laquelle ils sont donc représentés, sortant glorieux de leur tombeau. De là vient encore l'usage de mettre, au bas du crucifix, une tête de mort et des os entre-croisés. La *Descente aux Limbes* s'inspire des mêmes préoccupations. Il serait fort long d'indiquer toutes les données des calvaires mystiques ou symboliques.

4. Nous donnons, comme exemple, une miniature de la bibliothèque de Cambridge, reproduite d'après Garrucci. (Fig. 17.) Mais

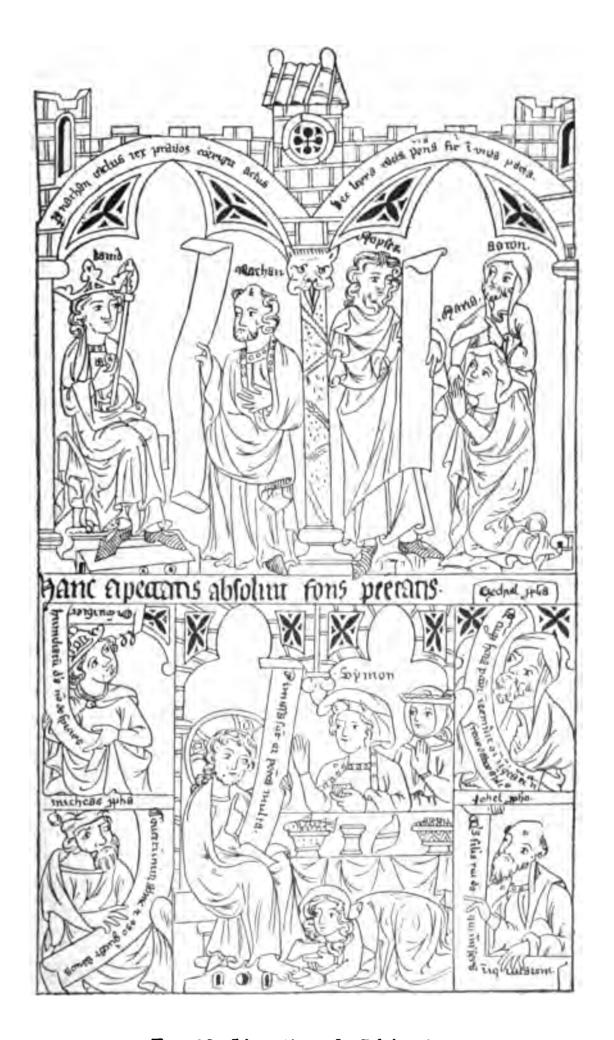


Fig. 18. L'onction de Béthanie.

l'ordre des scènes n'y est pas exactement observé et il faudra s'occuper à le rétablir.

5. Pour l'ancienne iconographie, d'autre part, toutes les images de la vie du Christ devaient se grouper en deux cycles, pas davantage, le *Cycle de la Nativité* et le *Cycle de la Passion*.

Lecture

LA PASSION SELON SAINT MARC

I. *Le complot du Sanhédrin, l'onction de Béthanie et le marché de Judas* (ch. XIV, I-II). — [1] La pâque et les azymes devaient avoir lieu deux jours après : et les princes des prêtres et les scribes cherchaient comment ils se saisiraient de Jésus par ruse, et le feraient mourir [2]. Mais, disaient-ils, que ce ne soit pas le jour de la fête, de peur qu'il ne s'élève quelque tumulte dans le peuple.

[3] Et comme il était à table, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme entra portant un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux de nard d'épi; et, ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. [4] Or, il y en avait là quelques-uns qui s'indignaient en eux-mêmes et disaient : A quoi bon perdre ainsi ce parfum? [5] On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres; et ils s'irritaient contre elle. [6] Mais Jésus dit : Laissez-la; pourquoi lui faites-vous de la peine? C'est une œuvre bonne qu'elle a faite envers moi. [7] Car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et, quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. [8] Ce que cette femme pouvait, elle l'a fait : elle a d'avance parfumé mon corps pour la sépulture. [9] En vérité, je vous le dis : Partout où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, on racontera aussi à sa louange ce qu'elle vient de faire.

[10] Alors Judas l'Iscariote, un des Douze, s'en alla vers les princes des prêtres, pour le leur livrer. [11] L'ayant écouté, ils se réjouirent, et promirent de lui donner de l'argent. Et il cherchait une occasion favorable pour le livrer.

2. *Préparation du repas pascal.* — [12] Et le premier jour



FIG. 19. Trahison de Judas.

des azymes, où l'on immolait la pâque, ses disciples lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous préparer le repas de la pâque? [13] Et il envoya deux de ses disciples, et leur dit : Allez à la ville, et vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, suivez-le; [14] et quelque part qu'il entre, dites au maître de la maison : Le Maître dit : Où est le lieu où je pourrai manger la pâque avec mes disciples? [15] Et il vous montrera une grande salle toute meublée; là, préparez-nous ce qu'il faut. [16] Et les

disciples s'en allèrent, et vinrent dans la ville, et ils trouvèrent tout comme il leur avait dit, et ils préparèrent la pâque.

3. *La Cène légale, l'institution de l'Eucharistie et la prédiction du reniement de saint Pierre.* — [17] Le soir venu, il arriva avec les Douze. [18] Et pendant qu'assis à table, ils

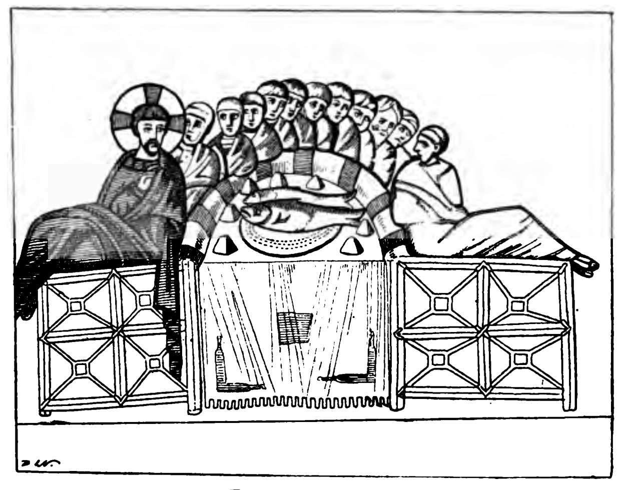


FIG. 20. La Cène.

mangeaient, Jésus leur dit : En vérité, je vous le dis, un de vous me trahira, un de ceux qui mangent avec moi. [19] Alors ils commencèrent à s'attrister et à lui dire tour à tour : Est-ce-moi? [20] Il leur dit : Un des douze, qui met avec moi la main dans le plat. [21] Pour le Fils de l'homme, il s'en va, comme il a été écrit de lui : mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré; il lui eût été bon, à cet homme, de ne pas naître.

[22] Et pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et

l'ayant béni, il le rompit, et le leur donna, disant : Prenez,
ceci est mon corps. 23 Et ayant pris la coupe et rendu
grâces, il la leur donna, et ils en burent tous. 24 Et il leur
dit : Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui
sera répandu pour un grand nombre. 25 En vérité, je vous



Fig. 21. La Cène.

le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau dans le royaume de
Dieu. 26 Et après avoir dit l'hymne, ils s'en allèrent à la
montagne des Oliviers.

27 Alors Jésus leur dit : Vous serez tous scandalisés à
mon sujet cette nuit; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. 28 Mais après que je

serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. 29 Pierre
lui dit : Quand tous se scandaliseraient de vous, moi,
jamais. 30 Jésus reprit : En vérité, je te le dis, toi-même,
aujourd'hui, cette nuit, avant que le coq ait chanté deux
fois, trois fois tu me renieras. 31 Mais Pierre insistait
encore plus : Quand il me faudrait mourir avec vous, je
ne vous renierai point. Et tous parlaient de même.

4. *Les scènes du jardin des Oliviers : la prière de Jésus,*

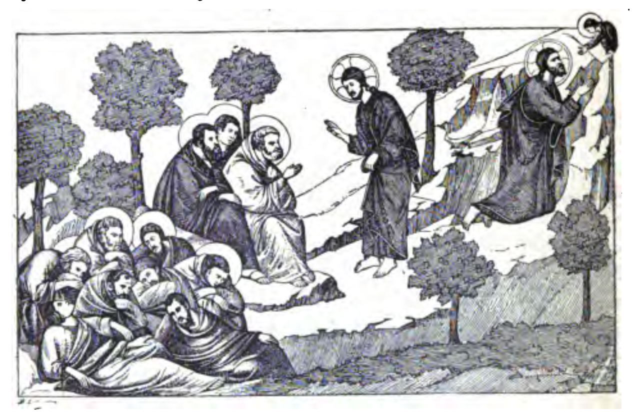


Fig. 22. Au Jardin des Oliviers.

son agonie et son arrestation. — 32 Etant venu en un lieu
nommé Gethsémani, il dit à ses disciples : Asseyez-vous
ici pendant que je prierai. 33 Et il prit avec lui Pierre, Jac-
ques et Jean : et il commença à être saisi de frayeur et
d'angoisse. 34 Et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la
mort : demeurez ici, et veillez.

35 Et, s'étant un peu avancé, il se prosterna par terre :
et il priait pour que cette heure, s'il se pouvait, s'éloignât
de lui, 36 Et il dit : Abba, ô Père, tout vous est possible,

éloignez de moi ce calice : cependant, non ce que je veux,
mais ce que vous voulez. 37 Il revint et les trouva endormis,
et il dit à Pierre : Simon, tu dors? Tu n'as pas pu veiller
une heure? 38 Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en
tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.
39 Et s'éloignant de nouveau, il pria, redisant les mêmes

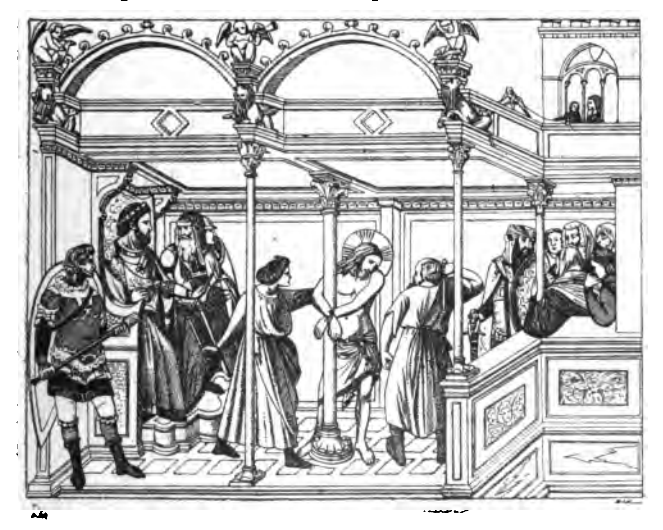


Fig. 23. La flagellation.

paroles. 40 Etant revenu, il les trouva encore endormis (car
leurs yeux étaient appesantis), et ils ne savaient que lui
répondre. 41 Il revint une troisième fois, et leur dit : Dormez maintenant, et reposez-vous.

C'est assez, l'heure est venue; voici que le Fils de
l'homme va être livré aux mains des pécheurs. 42 Levez-
vous, allons, voici que celui qui me livrera est proche.

43 Comme il parlait encore, Judas l'Iscariote, un des

6

Douze, vint, et, avec lui, une grande troupe armée d'épées
et de bâtons, envoyée par les princes des prêtres, les
scribes, et les anciens. 44 Or, le traître leur avait donné ce
signal : Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le, et emme-
nez-le avec précaution. 45 Etant venu, il s'approcha de lui
aussitôt, et dit : Salut, Maître, et il le baisa. 46 Les autres

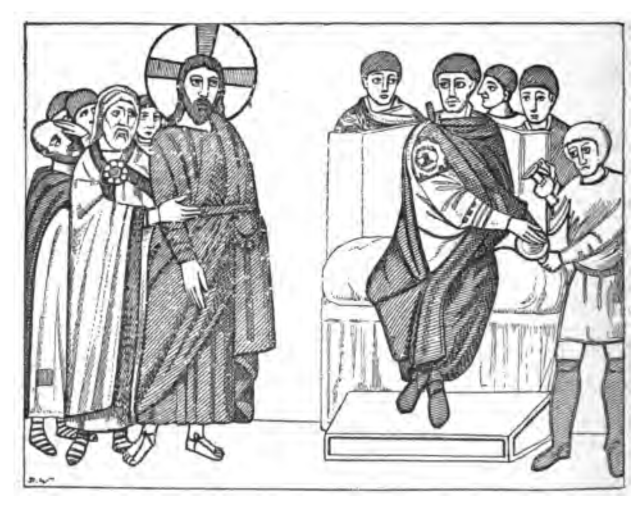


Fig. 24. La condamnation de Jésus.

jetèrent les mains sur lui et l'arrêtèrent.
47 Un de ceux qui étaient là, tirant une épée, en frappa
un serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille. 48 Jésus
leur dit : Vous êtes venus comme à un brigand, avec des
épées et des bâtons, pour vous emparer de moi. 49 Tous
les jours j'étais au milieu de vous, enseignant dans le
temple, et vous ne m'avez pas arrêté. Mais c'est pour que
les Écritures s'accomplissent. 50 Alors ses disciples l'aban-
donnant s'enfuirent tous. 51 Un jeune homme le suivait

couvert seulement d'un linceul : ils se saisirent de lui.
52 Mais lui, se débarrassant du linceul, s'échappa nu de
leurs mains.

5. ***Jésus chez Caïphe et devant le Sanhédrin; le reniement de saint Pierre.*** **— 53 Ils menèrent Jésus chez le grand**
prêtre, où s'assemblèrent tous les prêtres, et les scribes,
et les anciens. 54 Pierre le suivit de loin jusque dans la



Fig. 25. Flagellation et marche au Calvaire.

cour du grand prêtre; et, assis près du feu avec les serviteurs, il se chauffait. 55 Or, les princes des prêtres et
tout le conseil cherchaient un témoignage contre Jésus,
pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point. 56 Car
plusieurs déposaient faussement contre lui; mais leurs
dépositions ne s'accordaient pas.

57 Quelques-uns se levant portaient contre lui ce faux
témoignage, disant : 58 Nous l'avons entendu dire : Je
détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours
j'en rebâtirai un autre qui ne sera point fait de main
d'homme. 59 Mais leurs témoignages ne s'accordaient
point.

60 Alors le grand prêtre, se levant au milieu de l'assem-
blée, interrogea Jésus, disant : Vous ne répondez rien à
ce que ces hommes déposent contre vous? 61 Mais Jésus
se taisait, et il ne répondit rien. Le grand prêtre, l'inter-



Fig. 26. Le Calvaire.

rogeant de nouveau, lui dit : Êtes-vous le Christ, fils du
Dieu béni? 62 Jésus lui dit : Je le suis; et vous verrez le
Fils de l'homme, assis à la droite de la puissance de
Dieu, et venant sur les nuées du ciel.
63 Alors le grand prêtre, déchirant ses vêtements, dit :
Qu'avons-nous encore besoin de témoins? 64 Vous avez

entendu le blasphème : que vous en semble? Tous le
déclarèrent digne de mort. 65 Alors quelques-uns se mirent
à cracher sur lui, et à voiler sa face, et à le meurtrir de
coups de poing et à lui dire : Prophétise. Et les valets lui
donnaient des soufflets.
66 Et pendant que Pierre était en bas dans la cour, vint

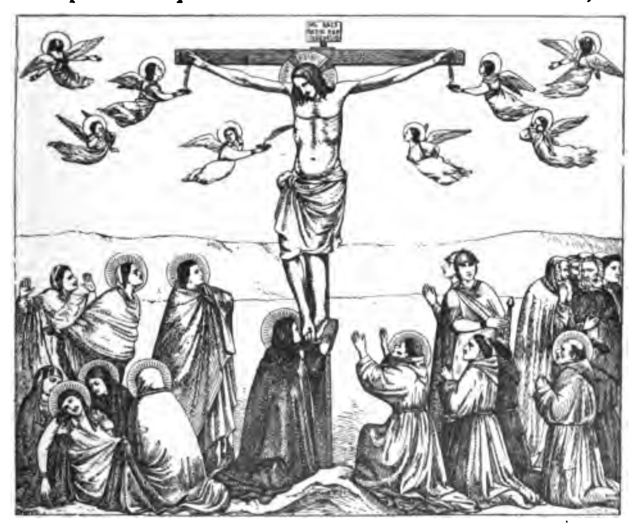


FIG. 27. Le Calvaire.

une des servantes du grand prêtre. 67 Et apercevant Pierre
qui se chauffait, elle le regarda et dit : Vous aussi, vous
étiez avec Jésus le Nazaréen! 68 Mais il le nia, disant : Je
ne sais ni ne comprends ce que vous voulez dire. Et il
sortit dehors, devant la cour, et le coq chanta. 69 La ser-
vante, l'ayant vu de nouveau, dit à ceux qui étaient pré-
sents : Il est de ces gens-là. 70 Mais il le nia de nouveau.
Et peu après, ceux qui étaient là dirent encore à Pierre :

Vous êtes certainement des leurs, car vous aussi vous êtes Galiléen. [71] Alors il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme dont vous parlez. [72] Et aussitôt pour la seconde fois le coq chanta. Et Pierre se ressouvint de la parole que lui avait dite Jésus : Avant que le coq ait chanté deux fois, trois fois vous me renierez. Et il se mit à pleurer.

6. *Jésus devant Pilate* (ch. xv). — [1] Et, dès le matin, les



Fig. 28. Épilogue du Calvaire.

princes des prêtres s'étant assemblés avec les anciens, et les scribes, et tout le conseil, ils emmenèrent Jésus, après l'avoir lié, et le livrèrent à Pilate. [2] Et Pilate l'interrogea : Êtes-vous le roi des Juifs? Il lui répondit : Vous le dites. Comme les princes des prêtres portaient contre lui plusieurs accusations, [4] Pilate l'interrogea de nouveau, disant : Vous ne répondez rien? Voyez quelles graves accusations ils portent contre vous. [5] Mais Jésus ne fit aucune réponse, de sorte que Pilate en était dans l'étonnement.

[6] Or, le jour de la fête, il avait coutume de délivrer un

des prisonniers, celui que le peuple demandait. 7 Il y
avait un nommé Barabbas, qui était en prison avec les
autres séditieux, pour un meurtre qu'il avait commis dans
la sédition. 8 Et le peuple, étant monté, se mit à demander
ce qu'il leur accordait toujours. 9 Pilate, leur répondant,



Fig. 29. La Résurrection.

dit : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs? 10 Car
il savait que les princes des prêtres l'avaient livré par
envie. 11 Mais les pontifes excitèrent le peuple à demander
qu'il leur délivrât plutôt Barabbas. 12 Pilate, leur parlant
de nouveau, dit : Que voulez-vous donc que je fasse du
roi des Juifs? 13 Mais derechef ils crièrent : Crucifiez-le.
14 Pilate cependant leur disait : Mais quel mal a-t-il fait?
Et eux criaient encore plus fort : Crucifiez-le. 15 Pilate

donc, voulant donner satisfaction au peuple, leur remit
Barabbas, et, après avoir fait battre Jésus de verges, il
le livra pour être crucifié.
16 Les soldats l'emmenèrent dans la cour du prétoire. Là
ils appellent toute la cohorte, 17 ils revêtent Jésus de
pourpre, puis ils lui mettent une couronne d'épines qu'ils
avaient tressée. 18 Puis, ils se mirent à le saluer, disant :
Salut, roi des Juifs. 19 Et ils lui frappaient la tête avec un
roseau, et ils crachaient sur lui, et, fléchissant les genoux,
ils l'adoraient. 20 Et, après s'être ainsi joués de lui, ils lui
ôtèrent la pourpre et lui rendirent ses vêtements.

7. *La marche au Calvaire et le crucifiement.*— Alors ils
l'emmenèrent pour le crucifier. 21 Et un certain Simon de
Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus, passant par là en reve-
nant des champs, ils le forcèrent à porter la croix de Jésus.
22 Ils le mènent jusqu'au lieu du Golgotha, c'est-à-dire
lieu du Calvaire.
23 Ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de myrrhe; mais
il n'en prit pas. 24 Et l'ayant crucifié, ils se partagèrent ses
vêtements, tirant au sort la part qui revenait à chacun.
25 Il était la troisième heure, lorsqu'ils le crucifièrent.
26 Il y avait un écriteau portant écrite la cause de sa
condamnation ; le Roi des Juifs. 27 Et ils crucifièrent avec
lui deux voleurs, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche.
28 Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été
mis au rang des malfaiteurs. 29 Et les passants le blas-
phémaient, branlant la tête, et disant : Toi qui détruis le
temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, 30 sauve-toi toi-
même et descends de la croix. 31 Les princes des prêtres
aussi et les scribes se disaient entre eux avec moquerie :
Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même.
32 Que ce Christ, ce roi d'Israël, descende maintenant de la
croix, afin que nous voyions et que nous croyions. Et ceux
qui avaient été crucifiés avec lui l'insultaient également.

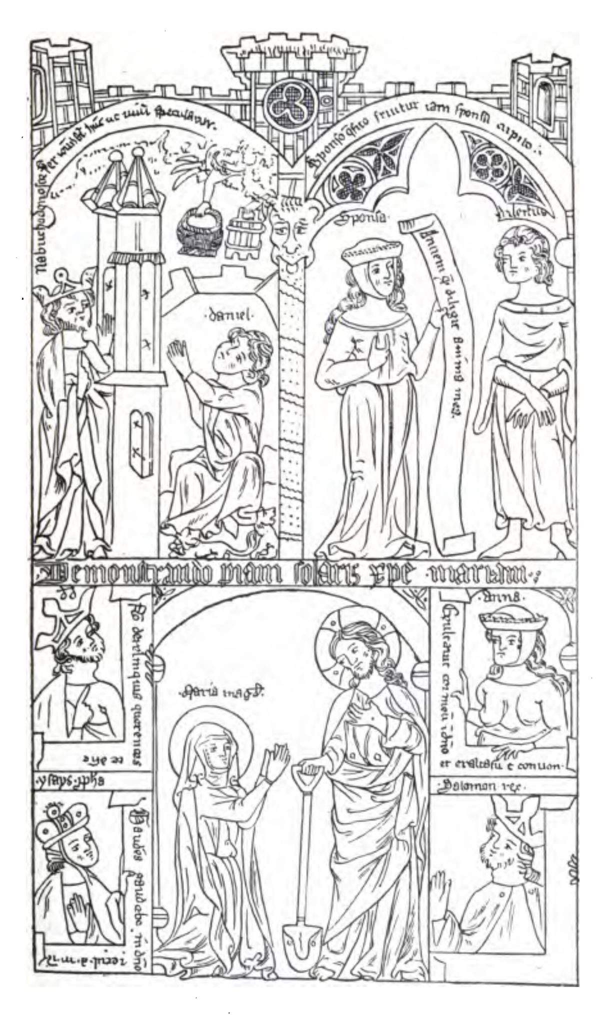


Fig. 30. Apparition à la Madeleine.

33 Et la sixième heure venue, toute la terre fut couverte
de ténèbres jusqu'à la neuvième. 34 Et à la neuvième heure,
Jésus s'écria d'une voix forte, disant : Eloï, Eloï, lamma
sabacthani; ce qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi
m'avez-vous délaissé? 35 Quelques-uns de ceux qui se
tenaient là, l'entendant, disaient : Voici qu'il appelle Élie.
36 Et l'un d'eux courant et emplissant de vinaigre une éponge
et la mettant au bout d'un roseau, lui présentait à boire,
disant : Laissez, voyons si Élie viendra le détacher. 37 Mais
Jésus, ayant jeté un grand cri, expira.
38 Et le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut
jusqu'en bas. 39 Le centurion, qui était debout devant lui,
voyant qu'il avait expiré en jetant un tel cri, dit : Cet
homme était vraiment Fils de Dieu. 40 Il y avait aussi des
femmes qui regardaient de loin; parmi lesquelles étaient
Marie-Madeleine, et Marie, mère de Jacques le Mineur et
de Joseph, et Salomé, 41 qui le suivaient et le servaient,
lorsqu'il était en Galilée; et beaucoup d'autres qui étaient
montées à Jérusalem avec lui.

8. *Épilogue du Calvaire : la descente de croix et la mise
au tombeau.* — 42 Le soir étant déjà venu — comme c'était
la Parascère, c'est-à-dire la veille du sabbat — 43 arriva
Joseph d'Arimathie, homme fort considéré et membre du
Conseil, qui attendait, lui aussi, le royaume de Dieu; il
entra hardiment chez Pilate, et lui demanda le corps de
Jésus. 44 Pilate, surpris qu'il fût mort sitôt, fit venir le centurion et lui demanda si Jésus était déjà mort. 45 Sur le
rapport du centurion il donna le corps à Joseph.
46 Alors Joseph, ayant acheté un linceul, détacha Jésus
de la croix, l'enveloppa dans le linceul, et le déposa en un
sépulcre taillé dans le roc, et roula une pierre à l'entrée
du sépulcre. 47 Cependant, Marie-Madeleine et Marie mère
de Joseph regardaient où on le mettrait.

9. *La résurrection de Jésus, ses apparitions et son ascension dans le ciel* (ch. xvi). — [1] Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, et Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus. [2] Et de grand matin, le jour d'après le sabbat, elles



Fig. 31. L'Ascension.

se rendent au sépulcre et y arrivent au lever du soleil. [3] Elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? [4] Mais, levant les yeux, elles aperçurent la pierre renversée, car cette pierre était très grande. [5] Et entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent prises de frayeur. [6] Il leur dit : Ne vous effrayez

pas; vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est
ressuscité, il n'est point ici, voilà le lieu où ils l'avaient
mis. [7]Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre : Il vous
a précédés dans la Galilée : vous le verrez là, comme il
vous l'a dit. [8] Et, sortant du sépulcre, elles s'enfuirent, car
le tremblement et la peur les avaient saisies; et elles ne
dirent rien à personne, à cause de leur effroi.

[9] Jésus, étant ressuscité le matin du premier jour après
le sabbat, apparut d'abord à Marie-Madeleine, de laquelle
il avait chassé sept démons. [10] Et elle alla l'annoncer à ceux
qui avaient été avec lui, et qui s'affligeaient et pleuraient.
[11] Mais ceux-ci, apprenant qu'il vivait et qu'elle l'avait vu,
ne la crurent point.

[12] Après cela, à deux des disciples étant en chemin et
allant à la campagne, il apparut sous une autre forme.
[13] Et ils revinrent l'annoncer aux autres, qui ne les crurent
pas non plus.

[14] Enfin, il apparut aux Onze lorsqu'ils étaient à table,
et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur
cœur, de n'avoir pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité.
[15] Et il leur dit : Allez par le monde entier, et prêchez
l'Évangile à toute créature. [16] Celui qui croira, et qui sera
baptisé, sera sauvé : celui qui ne croira pas, sera con-
damné. [17] Ces signes accompagneront ceux qui auront
cru : ils chasseront en mon nom les démons; ils parleront
des langues nouvelles; [18] ils prendront les serpents, et,
s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera
point de mal; ils imposeront les mains sur les malades, et
les malades seront guéris.

[19] Et après leur avoir parlé, le Seigneur Jésus fut élevé
dans le ciel, et il est assis à la droite de Dieu. [20] Et eux,
étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant
avec eux, et confirmant leur parole par les miracles qui
l'accompagnaient.

SIXIÈME LEÇON

La mort de Jésus sur la Croix a été un véritable sacrifice

Sommaire

I. Pour le chrétien qui est sagement instruit des vérités les plus essentielles de la religion [1] il n'est peut-être pas nécessaire d'établir que la mort du Christ sur la croix a été vraiment une offrande de lui-même à Dieu son Père, comme victime expiatoire, — qu'on y trouve bien, en d'autres termes, tous les éléments constitutifs du sacrifice.

Pour l'incrédule, cependant, comme aussi bien pour le chrétien qui a perdu, sinon la foi, du moins l'habitude d'en approfondir les mystères, nous devons prouver que cette mort a été un véritable sacrifice. Il pourrait arriver, en effet, qu'ils soient tentés de ne voir, dans le récit de la mort de Jésus, que l'histoire d'un supplice, plus admirable sans doute que tous les autres, mais d'un supplice, tout

de même, accompli d'après des méthodes connues, avec un condamné que des bourreaux exécutent à la suite d'une sentence, injuste peut-être, mais juridique, en somme, et absolument légale[2].

Nous dirons, au contraire, que ce condamné était une victime, une victime sacrée, et nous verrons encore qu'il y eut, pour l'immoler, un prêtre, et non pas des bourreaux.

II. Mais il faut accorder, au préalable, que le sacrifice de la croix n'est pas tout à fait un sacrifice comme les autres. Il en diffère en plusieurs points, notamment dans les circonstances de temps et de lieu, comme dans l'ensemble du rite.

Il le fallait, d'ailleurs, pour qu'il eût cette efficacité merveilleuse à laquelle tous les autres n'avaient pu prétendre : il devait être, en effet, la réalité de tout ce que les anciens sacrifices n'avaient présenté qu'en figure[3].

Le sacrifice de la croix diffère donc des autres sacrifices, mais non pas de telle façon que tous les éléments essentiels ne s'y trouvent pas enfermés.

III. Il faut, dans tout sacrifice, un autel, puis une victime, avec un prêtre pour l'immoler. Or Jésus-Christ, comme nous le dit saint Augustin, a été, sur l'autel de la croix, le sacrificateur, à la fois, et la victime[4]. Il y monta, en effet, comme une victime volontaire, selon cette parole de l'Épître aux

Hébreux : *Il s'est offert lui-même sur la croix, comme une victime sans tache*[5].

Voilà qui suffit, sans avoir besoin de recourir à d'autre raisons, pour nous persuader que la mort de Jésus-Christ a été un véritable sacrifice, dans le sens le plus rigoureux du mot, et non seulement au sens figuré, comme le fut, par exemple, sa vie sur la terre[6].

Mais il ne faut pas chercher « la raison du sacrifice » dans le meurtre physique accompli par les ennemis et les bourreaux du Christ. Elle se trouve, cette raison, dans toutes les circonstances qui montrent, avec la dernière clarté, que le Christ fut bien une victime, et une victime qui s'offrait, en mourant, pour la rédemption du genre humain. Les soldats de Pilate ont *tué* Jésus, ils ne l'ont pas *immolé;* bien loin d'avoir fait une action agréable à la divinité, ils ont commis, au contraire, le plus effroyable des attentats, ils ont assassiné leur Dieu!

IV. Le prophète Isaïe avait dit de la victime du Calvaire, bien longtemps à l'avance : *Il s'est immolé, parce qu'il l'a voulu*[7], et il la compare à une brebis conduite à l'abattoir, à un agneau qui se tait, sous le ciseau, pendant qu'on le tond. L'agneau, dans l'ancienne loi, était une des victimes les plus usuelles, la figure de Jésus : rappelons, à

ce sujet, l'*Agneau pascal*. La mort du Sauveur annoncée par tous les sacrifices de l'ancienne alliance — qui étaient, certes, des sacrifices — a été, elle aussi, un véritable sacrifice et le plus parfait de tous, parce que la victime, qui était Dieu lui-même, s'offrait volontairement à Dieu.

Saint Paul nous l'affirme, à son tour, en termes non moins expressifs. Voici, après ses paroles aux Hébreux, déjà citées, celles qu'il adresse aux Éphésiens : *Jésus-Christ nous a aimés et il s'est livré lui-même pour nous, comme une oblation et une victime d'une agréable odeur*[8]. Il a donc été non seulement victime, mais encore victime volontaire, pour l'expiation de nos péchés.

V. L'histoire évangélique, d'autre part, n'est-elle pas là pour nous le confirmer? Jésus-Christ n'avait besoin que d'un seul acte de sa volonté divine pour, tout aussitôt, arrêter ses bourreaux. Cet acte, bien loin de vouloir le produire, nous voyons qu'il employa toute sa puissance à l'empêcher. Une seule parole échappée de ses lèvres, au moment de son arrestation, avait suffi pour précipiter à terre tous ses bourreaux [9] : dorénavant, il se taira.

Il avait néanmoins donné à ses ennemis — et à nous-mêmes — cette preuve de sa puissance infinie, pour bien leur montrer que si, dans la suite,

ils allaient prendre quelque pouvoir sur lui, ce serait qu'il voudrait bien le leur permettre. Sur sa demande, nous dit-il en saint Matthieu, son Père aurait pu lui envoyer plus de douze légions d'anges [10]. Mais Jésus ne le voulut pas.

Ce qu'il voulait, en effet, — et il l'avait dit à l'avance [11], — c'était le supplice de la croix, c'était de s'offrir en sacrifice, au Calvaire, pour nous sauver.

Le véritable sacrificateur, celui qui l'immola, ce fut donc, non point le Sanhédrin ou Pilate avec leurs soldats, mais lui-même. Ainsi se vérifia la prophétie d'Isaïe : il s'est immolé parce qu'il l'a voulu. *Parce qu'il l'a voulu,* dit encore saint Augustin, *quand il le voulut et comme il le voulut.*

Sa mort sur la croix réunit donc, avec une entière plénitude, toutes les conditions du sacrifice.

Notes et Exercices

Notes. — 1. Avec la seule éducation verbale, le chrétien redit sans cesse que toute sa religion repose sur le drame du Calvaire : mais il faut apprendre à démêler les grandes thèses que les formules toutes faites ne présentent qu'en raccourci.

2. En s'aidant de l'histoire et de l'archéologie, on n'aura pas de peine à faire ressortir tout ce qu'il y a pour ainsi dire de *naturel* dans le récit de la Passion. La flagellation, par exemple, un des détails les plus attendrissants de ce récit, était employée couramment pour amener les patients à un aveu, ou en punition d'un crime, et Friedlieb, dans son *Archéologie de la Passion*, donne à ce sujet des détails fort intéressants. Nous emprunterons à cet auteur, pour une Lecture, un certain nombre de faits relatifs au supplice de la crucifixion.

3. Voir, à ce sujet, toute la quatrième Leçon.

4. S. Aug., *De civ. Dei,* liv. X, ch. xx. *Ipse offerens et ipse obtulit.*

5. *Semetipsum obtulit immaculatum Deo.* « Si en effet le sang des boucs et des taureaux, l'aspersion avec de la cendre de vache, sanctifient ceux qui sont souillés à l'effet de purifier leur chair, combien plus le sang du Christ qui, par le moyen d'un esprit éternel, *s'est offert lui-même sans tache à Dieu*, purifiera-t-il nos consciences des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant. » (*Ad Heb.*, ix, 13-14.)

6. Denys le Chartreux fait remarquer que toute la vie du Christ, depuis le premier moment de son incarnation jusqu'à sa mort, fut un perpétuel sacrifice, une « messe continue », *continua missa*, dans laquelle il s'offrait sans cesse à son Père, pour notre salut. (Dion. Carth., *Elem. Théol.*, Prop. cxix.) C'est que, dès le berceau de la Nativité, le Christ vivait déjà sa douloureuse Passion, qui était la volonté de son Père, comme la sienne, sa volonté en tant que Dieu. En tant qu'homme, cependant, sa volonté n'accepta pas le sacrifice sans quelque lutte intérieure : qu'on se rappelle, à se sujet, l'agonie au jardin des Oliviers et son héroïque conclusion. (Cf. Marc, xiv, 36.)

7. *Oblatus est quia voluit.* (Is., liii, 4-12.)

8. *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis.* (*Ad Eph.*, v, 2.) *Oblatio* est ici le nom du sacrifice en général : *hostiam*, au contraire, est le nom du sacrifice particulier, sacrifice sanglant, où la victime était entièrement sacrifiée.

9. *Lors donc*, raconte saint Jean, *que Jésus leur eut dit : C'est moi! ils reculèrent tout aussitôt et tombèrent à terre.* (Joan., xviii, 6.) « La troupe est frappée d'impuissance devant le Christ, comme il est arrivé dans des circonstances antérieures; mais, parce que le moment est plus solennel, cette impuissance est signifiée par un prodige plus extraordinaire. L'armée de Satan est étendue devant le Sauveur par une seule parole de sa bouche. » (Loisy, *le Quatrième Evangile*, p. 823.) Le même auteur dit encore : « C'est rationaliser ce passage que de renverser avec Judas quelques satellites les plus rapprochés de Jésus, qui, saisis d'une terreur superstitieuse en voyant surgir inopinément devant eux le grand thaumaturge, seraient tombés les uns sur les autres en reculant devant lui. Jean n'a pas en vue un si petit incident, qui n'aurait rien de miraculeux. »

10. Cette déclaration de Jésus se place après l'épisode du disciple de Jésus qui, lors de l'arrestation, tira son épée et coupa l'oreille du serviteur du grand prêtre : « Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait à l'instant plus de douze légions d'anges. Comment donc s'accompliraient les Ecritures, d'après lesquelles il en doit être ainsi? »

(MATTH., XXVI, 52-54.) La mort de Jésus fut donc volontaire : c'est librement, et parce qu'il le veut, qu'il va monter au Calvaire. Lui-même et par trois fois, au cours de sa vie mortelle, il avait annoncé, après les prophètes, qu'il en serait ainsi.

11. La Passion a une histoire, mais aussi une *préhistoire*, et, après les prophètes de l'Ancien Testament, c'est Jésus lui-même qui s'est chargé de l'écrire. Par trois fois, en effet, au cours de sa vie mortelle, il a prédit sa propre mort en précisant, chaque fois, les circonstances qui l'accompagneraient. La première prédiction eut lieu après la confession de saint Pierre à Césarée (MARC, VIII, 31), la seconde suivit la transfiguration. (MARC, IX, 8.) La troisième est encore plus explicite : elle se trouve à la fois dans les trois synoptiques (MATTH., XX, 17 ; MARC, X, 32-34 ; LUC, XVIII, 31-33), et eut lieu, sur les bords du Jourdain, peu de jours avant sa mort : « Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme s'accomplira. Car il sera livré aux Gentils, on se moquera de lui, on le flagellera, on crachera sur lui; après qu'on l'aura flagellé on le fera mourir, et le troisième jour il ressuscitera. » (LUC, XVIII, 31-33.)

12. *Quia voluit, quando voluit, quomodo voluit.* (S. AUG., *De Trin.*, IV, 16.)

Exercices — 1. Que faut-il établir, pour prouver que la mort de Jésus a été un sacrifice? — 2. Quelle est l'objection qu'on peut faire à la thèse que nous soutenons? 3. Le sacrifice de la croix est-il en tout semblable aux autres sacrifices? — 4. Montrez que les éléments essentiels du sacrifice se retrouvent dans la mort de Jésus sur la croix. — 5. Citez les deux textes d'Isaïe et de saint Paul qui montrent le caractère spontané et volontaire de la mort de Jésus. — 6. Quelles sont les paroles et les actions de Jésus qui confirment ce même caractère? — 7. Jésus n'avait-il pas lui-même annoncé sa mort, et la façon dont il devait mourir? — 8. Saint Paul écrivait aux Corinthiens : Je ne veux rien savoir parmi vous que Jésus, et Jésus crucifié, *non aliud nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* (*I Cor.*, II, 2.) Commentez ces paroles avec quelques aperçus généraux sur le dogme de l'Eglise catholique, sa morale et sa liturgie. — 9. Comparez la mort de Socrate et celle de Jésus.

10. Quelle est la leçon dogmatique qui se dégage des « Nativités douloureuses » dans le genre de celle que reproduit la figure 32, page 102? — 11. Pourquoi plaçons-nous dans cette leçon une image représentant l'Arrestation de Jésus? (FIG. 33.) — 12. Commentez la Crucifixion mystique de Fra Angelico. (FIG. 34.)

Lectures

I. La mort du Christ d'après saint Paul. — Le verset 2 du chapitre v de la lettre aux Ephésiens parle en termes clairs d'un sacrifice du Christ, sacrifice où le Christ apparaît tout ensemble comme celui qui offre et ce qui est offert. Ce sacrifice, il l'a offert à Dieu et pour nous. En quoi ce sacrifice a-t-il consisté précisément? Les mots « il s'est livré », dans saint Paul, visent toujours en fin de compte la mort de Jésus sur la croix. C'est donc à la mort de Jésus que pense l'apôtre dans le verset que nous venons de citer, c'est à elle qu'il applique le mot de sacrifice. La même conception est impliquée dans ces nombreux passages où saint Paul parle avec tant d'insistance et d'émotion du sang du Christ, du sang de Jésus répandu sur la croix. (*Rom.*, v, 9; *Col.*, II, 20; *Eph.*, I, 7; II, 13.) On sait que le sacrifice paraît surtout consister dans l'effusion ou mieux dans l'offrande à Dieu du sang conçu comme le siège spécial de la vie. La mort du Christ, spécialement l'effusion de son sang, a donc, aux yeux de saint Paul, le caractère d'un sacrifice.

Mais de quelle nature? Saint Paul le compare au sacrifice de l'Agneau pascal (*I Cor.*, v, 8) et, semble-t-il, implicitement, aux sacrifices de la fête de l'expiation (*Rom.*, III, 25). et au sacrifice pour le péché (*Rom.*, VIII, 3). Nous sommes donc orientés vers l'idée d'un sacrifice expiatoire. Cette idée nous paraît s'imposer si l'on considère les effets attribués par saint Paul à l'effusion du sang du Christ, la rémission des péchés, la réconciliation avec Dieu, la rédemption, la justification. (*Rom.*, v, 8-10; *Col.*, I, 20; *Eph.*, I, 7; — II, 13.) Les mêmes effets sont attribués à la mort du Christ. (*I Cor.*, XV, 3; *II Cor.*, v, 21; *Col.*, I, 14, 20, 22.) La mort du Christ est donc pour l'apôtre un sacrifice d'expiation, un sacrifice pour le péché.

L'idée de sacrifice par substitution, de sacrifice vicaire, est latente dans ces conceptions de saint Paul. M. Curtiss a mis récemment en lumière le rôle joué par cette idée de la substitution dans les sacrifices sémitiques. (Cf. *Ursemitische Religion*, 1903, p. 256 et sq.) C'est au profit des hommes et aussi à leur place que le Christ s'est offert lui-même en sacrifice à Dieu. (A. Lemonnyer, O. P. *Epîtres de saint Paul*, vol. II, p. 103. Bloud, éd., 1905.)

II. Le Christ reçut-il la mort d'un autre, ou de lui-même ? — Je réponds en disant qu'une chose peut être cause d'un effet quelconque en double manière : *d'une manière directe*, quand elle produit ce qu'elle cherche à réaliser en agissant, et de cette manière les persécuteurs du Christ lui ont vraiment donné la mort, car ils lui ont appliqué une cause capable de produire la mort, avec intention de la causer, cet effet d'ailleurs s'en étant suivi ; — *d'une autre manière* une chose est dite cause *indirecte* d'une autre, à savoir parce qu'elle ne l'empêche pas de se produire, alors qu'elle pourrait le faire, comme si l'on disait de quelqu'un qu'il couvre d'eau une autre personne, parce qu'il ne ferme pas la fenêtre par où pénètre la pluie : or, de cette façon le Christ lui-même fut cause de sa Passion et de sa mort. Il pouvait, en effet, empêcher sa Passion et sa mort ; *premièrement*, en empêchant ses adversaires d'agir, de telle façon qu'ils ne puissent ou ne veuillent pas le faire mourir ; *secondement*, parce que son âme avait le pouvoir de sauvegarder sa nature corporelle de telle sorte qu'elle n'aurait pu être atteinte par les supplices, quels qu'ils soient, qu'on lui aurait infligés : ce pouvoir, en effet, l'âme du Christ le possédait, car elle était comme liée au Verbe de Dieu dans l'union de la Personne, ainsi que le dit Augustin au quatrième chapitre du *De Trinitate*. Et donc, parce que l'âme du Christ n'a pas éloigné de son propre corps tout ce qu'on dirigeait contre lui pour lui nuire, et parce qu'il a voulu

que sa nature humaine y succombât, il est dit avoir déposé lui-même son âme ou bien être mort volontairement. (S. THOMAS, *Sum. theol.*, p. III, a. I, q. XLVII. *Utrum Christus fuerit ab alio occisus, an a seipso.*)

III. LA CRÈCHE ET L'AUTEL. — Celui-là même, qui par



FIG. 32. Nativité symbolique.

l'attrait de son ineffable pouvoir entraîna les mages à l'adorer, daigne établir la joyeuse fête de ce jour (la Nativité). Il n'est plus désormais couché dans la crèche, mais il nous est présenté sur la table salutaire, car *la crèche sainte est devenue la mère de l'autel...* Dès l'abord, Jésus-Christ a été placé dans l'une pour devenir notre nourriture sur l'autre, et servir ainsi d'aliment salutaire aux âmes

fidèles. Oui, la crèche nous a clairement figuré cette table glorieuse... C'est la Vierge bénie qui a fait germer ces chœurs de vierges, c'est l'abaissement de l'étable de Bethléem qui a construit ces temples splendides, ce sont les langes dont fut enveloppé Jésus qui ont obtenu la réconciliation de nos fautes.(S. Théodote d'Ancyre [mort av. 446] cité en Mgr Béguinot, vol. I, p. 473.)

IV. Quelles furent les causes agissantes de la Passion de Jésus? —La seconde cause agissante (*) des souffrances et de la Passion de Jésus a été lui-même; en ce sens d'abord qu'il ne l'a pas empêchée, comme il le pouvait, en arrêtant la malignité, en détruisant la puissance de ses ennemis, en faisant qu'ils ne pussent et ne voulussent pas le faire mourir. Car, dit saint Thomas, les cœurs des hommes sont entre ses mains : il peut les fléchir et incliner à tout ce qu'il lui plaît, et leur pouvoir est limité par sa souveraine volonté. Il aurait pu aussi rendre sa chair impassible et invulnérable à tous les effets des agents naturels. Au dernier moment, n'a-t-il pas conservé ses forces pour crier à haute voix en mourant, et cependant il est mort plus tôt que les deux larrons, pour montrer que quand il a voulu, il a aussitôt cédé à la violence des tourments. *Ut Christus ostenderet, quod passio illata per violentiam ejus animam non eripiebat, naturam corporalem in sua fortitudine conservavit, ut etiam in extremis positus voce magna clamaret : quod inter alia miracula mortis ejus computatur.* (*Sum. th.*, p. III, q. XLVI, a. I *ad sec.*) C'est en ce sens qu'il a donné sa vie et est mort volontairement, *qu'il s'est livré lui-même pour nous,*

(*) Le P. Bourgoing avait d'abord expliqué quelle fut la première cause agissante de la Passion, à savoir « la main des hommes ». Mais ce ne fut là qu'une cause secondaire, la *cause instrumentale*, comme dirait la philosophie, celle qui servit à la volonté du Christ pour obtenir son effet.

comme une offrande et hostie à Dieu en odeur de suavité, dit l'Apôtre. (*Eph.*, v, 2.) O volonté adorable de Jésus, qu'il n'a pas montrée moins puissante et moins souveraine en souffrant et mourant sur la croix, qu'en faisant des miracles! O oblation très sainte en soi, très agréable au Père et très méritoire pour nous!

Jésus, comme dit son prophète (Is., LIII, 12), *a livré son âme à la mort* par obéissance envers le Père, auquel il s'est rendu *obéissant jusqu'à la mort*. (*Phil.*, II, 8.) Il a voulu perdre la vie pour ne pas perdre l'obéissance : aussi appelle-t-il sa passion *un calice* que son Père lui a donné à boire. Car il était convenable que, de même que la désobéissance d'un homme nous avait fait pécheurs, nous fussions justifiés par l'obéissance d'un homme, comme parle saint Paul. (*Rom.*, v, 19.) Jésus, répandez en moi quelque chose de la plénitude de votre obéissance et des autres vertus que vous avez pratiquées sur la croix. Donnez-moi ce que vous voulez que je vous offre et recevez le sacrifice volontaire de mon humble obéissance!

Jésus a aussi voulu mourir par amour envers le Père et envers nous. Il disait en allant volontairement à la mort que c'était afin *que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais selon le commandement qu'il m'a donné*. (JOAN., XIV, 31.) Et saint Paul nous exhorte ainsi : *Cheminez dans la dilection, ainsi que Jésus nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous*. (*Rom.*, VIII, 32.) Jésus souffrant par amour, et nous aimant en ces extrêmes souffrances, pénétrez la dureté de mon cœur, et donnez-lui un ardent désir de vous aimer et de souffrir pour vous! (P. BOURGOING, *Méditations*, vol. II, p. 224 et suiv. Téqui, éd. 1892.)

V. ILLUSTRATION D'UNE FRESQUE DE L'ANGELICO AU COUVENT DE SAINT-MARC, A FLORENCE. — Dans cet étonnant monastère de Saint-Marc, qui après avoir été pendant de

longs siècles un des lieux de Florence où l'on priait le mieux, est devenu le musée du monde où l'on éprouve

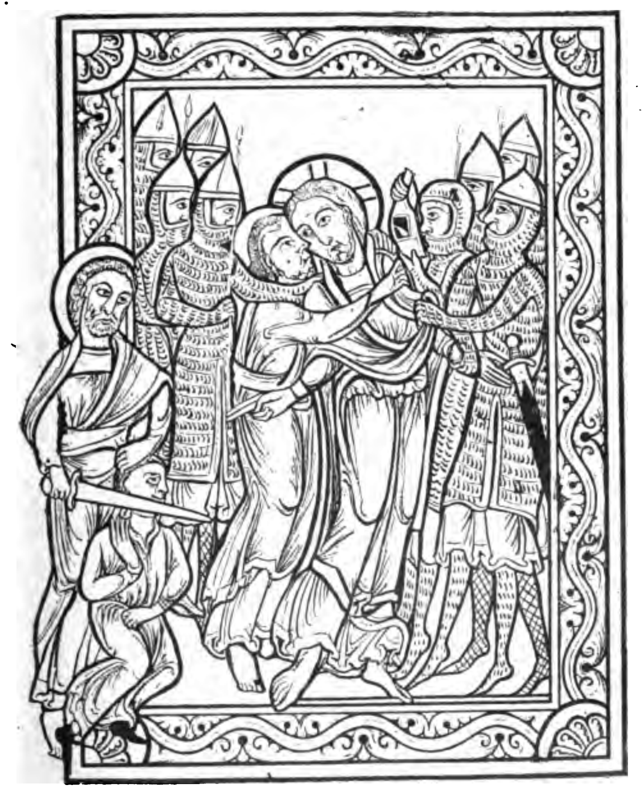


Fig. 33. L'arrestation de Jésus.

les émotions religieuses les plus vivement ressenties, la fresque du bienheureux Angelico que nous entreprenons d'illustrer est peut-être une de celles devant qui les

voyageurs s'arrêtent le moins longuement, malgré son parfait état de conservation et son incomparable beauté. Après en avoir fait maintes fois la remarque, et m'être étonné, sinon scandalisé, de la hâte surprenante avec laquelle, à peine entrés dans l'humble cellule, les visiteurs en sortaient aussitôt, comme s'ils n'avaient à réaliser qu'un constat, j'ai voulu découvrir le motif de l'abandon relatif dans lequel on laissait ma chère fresque de la cellule n° 36 — toutes ces cellules sont en effet numérotées — alors qu'on s'arrêtait aussi longuement devant les sujets représentés dans les premières cellules...

Et j'ai compris que c'était précisément parce que cette belle *Crucifixion* avait été cataloguée sous le n° 36 et que tous les visiteurs parvenaient à cette cellule, presque la dernière de la série, alors que leur puissance d'émotion était déjà singulièrement émoussée par la contemplation des 35 autres fresques du même artiste, dans l'étage des cellules, sans compter ce qu'ils avaient dépensé au rez-de-chaussée, dans la visite des cloîtres ou des salles comme celles du Chapitre qui renferme le grand *Calvaire mystique* de Fra Angelico.

Car elle est d'essence bien légère, l'émotion que nous pouvons prétendre ressentir au contact des belles choses! Il n'en faut pas abuser. Et personne ne saurait se flatter d'être capable d'admirer à la fois, ou même successivement, deux tableaux qu'il sait être, pourtant, les œuvres du monde les plus admirables. Avant d'étudier une belle composition, toute pleine de pensées, il convient de faire le silence dans son âme. Il faut savoir être modeste. Et quand je fais, maintenant, à quelques visiteurs amis, les honneurs du couvent de Saint-Marc, je ne leur permets pas de s'arrêter sous les cloîtres, mais, sans plus tarder, je les conduis à la cellule n° 36, pour leur tenir, devant la *Crucifixion* du pieux Angelico, des discours qu'ils soient capables d'entendre utilement.

Nous voici dans la petite cellulle. Elle est absolument solitaire, n'ayant pas, comme tant d'autres, la faveur de la mode. Point de cicerone ni de gardien, pour se précipiter, un grand miroir à la main, afin d'y jeter soudain, avec un artifice familier, des flots de lumière. Quand vous y



FIG. 34. Crucifixion mystique.

pénétrez, c'est une demi-obscurité à laquelle il faut vous habituer lentement, et par degrés, avant de découvrir, tout au fond, une muraille peinte, dans le haut, à l'angle de la cellule. L'image apparaît peu à peu et ne se découvre à vos yeux qu'avec une discrétion charmante. Un grand bleu d'outremer — cette teinte délicate qui tient lieu,

pour la fresque, des grands ors dans les vieux retables — donne le fond et comme l'atmosphère du tableau : vous voici déjà transportés dans un monde irréel et tout céleste et vous n'avez plus, après en avoir joui en artiste, qu'à recueillir, en croyant, la pieuse leçon de théologie mystique qui s'en dégage insensiblement.

Car, si vous avez déjà vu des *Crucifixions*, je veux dire des tableaux représentant le Christ dans l'instant où ses bourreaux l'attachent sur la croix, vous n'en connaissez pas qui soient conçues dans le rythme de celle de Fra Angelico. Ce sont, les autres, des tableaux de bravoure, où un artiste bien doué a mille façons de prouver victorieusement qu'il connaît son métier et le parti qu'il en peut tirer. Ici, rien de tout cela. Bien que l'œuvre soit fort belle, voici qu'elle vous fait penser, beaucoup plus qu'elle ne vous invite à l'admiration. Vous songez que celui qui l'a faite était quelque chose de plus qu'un grand artiste, un « Frère Prêcheur », comme Dominique, son glorieux Père, et qu'il avait en vue, beaucoup plus que de vous plaire, de vous édifier. Quelles durent être les pensées du moine de Saint-Marc qui, dans la solitude du monastère, passait des journées entières à travailler et à prier, devant cette belle image ? Il avait, pour la commenter, le livre des Évangiles et encore la *Somme théologique* du grand saint Thomas d'Aquin, cet autre frère de Fra Angelico. Et, dans l'un et l'autre livre, je ne suis pas embarrassé de découvrir les textes qu'il se plaisait à relire, pour mieux comprendre sa pieuse image.

Mais je les ai cités dans cette leçon, et ce sont encore les textes que je produis, quand je fais visiter à des pèlerins d'art la cellule n° 36 du couvent de Saint-Marc, en y joignant, bien entendu, l'article de la *Somme : Utrum Christus fuerit ab alio occisus an seipso?*

Fra Angelico a donc représenté, dans cette fresque d'une des cellules de Saint-Marc, la crucifixion, c'est-à-dire la

scène de Jésus cloué au bois de la croix par ses bourreaux. Mais voyez avec quelle profondeur de sentiment et, en même temps, avec quelle exactitude dogmatique il a compris son sujet! Car c'est d'elle-même, et non point forcée, en quelque manière par ses bourreaux, que l'innocente victime monte sur la croix! Et regardez comment elle y monte vraiment! L'échelle est encore dressée, qu'elle vient de gravir librement. Maintenant elle se retourne, offrant ses mains pour être clouées... Et pendant ce temps, la tête douloureusement penchée sur l'épaule, mais toujours debout, Jésus contemple, avec infiniment de tendresse, la Vierge et saint Jean!

Faut-il redire qu'une image de ce genre, qui n'est pourtant qu'une « imagination » d'artiste, — car les choses, sans aucun doute, se sont passées très différemment, — est déjà par elle-même une merveilleuse illustration de toute l'économie de la rédemption? Jésus s'est offert, en effet, pour nous, victime volontaire, quand il l'a voulu et de la façon qu'il l'a voulu. Voilà ce que Fra Angelico nous fait entendre par sa très pieuse image : on la commenterait très facilement avec les livres des théologiens et des auteurs ascétiques.

Je veux dire encore qu'elle pouvait s'illustrer de très heureuse façon, comme le P. Marchese l'a suggéré, avec les spéculations mystiques de ces autres théologiens que sont les rédacteurs de légendes. Voici, pour le prouver, la traduction d'une vieille légende, celle de Marie-Madeleine, dont le texte est du quatorzième siècle :

« Quand elles se retournèrent (Marie et sainte Madeleine), elles aperçurent le Seigneur Jésus qui gravissait l'échelle avec ses pieds et ses mains; et en voyant ce spectacle, leurs gémissements furent si grands et si déchirants que le ciel et la terre semblaient gémir aussi. Les autres personnes pleuraient de compassion sur le Fils, la Mère et sainte Madeleine, qui parlait si piteusement, que tous

ceux qui l'entendaient paraissaient en avoir le cœur brisé. Il faut croire que le Seigneur Jésus monta volontairement avec les pieds et les mains sur l'échelle de la croix. Le centurion, qui fut ensuite sauvé, le remarqua, et comme il était sage, il dit en lui-même : Oh! quelle merveille! le prophète paraît monter volontairement pour être mis en croix; il ne fait entendre aucune plainte, il n'oppose aucune résistance! Et, pendant qu'il l'admirait, le Seigneur monta aussi haut qu'il était nécessaire, puis il se retourna sur l'échelle, il ouvrit royalement les bras et offrit ses mains de bonne grâce à ceux qui étaient chargés de les percer. »

Je ne serai pas aussi affirmatif que le P. Marchese, quand il assure que cette légende a sûrement inspiré Fra Angelico. Ne lui suffisait-il pas, pour rencontrer cette formule mystique, de méditer attentivement le texte des Évangiles? Et il avait, d'autre part, assez de théologie pour savoir que la mort de Jésus sur la croix fut une mort volontaire, sans quoi elle n'eût pas été un véritable sacrifice, et il fallait qu'elle le fût. (J.-C. B.)

CHAPITRE TROISIÈME

Du sacrifice de la Messe

SEPTIÈME LEÇON

De l'Eucharistie en général

Sommaire

I. Il ne saurait y avoir et, de fait, il n'y a jamais eu de religion sans sacrifices. Malgré sa transcendance[1], ou plutôt à cause de cette transcendance même, la religion chrétienne ne pouvait échapper à cette nécessité. Comment y a-t-elle satisfait?

Avec la venue du Christ, ainsi que l'avait annoncé le prophète Malachie, tous les anciens sacrifices furent abolis. Quel est donc celui qui fut mis en leur place, puisqu'il est entendu, et l'on ne doit pas se lasser de le redire, qu'il n'y a pas de religion sans sacrifices?

Nous allons montrer que ce fut la messe, qui est un véritable sacrifice, le plus parfait, le plus efficace de tous, le seul enfin qui puisse être, dorénavant, accepté de Dieu.

Mais, pour le faire comprendre, il est indispensable de se remettre en mémoire[2] la doctrine catholique au sujet de la sainte Eucharistie et, spécialement, qu'elle est, à la fois, un sacrifice et un sacrement.

II. L'Eucharistie, ou « la grâce par excellence », comme l'indique son nom[3], est le vrai corps, le vrai sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les *espèces*[4], ou apparences, du pain et du vin.

Elle fut instituée par Jésus au soir du Jeudi saint, dans la dernière Cène qu'il tint avec ses apôtres, et dont le récit est dans toutes les mémoires.

Au moment où il prononçait ces étonnantes paroles, qui changeaient le pain en son corps et le vin en son sang, Jésus offrait un véritable sacrifice, en même temps qu'il instituait un très grand sacrement. Car il s'offrait ainsi lui-même à son Père, comme une victime très pure, sous les apparences du pain et du vin, et dans un état qui équivalait à la plus parfaite des immolations. Et cette offrande, il la faisait pour la plus grande gloire de Dieu, en lui rendant grâces, *gratias agens*, en même temps



FIG. 35. La *Cène* de Léonard de Vinci.

que pour notre plus grand profit, *qui pro vobis effundetur*[5].

Ce jour-là, au Cénacle, fut célébrée la première messe.

Ce ne devait pas être la dernière puisque, dans le même temps, le Seigneur donnait à ses apôtres, devenus d'autres Jésus-Christ, le pouvoir de renouveler, par la suite, le même miracle, et cela en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Ainsi donc, il allait être permis aux apôtres et à leurs successeurs de renouveler la merveille étonnante par laquelle un Dieu avait changé un peu de pain et un peu de vin en la totalité de son corps et de son sang! Et cela non pas une fois, mais beaucoup d'autres encore, et toujours, tant qu'il y aurait sur la terre un successeur des apôtres, c'est-à-dire un prêtre, avec un peu de pain et de vin pour célébrer une messe!

Car la messe, — il est enfin temps de le dire, — la messe n'est que le renouvellement de la Cène du Jeudi saint, auquel s'ajoute la mémoire des grands événements qui ont suivi. Et si la Cène est renouvelée de cette façon, c'est en vertu de la permission... je dis mal, en vertu de l'ordre que le Christ, avant de marcher au Calvaire, avait donné à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi[6]. »

Oh! merveille des merveilles! Tout y est extra-

ordinaire ! Tout nous y confond ! Tellement qu'on ne sait plus comment s'y prendre pour en faire remarquer l'inénarrable bienfaisance, et la grandeur et la beauté !

III. Ce n'est point, certes, le côté le moins admirable de l'Eucharistie, que l'extrême diversité de ses aspects ; ils nous obligent, aussitôt que nous en abordons l'étude, de dire sous quel angle nous la voulons considérer. Mais nous avons beau faire et, quoi que nous imaginions, c'est à peine si nous parvenons à prendre, si je puis ainsi dire, un léger aperçu des richesses enfermées en cet incomparable trésor.

L'Eucharistie est un sacrement. On l'appelle même de façon courante « le sacrement de l'Eucharistie », comme si le Seigneur l'avait instituée à cette seule fin de nous donner une nourriture surnaturelle, et sans rien d'autre[1].

Mais voyez déjà comment, à ce point de vue, l'Eucharistie est une merveille unique, qui ne ressemble à aucune des autres inventions, pourtant si admirables, de l'infinie délicatesse du Sauveur ! Elle est, en effet, comme tous les autres sacrements, « une espèce de signe », mais signe de quoi ? Non plus — et c'est par là qu'elle est le plus merveilleux des sacrements — non plus signe de la grâce, mais signe de l'auteur même de la grâce. Elle est le signe

du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, non pas de Jésus qui passe, mais de Jésus qui demeure, de Jésus présent, d'une présence totale et parfaite, sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

On voit d'ici les conséquences : c'est-à-dire la communion, la présence réelle et ce qui s'en suit : il faudrait tout un livre pour expliquer la richesse infinie de l'Eucharistie considérée en tant qu'elle est un sacrement[8].

IV. Mais l'Eucharistie est encore un sacrifice. Elle est offerte à Dieu, en effet, et avec un ensemble de circonstances qui lui assurent toute la vertu et l'efficacité du sacrifice.

Considérée en tant qu'elle est un sacrifice, l'Eucharistie porte, dans le langage officiel de l'Église, un nom spécial : la messe, c'est-à-dire la chose offerte, *envoyée*[9] à Dieu.

Nous allons montrer maintenant, pour en mieux faire comprendre la nature intime ou l'essence, comment elle est un véritable sacrifice, et non point un sacrifice quelconque, mais le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, la reproduction du sacrifice de la croix, un calvaire sans cesse renouvelé.

Notes et Exercices

Notes. — 1. Une chose est dite *transcendante* par rapport à une autre quand elle a sur elle une incontestable supériorité : mais cette transcendance ne fait pas que la chose la plus excellente change pour cela d'ordre et de nature, et c'est là ce qu'il ne faut jamais oublier quand on compare entre elles les différentes religions. Au fond de toutes les religions, même les plus mauvaises, il y a toujours la religion, qui est bonne. Tout ce qu'il y a de grand, de beau et de bienfaisant dans les autres religions, la religion catholique doit le posséder, si elle est vraiment, comme nous l'enseignons, la plus parfaite de toutes les religions. Comment, dès lors, pourrait-elle être une religion sans sacrifice?

2. Il va de soi que nous supposons dans nos lecteurs la foi aux vérités essentielles du christianisme, et, avant tout le reste, la foi en la divinité de Notre-Seigneur. « Comment pourront-ils, en effet, se tenir pour assurés que ce pain, sur lequel on a rendu grâces, est le corps de leur Dieu et le calice son sang, s'ils ne professent pas que Jésus-Christ est le fils de celui qui a créé le monde, c'est-à-dire le Verbe de celui par qui fructifie l'arbre, par qui coule l'eau de la source et la terre fait germer l'herbe et ensuite l'épi qui se remplit du pur froment. » (S. Irénée, dans Mgr Béguinot, *lib. cit.*, I, 131.)

3. *Eucharistie*, en grec : εὐχαριστια, est formé de deux mots qui signifient *bonne grâce*, c'est-à-dire la grâce par excellence. Voici les noms que lui donne encore saint Denys l'Aréopagite (?) : « Sacrement des sacrements, très saint sacrement, très divin et saint sacrement, divin sacrement de l'union (σύναξις), union (σύναξις). Communion, communion des choses saintes, très divins communion, très divins mystères, très divine Eucharistie. » (S. Denys, *De eccl. hier.*, cap. III.)

4. On entend par *espèces* ou apparences d'une chose — par opposition à sa substance — tout ce qui de cette chose tombe sous nos sens, c'est-à-dire leur apparaît, comme la couleur, la forme, la saveur, le poids, l'odeur, etc. Or, ce qui apparait à nos sens dans l'Eucharistie, c'est la couleur, la forme, la saveur, l'odeur, les espèces, en un mot, du pain et du vin. En dehors de l'Eucharistie il n'y a pas d'autre exemple d'un être qui existe réellement et substantiellement sous d'autres espèces que celles qui lui sont propres : et c'est en cela que consiste précisément le mystère eucharistique dans lequel,

selon la parole de saint Thomas, toute la raison est mise en déroute :

> *Visus, tactus, gustus in te fallitur*
> *Sed auditu solo tuto creditur;*
> *Credo quidquid dixit Dei Filius,*
> *Nil hoc verbo veritatis verius.*

5. *Gratias agens, pro vobis effundetur.* Ce sont les mots qui précèdent et accompagnent, à la messe, la consécration du calice : « Semblablement, après qu'il eut soupé, prenant aussi cet excellent calice dans ses mains saintes et vénérables, et pareillement vous rendant grâces, *gratias agens*, il le bénit, le donna à ses disciples en disant : Prenez et buvez-en tous : car ceci est le calice de mon sang, mystère de foi, qui sera répandu pour beaucoup, *pro vobis et pro multis effundetur*, pour la rémission des péchés. » La première expression est celle-là même du récit évangélique ; la seconde, que la tradition attribue également au Christ (cf. SUAREZ, *Corn. a Lap.*, etc.), exprime, en tout cas, fort justement la dignité et les effets de ce sacrifice.

6. Les apôtres, et par eux tous les prêtres, reçoivent par ces paroles le pouvoir de consacrer et l'ordre de le faire.

7. « Jésus-Christ a institué ce sacrement sous les espèces du pain et du vin, parce que l'Eucharistie devait être notre nourriture spirituelle : il était donc très convenable qu'elle nous fût donnée sous forme de nourriture et de breuvage. » (*Cat. Pie X*, p. 215.)

8. Il convient de rappeler ici, en y mettant une certaine insistance, que nous ne considérons dans cette *Théorie de la messe* que l'Eucharistie en tant qu'elle est **un sacrifice.** Il faudrait un autre traité pour en parler comme il convient en tant qu'elle est **un sacrement,** — et nous ne faisons même qu'indiquer sommairement, tant au point de vue historique qu'au point de vue dogmatique, la place que la communion occupe dans la messe dont elle constitue une partie intégrale, sinon essentielle. Il semble bien qu'à l'origine tous ceux qui assistaient à la messe recevaient également la communion : tous *recevaient* vraiment ce qu'ils avaient *offert* et ce sur quoi, avec le prêtre, *ils avaient rendu grâces.* Le concile d'Elvire (306) établit même qu'on ne devait pas accepter d'offrande de ceux qui ne communiaient pas et tout le rite de la messe implique la communion de l'ensemble de l'assistance. Cette pratique de la *Communion quotidienne*, trop longtemps délaissée, vient d'être fortement recommandée par un décret de Rome (20 déc. 1905), qui ne fait d'ailleurs que fortifier celui du concile de Trente où il est dit : *Le très saint Concile désirerait qu'à chaque messe les assis-*

tants fissent non seulement la communion spirituelle, mais aussi la communion sacramentelle. (*Conc. Trid.* 22e Sess., chap. VI.)

9. Messe, *missa*, paraît venir du verbe latin *mittere*, qui veut dire « envoyer ». On a, d'ailleurs, proposé d'autres étymologies. La messe porte encore différents noms dans les écrits des anciens auteurs, grecs ou latins. On l'appelle *Collecta*, cérémonie qui *réunit* tout le peuple, *Communion*, à peu près dans le même sens, *Mystagogia*, *Eulogia*, *Dominicum*, *Oblatio*, *Liturgia*, *Synaxis*, *Telete* (consécration), *Anaphora*, etc. De toutes ces appellations, la première est sans aucun doute celle qui se justifie le moins aisément. Le mot serait hébreu, selon quelques-uns, qui le trouvent au Deutéronome (XVI, 10) avec le sens d'oblation, *missah*. D'autres lui donnent une origine grecque et le font venir de μύησις(μυεω) qui signifierait initiation ou doctrine mystique. La majorité, cependant, y voit le mot latin *missio*, qui veut dire *ordre* ou du moins *permission de s'en aller*. L'*Ite missa est* se disait à l'origine après la messe des catéchumènes, — et cette remarque nous permettrait, au besoin, d'accorder ensemble la double explication, abstraction faite de l'étymologie grecque et latine.

Exercices. — 1. La religion que nous croyons la meilleure, c'est-à-dire le christianisme, pouvait-elle se passer de sacrifice? — 2. Quel est le *postulat* sans lequel on ne peut poursuivre cette étude de la messe? — 3. Commentez la classique définition de l'Eucharistie. — 4. Montrez comment le mot « espèces » est devenu, par une singularité assez remarquable, un mot exclusivement *sacré*. 5. Quelle attitude convient-il de prendre, quand on est vraiment croyant, devant l'insondable mystère de l'Eucharistie? — 6. Comparez ensemble le double récit de la Cène, tel qu'il se trouve en saint Marc et en saint Luc. — 7. Quelles sont, dans les paroles de l'institution de l'Eucharistie, celles qui indiquent que le Christ a voulu établir un sacrifice permanent, et non pas seulement transitoire? — 8. Quels sont les deux aspects sous lesquels il faut considérer l'Eucharistie? — 9. Qu'est-ce que l'Eucharistie, en tant que sacrement, et quel est le nom spécial qu'on lui donne, quand on la considère à ce point de vue? — 10. La communion est-elle une partie *nécessaire* de la messe? Montrez quelles sont, à ce sujet, toutes les distinctions nécessaires, et qui ont trait au temps, aux personnes et au sacrifice lui-même. — 11. Dites ce que vous savez au sujet de la *communion quotidienne*. — 12. Que signifie le mot messe?

13. D'où vient l'intérêt spécial, au point de vue historique, de l'étude des documents eucharistiques de l'art des catacombes? —

14. Que prouve la pénurie et l'obscurité des documents littéraires primitifs relatifs à l'Eucharistie? — 15. Parlez de la « discipline de l'arcane ». — 16. Commentez, en commençant par le haut, et à gauche, chacun des sept sujets représentés dans la figure 42, page 134. — 17. Quels sont, dans le sarcophage du Latran reproduit à la page 137, les sujets que l'art chrétien primitif, d'accord avec la théologie, interprète couramment au sens eucharistique? — 18. Pourquoi les premiers documents eucharistiques de l'art chrétien sont-ils, presque exclusivement, des sujets symboliques? — 19. Expliquez le sujet de la figure 38, page 126, et dites d'où vient son importance particulière pour la doctrine eucharistique. — 20. Analysez la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci. — 21. Quel est, au point de vue théologique, le reproche qu'on peut adresser également à la *Cène* de Léonard (Fig. 35), à celle de la *Bible des Pauvres* (Fig. 36) et à celle du *Missel de Saint-Maur* (Fig. 37)? — 22. La composition de Fra Angelico (Fig. 41) est-elle absolument irréprochable? — 23. Esquissez, avec des mots, la formule artistique de la Cène qui vous paraît le plus conforme avec les données essentielles et caractéristiques du sujet.

Lectures

I. Le récit de l'institution de la sainte Eucharistie d'après l'évangile de saint Luc. — J'emprunte le récit de l'institution de l'Eucharistie à saint Luc. Non point qu'il soit le seul à l'avoir consigné dans son évangile : saint Matthieu, saint Marc le donnent également et saint Paul, à son tour, en sa première épître aux Corinthiens, le rapporte en des termes sensiblement les mêmes. Mais le récit de saint Luc a peut-être plus d'ingénuité et les paroles de sa rédaction sont à peu de chose près celles qui servent à la consécration des saintes espèces, au sacrifice de la messe. Les voici (*) :

(*) Les mots soulignés dans la citation de saint Luc sont éclaircis par les notes suivantes. *L'heure*... L'heure fixée pour la célébration de la pâque juive, pour quoi tout était réglé avec le détail le plus minutieux. Cette fête avait été instituée en mémoire de la sortie

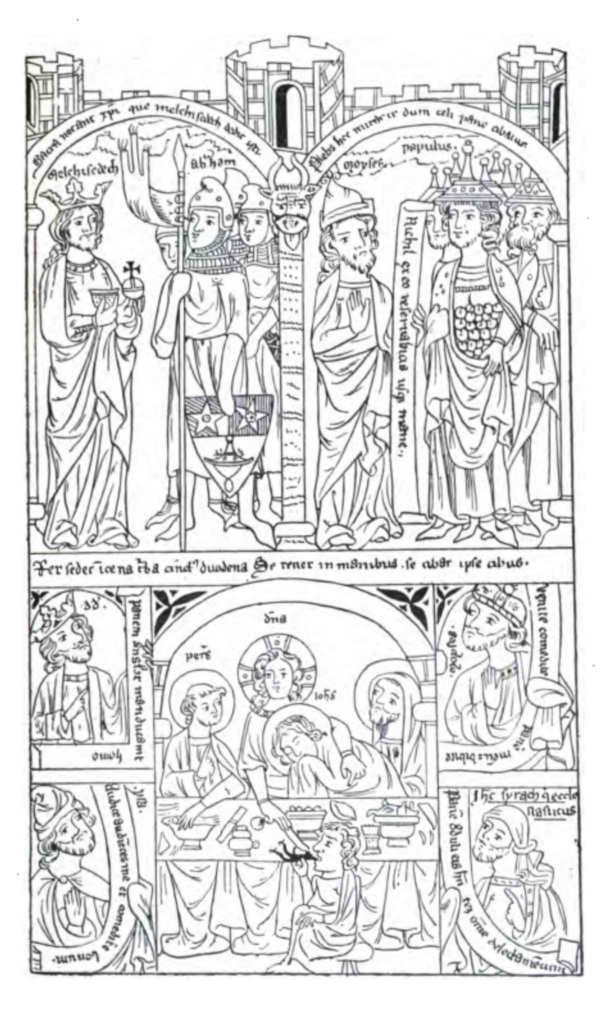


Fig. 36. La *Cène* de la Bible des pauvres.

Quand *l'heure* fut venue, il se mit à table et les douze apôtres avec lui. Et il leur dit :

— J'ai *désiré d'un grand désir* de manger cette pâque avec vous avant de souffrir. Car je vous dis que désormais je ne la mangerai plus, *jusqu'à ce qu'elle soit accomplie* dans le royaume de Dieu.

Et ayant pris *le calice, il rendit grâces* et dit :

— Prenez et partagez entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

Et ayant pris du pain, il rendit grâces et le *rompit* et le leur donna, disant :

— Ceci est mon corps, qui est donné pour vous. Faites ceci *en mémoire de moi.*

Il prit de même *la coupe*, après qu'il eut soupé, disant :

d'Egypte, après que Dieu eut exterminé les premiers-nés des Egyptiens. Jésus désirait cet instant, parce qu'il devait y instituer le sacrifice de la nouvelle loi. Il dit en saint Matthieu : « Ceci est mon sang, le sang de *la nouvelle alliance.* » — La pâque était un symbole de l'extermination des méchants et du triomphe des Juifs. Mais c'est au ciel seulement, et après le jugement, que cette séparation aura lieu de façon définitive. — Selon le rite judaïque, à la fin du festin pascal, on faisait circuler autour de la table la coupe ou le calice de l'action de grâces. C'est de ce calice dont il s'agit ici et non pas de celui dont il sera parlé tout à l'heure, le « calice de la nouvelle alliance ». — Il rendit grâces, parce qu'il faisait un véritable sacrifice, et que l'action de grâces en est un des éléments essentiels. — Qui est rompu pour vous, *corpus pro vobis fractum*, dira saint Paul, et cela n'est possible que sous les espèces sacramentelles. -- Par ces paroles, les apôtres et leurs successeurs reçoivent le pouvoir de faire ce qu'avait fait le Christ lui-même. — Il s'agit ici d'une troisième coupe ordonnée par le rite de la pâque juive : c'était celle qu'on appelait la « coupe de bénédiction ». — Le texte latin de la Vulgate porte, au temps futur, qui sera répandu, *fundetur*, alors que le mot grec ἐκχυνόμενον de l'original se trouve au présent et signifie « qui est répandu » : il désigne donc directement le sacrifice non sanglant de l'Eucharistie et indirectement le sacrifice de la croix. Il est d'ailleurs hors de doute qu'il s'agit ici d'un sacrifice et d'un sacrifice expiatoire. Aussi bien disons-nous qu'il sera répandu pour nous, *pour la rémission des péchés, pro remissione peccatorum.*

— Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang, qui *sera répandu* pour vous. (Luc, xxii, 14-20.)

II. Dans la méditation du mystère eucharistique, il

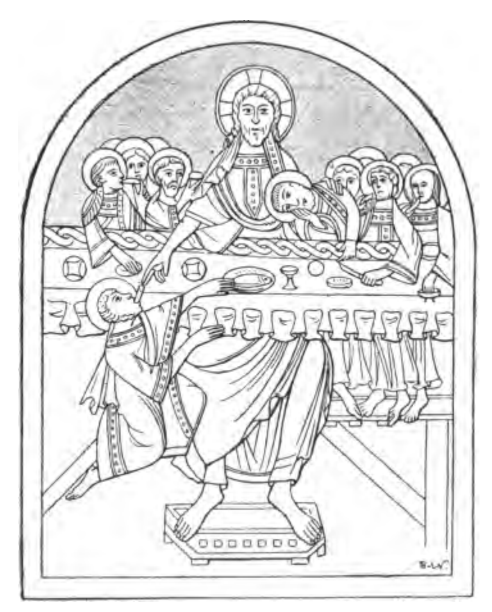


Fig. 37. Missel de Saint-Maur.

faut éviter la curiosité qui est contraire a la simplicité de la foi. — Celui qui possède l'œil de la foi contemple Dieu manifestement et clairement et avec une foi certaine, absolue, mange le corps très saint de l'Agneau immaculé, du fils unique du Père céleste et boit son sang, évitant de scruter avec curiosité les divins et sacrés enseignements de la foi. Car la foi vient de Dieu, elle opère en nous et

nous éclaire sur les choses (du salut) à venir; elle se nomme *la foi* et non *la curiosité*. Vous croyez, mon très cher, au fils unique de Dieu, au Christ Jésus, qui pour vous est né de la chair sur cette terre : alors, pourquoi chercher à scruter des mystères insondables pour l'entendement humain, à explorer des profondeurs inaccessibles? Si vous vous comportez avec tant de curiosité, vous ne devez plus être considéré comme un fidèle, mais comme un curieux. Soyez donc fidèle et innocent (sans péché). Participez au corps immaculé, au sang de votre Dieu avec une foi absolue, bien certain que vous mangez l'agneau lui-même tout entier. (SAINT EPHREM [IVe s.] en Mgr BÉGUINOT, *lib. cit.*, vol. I, p. 337.)

On peut encore citer, dans le même ordre d'idées, ce texte de saint Jean Damascène, un des plus illustres docteurs du huitième siècle :

— Le corps que Notre-Seigneur a pris au sein de la bienheureuse Vierge Marie est vraiment uni à la divinité, non pas que ce corps quitte le ciel où il est entré dans la gloire, mais parce que, sur l'autel, le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Dieu. Si vous demandez comment cela s'opère, qu'il vous suffise de savoir que cela se fait par le Saint-Esprit, de la même façon que le Seigneur s'est uni une chair prise de la sainte mère de Dieu, chair par laquelle il subsistait en lui-même, sans que d'ailleurs rien ne nous soit clairement expliqué et connu, sinon que la parole de Dieu est vraie et efficace, qu'il peut tout, bien que de mode d'opération échappe à notre investigation. (Mgr BÉGUINOT, vol. II, p. 148.)

Algérus, chanoine de Liége au onzième siècle, fait une remarque analogue :

— Bien que le mystère eucharistique, très admirable et très nécessaire, soit incompréhensible, il n'en n'est pas pour cela incroyable, parce que nous pouvons bien manquer d'intelligence pour le comprendre, mais Dieu ne

manque pas de pouvoir pour le réaliser. Dieu, dit le Psalmiste, *fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre.* L'homme doit bien se rendre compte de sa petitesse, et savoir que, s'il n'a pas reçu ce qui est nécessaire pour comprendre les merveilles de Dieu, il n'en est pas moins tenu de les croire. Il ne convient donc pas qu'avec cette faible intelligence, insuffisante à comprendre les choses de la terre, nous ayons la prétention de saisir l'immensité de la divine majesté, lorsque les anges, qui nous sont supérieurs en nature, désireraient plonger le regard plus profondément dans cet abîme, sans pouvoir néanmoins pénétrer jusque dans l'immensité de cette majesté suprême, bien que, d'ailleurs, ils contemplent Dieu face à face, comme il est, et qu'ils se rassasient de sa gloire. Quelle créature finie peut donc comprendre l'infini? Si la créature finie comprenait l'infini, il cesserait d'être l'infini. (Mgr Béguinot, vol. II, p. 421.)

III. La littérature eucharistique primitive. — La littérature eucharistique des premiers siècles de l'Église est, il faut bien l'avouer, assez pauvre en documents. Mgr Béguinot en explique fort bien les raisons. C'est d'abord « que tout l'effort de la prédication et de l'enseignement écrit, durant les deux premiers siècles, se concentra sur la réfutation du paganisme et du judaïsme, les deux ennemis redoutables qu'il s'agissait avant tout de terrasser. Les polémistes s'attachaient principalement à expliquer aux néophytes l'inanité du culte des idoles, l'unité de Dieu, la spiritualité, l'immutabilité, l'éternité de l'essence infinie, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, par conséquent la venue du Messie et la substitution de l'Église à la Synagogue. Lorsque les catéchumènes instruits de ces vérités élémentaires étaient admis au saint baptême, alors seulement on poussait plus

à fond l'enseignement sur les divers sacrements et particulièrement snr la divine Eucharistie. » (*Lib. cit.*, I, 8a.)

Mais cet enseignement était surtout oral, et il était encore entouré d'un certain mystère, à cause de cette *discipline du secret* qui fut imposée, par une rigoureuse nécessité, aux fidèles, durant les persécutions : « On accusait calomnieusement les chrétiens des crimes les plus épouvantables, dit encore Mgr Béguinot, d'après Eusèbe,



Fig. 38. Jésus et la Samaritaine.

afin de les rendre odieux au peuple et de justifier les mesures de rigueur prises contre ces innocents. Faisant une allusion évidente au vrai corps immolé de Jésus-Christ, au vrai sang versé, que les fidèles mangeaient et buvaient, sous les espèces eucharistiques, on accusait publiquement les chrétiens de tuer de jeunes enfants, dont le cadavre, couvert de farine, était dévoré dans le secret des assemblées... De là était née, comme une mesure défensive de première nécessité, *la discipline du secret* relativement au mystère eucharistique dont les saintes réalités fournissaient prétexte à d'aussi invraisemblables calomnies.

« Aussi, en présence de cette situation, qui est un fait public, constaté par l'histoire, on s'expliquera l'obscurité calculée de tant de passages des Pères apostoliques et même des Pères de l'âge suivant, passages dans lesquels ils ne parlent de l'Eucharistie que mystérieusement et par voie d'allusion. On cessera surtout de s'étonner de la rareté des *documents écrits*, recherchés et détruits par les pouvoirs publics ou produits, comme pièces à conviction,



Fig. 39. La Cène de San-Marco, à Venise.

afin de justifier les sentences de mort les plus exorbitantes. Enfin, remarquons que les premières hérésies firent leur apparition, avec Simon le Mage, Ménandre, Cérinthe, Ebion et les Nicolaïtes, et que tous les apologistes, et saint Jean lui-même, qui avait si éloquemment parlé de l'annonce de l'Eucharistie, et qui ne raconte pas son institution, oublient tout autre sujet, tant ils sont préoccupés de combattre ces premiers hérétiques, dont la doctrine immonde souillait et déshonorait la personne du Sauveur. D'où il faut conclure, que les Évangiles ayant parlé clairement de l'Eucharistie, tous les primitifs, qui étaient en possession des Évangiles et du sacrement, ne se sont

pas inquiétés d'écrire sur un dogme incontesté et dont on ne pouvait traiter par écrit sans un péril évident, tandis qu'on en parlait en toute liberté dans les assemblées saintes. » (Mgr Béguinot, *lib. cit.*, vol. I, p. 84-85.)

IV. L'Eucharistie et la discipline de l'arcane, « lex arcani ». — Pline, dans sa *Lettre à Trajan*, raconte que malgré toutes ses recherches et les révélations des apostats, il se trouve perplexe devant le mystère qui le fuit. Il essaie d'écarter ce voile et de découvrir la vérité — *quid*



Fig. 40. La Communion des Apôtres.

esset veri — en soumettant à la torture deux diaconesses de condition servile, mais sans aboutir à d'autre résultat que d'en tirer de courageuses et ardentes professions de foi. Et alors, en présence de cet inconnu, il croit nécessaire, différant la cause, d'en référer à l'empereur — ***sed nihil aliud inveni quam superstitionem pravam et immodicam, ideoque, dilata cognitione, ad consulendum te decucurri.*** Que Pline se soit trouvé réellement en présence d'un grand secret opposé par les chrétiens à ses vexations et à ses recherches, voilà qui résulte avec une entière évidence de sa lettre, et Delaunay a raison de conclure : « Ce qu'on frappe en ce moment dans le christianisme, c'est le secret qu'il renferme. » Et il n'y a pas de doute que l'Eucharistie était la partie principale de ce secret,

si toutefois elle n'était pas, comme le pense le critique français, à elle seule tout le secret cherché, mais non trouvé, par Pline. « Ce secret, c'est l'Eucharistie, dont l'Agape, pareille au rideau qui, dans le temple de Jérusalem, voilait le sanctuaire, n'est que la manifestation extérieure. » Ce passage, avec la citation de Delaunay, est extrait de l'étude du P. Savi sur la *Doctrine des douze Apôtres*, la Διδαχή, ce célèbre document découvert il y a quelques années, en 1883, par le métropolitain *Bryennios* dans un manuscrit de Constantinople provenant de Jérusalem. On y trouve de précieux renseignements sur l'Eucharistie, d'autant plus précieux que la critique en attribue la rédaction à une époque très lointaine, entre 80 et 110. Le P. Savi consacre un chapitre de son étude à l'*Eucharistie dans la Didaché*. (P. Savi, *Letteratura cristiana antica*, p. 118. Siena, 1899.)

V. L'Eucharistie et l'art des catacombes. — Les catacombes renferment un bon nombre de peintures qui, de façon directe ou symbolique, se rapportent à l'Eucharistie. (Fig. 42.) Les plus intéressantes de ces fresques se trouvent au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne, dans cette partie qui porte le nom populaire de *Chambre des sacrements*. Elles sont au nombre de quatre; leur date ne peut être reculée en delà des premières années du troisième siècle. En voici la description :

La première représente sept personnages, assis devant une table en forme de la lettre C et sur laquelle sont placés des pains et des poissons. En avant de la table, on aperçoit sept corbeilles remplies de pains. Cette fresque semble la reproduction littérale d'un passage du dernier chapitre de saint Jean où se trouve racontée la troisième apparition du Christ à ses disciples. Sept d'entre eux avaient passé la nuit à pêcher sur le lac de Tibériade, mais sans parvenir à rien prendre. Au matin, le Christ

leur apparut : il leur ordonna de recommencer la pêche, qui réussit, cette fois, de façon merveilleuse. Revenus au rivage, les disciples trouvèrent un feu tout préparé, sur lequel grillait un poisson. Le Christ les invita à y placer d'autres poissons, puis, les ayant fait asseoir, il prit du pain, le leur distribua, et ensuite le poisson. Tel est bien le sujet de la fresque de Saint-Calixte. Mais elle évoque



FIG. 41. La communion des Apôtres.

encore l'image de cette autre distribution dans laquelle le Christ, à la dernière Cène, donna son propre corps en nourriture à ses disciples. C'est ainsi que l'entend saint Augustin. En commentant ce passage de l'évangile de saint Jean, il dit en effet que le poisson grillé n'était autre que le Christ : *Piscis assus, Christus passus.* (S. AUGUSTIN, *Tract. 121 in Ev. S.Joan.*) On pourra lire à ce sujet, dans les livres spéciaux, tout ce qui a trait au symbolisme de l'Ichtys dans l'art primitif.

Une seconde figure représente le sacrifice d'Abraham.

C'est le symbole de la messe dans l'ancienne loi. Mais l'artiste n'a pas représenté l'acte même du sacrifice. Isaac, victime immolée et toujours vivante, est debout près de son père et lève les mains au ciel dans l'attitude de l'action de grâces. A droite, on aperçoit l'arbre, le fagot et le bélier, ce qui achève de préciser la scène historique.

Voici maintenant la représentation formelle de la messe. Sur un trépied se trouvent placés un pain avec un poisson. Ce trépied a la forme des tables de repas, qui fut sans doute celle des premiers autels. (Il ne faut pas oublier ce document quand on parle de l'histoire de l'autel de la messe, qui fut d'abord *une table* de repas, et non point *un tombeau*, comme on le dit quelquefois, en interprétant de façon trop étroite les textes qui nous montrent les premiers chrétiens célébrant la messe sur les tombeaux des martyrs. De nos jours encore l'autel est essentiellement une table — mais une table qui renferme, dans la *pierre sacrée*, quelques saintes reliques.) Une femme, sur la droite — elle représente l'Église — lève les mains au ciel, dans l'attitude traditionnelle de l'orante, cependant qu'un homme revêtu du pallium — c'est le prêtre ou l'évêque — se tient sur la gauche, élevant la main droite au-dessus du pain et du poisson, pour les consacrer. M. de Rossi, et après lui tous les archéologues, n'ont pas hésité à reconnaître dans cette image une représentation du sacrifice de la messe.

La dernière de ces fresques est sans personnages. On y voit la table eucharistique, *mensa dominica*, chargée de pains et de poissons et placée au-dessus de sept corbeilles.

Ces corbeilles reviennent de façon régulière dans toutes ces images de catacombes. Elles figurent aussi presque régulièrement aux sculptures des sarcophages (Fig. 43), en même temps que *les urnes* des noces de Cana et l'image de Moïse — Pierre-Moïse — faisant jaillir l'eau du rocher : ce sont là les classiques symboles du mystère eucharis-

tique. Elles évoquent le souvenir des deux multiplications des pains et des poissons accomplies par le Sauveur au cours de sa vie mortelle et qui sont, d'après le sentiment unanime des Pères, une figure de l'Eucharistie.

Pour comprendre, d'autre part, l'importance de ces corbeilles remplies de pains, comme images eucharistiques, il importe de se rappeler les coutumes de la primitive Église relativement à l'usage du sacrement de l'autel. L'Eucharistie n'est pas seulement un sacrifice transitoire, mais encore un sacrement qui demeure. Les fidèles emportaient alors dans leurs propres maisons les espèces consacrées pour les adorer et les consommer au besoin, soit en voyage, soit en péril de mort. Ils plaçaient le pain consacré dans une corbeille d'osier et le vin dans une ampoule de verre qu'ils portaient au cou, comme l'indique de façon formelle le texte de saint Jérôme : « Il ne saurait y avoir d'aussi grande richesse que celle de celui qui porte le Christ dans une corbeille d'osier et son sang dans un vase de verre. *Nihil illo ditius qui corpus Domini in canistro viminio et sanguinem portat in vitro* (*). »

La crypte de Lucine renferme, d'après M. de Rossi, la plus ancienne peinture relative à l'Eucharistie. Elle figure deux gros poissons accolés et nageant : ils portent chacun sur le dos une corbeille d'osier avec des pains, et une

(*) N'oublions pas, d'abord, que les fidèles ont communié *à la messe* — mais non *en viatique* — sous les deux espèces jusque vers le treizième siècle : cette pratique n'existe plus que pour les diacres et les sous-diacres à la messe célébrée solennellement par le pape. Pour ce qui est de la coutume pour les fidèles, dans l'Église primitive, de se communier *eux-mêmes* et d'emporter encore avec eux des espèces consacrées, elle est appuyée sur un trop grand nombre de textes pour qu'on puisse la révoquer en doute. Voici un texte très précis de saint Cyrille de Jérusalem († 386) sur la manière de recevoir le pain consacré : « Vous approchant donc, sans écarter les mains, ni disjoindre les doigts, puis plaçant votre main gauche sur votre main droite, comme un trône sur lequel va s'asseoir le Roi, vous recevez dans le creux de la main le corps du Christ en répondant : *Amen*. Après avoir sanctifié avec respect vos

sorte de verre rempli de vin jusqu'à moitié. Les pains ont la forme de couronne et ressemblent à ceux que les Romains appelaient *namphulæ*. On trouve de même ces deux poissons accolés dans les deux épitaphes de Modène et du musée Kircher.

Que le poisson soit l'image de l'Eucharistie, cela est confirmé par les deux célèbres inscriptions grecques d'Abercius, évêque de Hiéropolis, et de Pectorius d'Autun. Cette fameuse inscription d'Abercius, découverte en 1882, par M. Ramsay, à Hiéropolis de Phrygie, est un document eucharistique de premier ordre et qui a été, depuis sa publication, l'objet de nombreux travaux. Après avoir raconté ses voyages en Syrie et à Rome, voici comment Abercius explique sa croyance en l'Eucharistie : « La foi, dit-il, me conduisit toujours et me présenta pour nourriture le poisson tiré de l'unique fontaine, très grand et très pur, qu'a tenu dans ses bras la Vierge très haute. » On lit de même dans l'inscription d'Autun : « O race divine du poisson céleste... reçois l'aliment délicieux du Sauveur des saints : mange et bois, tenant le poisson dans tes mains. » Ces dernières paroles sont encore une allusion à l'ancien usage liturgique dans lequel les fidèles recevaient dans leurs mains les espèces consacrées et se communiaient eux-mêmes.

regards par le contact du saint corps, *vous le consommerez* en ayant bien soin que rien ne se perde par votre faute. » (S. Cyril., *Catech.*, xxii.) Le texte de saint Basile (épître 93) est encore plus explicite : « A Alexandrie et dans l'Égypte, chacun, même parmi le peuple, garde le plus souvent la communion à la maison, et quand il en a le désir, il se communie lui-même de ses propres mains. En effet, une fois que le prêtre a accompli le sacrifice, et qu'il l'a distribué, celui qui l'a ainsi reçu tout d'une fois, s'il y communie chaque jour, doit croire à bon droit qu'il reçoit les dons sacrés et qu'il y participe en union avec celui qui les lui avait distribués. En effet, même à l'église, le prêtre remet à chacun une particule que celui qui l'a reçue détient absolument en sa possession et qu'ainsi, de sa propre main, il approche de sa bouche. » Or, avec saint Basile, nous sommes déjà en plein quatrième siècle.

On sait, d'autre part, que le mot grec ΙΧΘΥΣ, qui signifie poisson, est composé des lettres initiales de ces cinq mots Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur*. Le Christ est donc le poisson par excellence, le grand poisson, comme dit Tertullien, « et nous sommes,

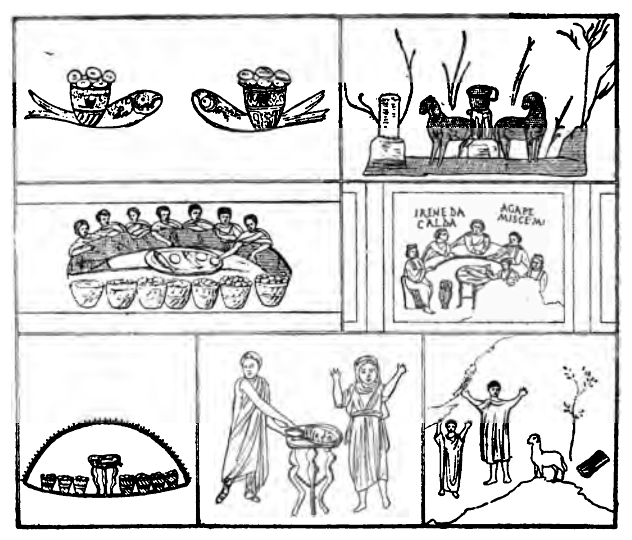


Fig. 42. L'Eucharistie aux Catacombes.

nous, les petits poissons, selon l'Ichtys, *sed nos pisciculi secundum* ἰχθὺν *nostrum Jesum Christum*.

Sans m'arrêter plus longtemps aux autres images symboliques de l'Eucharistie dans les catacombes, — la vigne, par exemple, ou le Bon Pasteur avec un seau de lait, — j'en viens de suite à deux fresques extrêmement importantes pour l'histoire artistique du saint Sacrement.

La première a été découverte en 1684 par un Français, M. Vescher, dans une petite catacombe d'Égypte, près

d'Alexandrie. On l'attribue communément au quatrième siècle. Trois scènes y sont figurées dans la même composition synoptique. A gauche, plusieurs personnages occupés à un festin. Au centre, un homme nimbé, entouré d'autres personnes, dont une lui offre un plat avec des poissons et, par devant, les traditionnelles corbeilles. On voit enfin, sur la droite, des convives attablés. Que signifient ces trois festins? M. Vescher n'hésite pas à y reconnaître les noces de Cana, le miracle de la communion des pains, et la communion.

Son interprétation ne saurait être contestée, car elle s'appuie tout simplement sur les légendes explicatives que l'artiste a pris soin d'inscrire lui-même au-dessus des personnages de son tableau. Nous y lisons, par exemple, que, dans la scène centrale, c'est le Christ qui est assis, ayant à sa droite saint Pierre, et saint André à sa gauche lui présentant les poissons. La fresque de la communion nous présente les fidèles « se nourrissant des eulogies du Christ, ΕΥΛΟΓΙΑΣ ΤΟΥ ΧΥ ΕΣΘΙΟΝΤΕΣ », et les *eulogies* ou « bénédictions », nous le savons de façon certaine, désignaient à cette époque le pain et le vin consacrés.

La dernière fresque dont il me reste à parler a été découverte tout récemment par Mgr Wilpert, au cimetière de Priscille, et orne une paroi de la chapelle grecque. Elle représente l'action liturgique de la fraction du pain, qui ne se trouvait figurée dans aucune des peintures découvertes jusqu'à ce jour. On y voit, sur la gauche, le prêtre ou l'évêque qui rompt le pain, d'où le nom que Mgr Wilpert a donné à cette fresque : *Fractio panis*. Le calice est placé devant lui, en même temps que des pains et des poissons. Six autres personnages, dont une femme, sont assis à ses côtés.

Cette peinture rappelle le rite eucharistique tel qu'il se célébrait au deuxième siècle, époque à laquelle remonte la chapelle dont elle orne une des parois. Son importance est

considérable. Elle complète de façon très heureuse le cycle des images eucharistiques des catacombes.

Je ne veux pas néanmoins dissimuler l'objection qu'on a faite à ce sujet, en se demandant si des peintures dans le genre de la *Fractio panis* ne représenteraient pas simplement ces banquets fraternels dans lesquels les chrétiens des premiers âges aimaient à se réunir par de communes agapes. Nous savons, en effet, que des repas de ce genre avaient lieu assez fréquemment, par exemple à l'occasion des fêtes de martyrs, des mariages ou des funérailles, *agapes natales*, *connubiales* ou *funerales*. On en faisait même au jour de la consécration d'un nouveau sanctuaire. Or, ce sujet des « agapes » se trouve représenté plusieurs fois aux fresques des catacombes : on en compte sept, par exemple, rien qu'au cimetière des Saints-Pierre et Marcellin. Mais il n'est pas possible de les confondre avec les banquets eucharistiques.

Sans doute, ces agapes ne ressemblent pas tout à fait aux repas de la vie ordinaire, — du moins elles ne devaient pas y ressembler, et saint Augustin nous dit qu'on y mange quelque chose de plus que la nourriture ordinaire, puisque c'est une nourriture bénie, « mais, s'empresse-t-il d'ajouter, ce n'est pas le corps du Christ ». La distinction est formelle. L'étude seule des accessoires de ce genre de peinture suffirait à le prouver. Dans une de ces agapes, à la crypte des Saints-Pierre et Marcellin, voici, par exemple, assis autour d'une table, quatre personnes qui en servent deux autres, au-dessus desquelles on lit : *Irene da calda* et *agape misce mi*. Que signifient ces inscriptions ? Faut-il y voir des noms symboliques ? ou, plus simplement, des ordres donnés à des serviteurs : Agape, Irène, donne de l'eau chaude, emplis mon verre ! Je ne saurais l'affirmer avec certitude. Mais je vois bien qu'il ne s'agit ici, d'aucune façon, du banquet eucharistique.

On a dit que ces agapes avaient un sens symbolique,



Fig. 43. Sarcophage du musée de Latran.

qu'elles figuraient le banquet céleste et faisaient songer au paradis. La chose est possible, je ne songe pas à le nier. Il faut y voir encore un souvenir de certaines coutumes païennes. L'Église ne devait pas tarder à en restreindre l'usage et à les réglementer. Mais ses précautions furent vaines. Dès le quatrième siècle, impuissante à en réprimer les abus croissants, elle finit par les supprimer. La représentation des agapes disparaît graduellement du cycle des images liturgiques, alors qu'on ne cesse jamais de figurer le banquet eucharistique. La Cène devint même, dans la suite, l'image par excellence de ce grand sacrement.

Voici donc comment nos ancêtres dans la foi comprenaient, aux premiers siècles de l'Église, la démonstration artistique du grand sacrement de l'autel. Ils en proposaient aux fidèles des images directes et des images indirectes ou symboliques, et si ces dernières semblent plus multipliées que les autres, ce fut non seulement à cause de la fameuse discipline du secret, mais encore parce que les figures ou les symboles sont ce qu'il y a de plus approprié à la démonstration de cet ineffable mystère.

La Cène, ce merveilleux festin du Seigneur à la veille de sa Passion, voilà bien l'image par excellence de l'Eucharistie. L'art des catacombes ne l'a pas méconnue, et, de même qu'il représentait la Cène *instituée*, de même il a représenté la Cène *renouvelée*, je veux dire la messe, et aussi la communion. Voilà pour les images directes de l'Eucharistie. Ses représentations symboliques sont plus nombreuses, ainsi que je viens de le dire. Les livres inspirés sont remplis de symboles figuratifs du festin miraculeux du jeudi saint, comme ils le sont encore de symboles de la messe et de la communion : l'art des catacombes s'en est inspiré couramment, et il l'a fait avec une fraîcheur de conviction et une naïveté qui nous ravissent encore aujourd'hui, dans le même temps qu'elles servent

très utilement à notre instruction. Nos méditations eucharistiques seraient peut-être moins tourmentées et plus fructueuses, si nous n'avions perdu l'habitude de les soutenir par les symboles et les figures dont l'art des catacombes, s'autorisant des livres inspirés et des leçons de nos premiers docteurs, nous avait montré la précieuse ressource et le charme très grand. (J.-C. BROUSSOLLE, *Le Christ de la Légende dorée*, p. 206 et suiv. Maison de la Bonne Presse.)

HUITIÈME LEÇON

La Messe est un véritable sacrifice

Sommaire

I. Nous avons dit au début de notre première Leçon, ce qu'était le sacrifice. Expliquant ensuite la définition donnée, nous en avons montré la nature ou l'essence. Il convient maintenant de chercher si tous les éléments que nous avons reconnus être nécessaires au sacrifice se trouvent bien contenus dans la définition de la messe.

Et tout d'abord, c'est une offrande : à savoir l'offrande de cette hostie de choix, qui est le corps et le sang mêmes d'un Dieu.

C'est l'offrande d'une chose sensible et permanente : car le corps et le sang de Notre-Seigneur y deviennent réellement sensibles sous les espèces, c'est-à-dire sous les apparences, du pain et du vin qui, par un miracle unique, continuent à exister réellement en dehors de leur propre substance, —

et nous pouvons voir ce corps, avec ce sang, nous pouvons les toucher, nous pouvons les goûter grâce à ces mêmes apparences, aussi longtemps qu'elle demeurent et gardent leur réalité[1].

C'est l'offrande faite à Dieu et à Dieu seul, à l'exclusion des saints et de la Vierge elle-même[2].

Faite à Dieu par le ministre légitime, c'est-à-dire les prêtres, que Jésus-Christ a institués à cet effet, en même temps que le sacrifice lui-même, quand il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Enfin, et c'est la remarque capitale, cette offrande se fait avec un changement réel, quoique mystique, de la chose qui est offerte, et cela au moment précis de la consécration[3].

II. Quand le prêtre, en effet, prononce les paroles redoutables et mystérieusement efficaces de la consécration, qu'arrive-t-il?

La victime offerte, tout d'abord, devient aussitôt présente sur l'autel, et voici qu'elle change d'état[4] : par la force, en effet, des paroles de la consécration, qui agissent à la façon d'un glaive mystique, le corps du Seigneur est là, comme privé de sang, et de même, au calice, le sang se trouve comme entièrement répandu, de telle façon que le Christ est alors présenté à l'autel dans l'état d'une victime véritablement immolée, tel qu'il se

trouvait sur la croix lorsque la lance du centurion ayant fait couler de son corps la dernière goutte de son divin sang, enfin il mourut!

Ce n'est là sans doute qu'une mort mystique, car, selon la parole de saint Paul, « le Christ ressuscité ne meurt plus [5] ». Dans la mesure, cependant, où il peut mourir[6], voilà qu'il meurt à nouveau sur l'autel et les paroles de la consécration, par lesquelles sont présentés séparément son corps et son sang, agissent avec une sûreté aussi efficace que, dans les sacrifices anciens, le couteau du sacrificateur.

Cette immolation mystique n'aurait pas suffi dans les sacrifices de l'ancienne loi. Il en est autrement dans celui de la nouvelle, — qui n'est, ainsi que nous le montrerons dans la Leçon suivante, que la commémoration et la représentation du sacrifice de la croix.

III. Mais avant d'y venir, demeurons encore quelques instants dans la contemplation d'un aussi merveilleux mystère, ne serait-ce que pour mieux comprendre pourquoi la pratique universelle des croyants entoure d'un respect aussi profond l'instant solennel de la messe où le prêtre prononce les paroles de la consécration[7].

Partout, dans l'église, règne le plus profond silence. L'orgue lui-même, selon les prescriptions du

Cérémonial, ne doit plus se servir que de ses jeux les plus doux. La tête inclinée et prosternés vers la terre, les fidèles sont remplis d'infiniment de respect et attendent, avec une religieuse émotion, la merveille qui va se produire. Voici maintenant que le prêtre s'incline. Le miracle s'accomplit au moment précis où, penché sur l'autel, il prononce les redoutables paroles de la consécration.

Aussitôt qu'il les a dites, comme surpris lui-même de ce qu'il vient de faire, soudain il s'agenouille devant ce qui n'est plus du pain, mais le corps, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Le peuple chrétien s'incline dans une prostration encore plus profonde, les cloches retentissent et les murailles elles-mêmes semblent vouloir prendre part, en s'ébranlant à leur tour, à l'universelle admiration.

On les sentait vraiment tressaillir, les murs de nos églises, jadis, au temps de notre jeunesse, quand il y avait encore des messes militaires et qu'un piquet de soldats entourant l'autel, soudain se faisait entendre, après les paroles silencieuses de la consécration, le sourd grondement des tambours avec la sonnerie des clairons.

Et, dominant ce tonnerre, s'élevait en même temps la voix de l'officier commandant les suprêmes honneurs, ceux qu'on ne rend qu'au drapeau : ses

brèves paroles jetées, à haute voix, rappelaient ces autres paroles prononcées, dans un moment pareil et après de semblables éclats de tonnerre, par un autre officier, le centurion du Calvaire : « Vraiment, cet homme était un Dieu! »

IV. Ces impressions d'enfance, après tant d'années écoulées, je les ressens encore, aussi vives, aussi complètes, aussi démonstratives que par le passé. Est-ce pour cela que plus tard, étudiant aux universités romaines, quand nous discutions sur « l'essence du saint sacrifice de la messe » dans nos salles de conférences ou sous les ombrages du Pincio, je n'ai pu me défendre d'une sympathie modérée pour ceux de nos maîtres qui enseignaient que, cette essence, il la faut voir, partie dans la consécration et partie dans la communion, alors que j'avais toujours cru qu'elle reposait tout entière dans la seule consécration ? Et, tout en respectant cette explication, j'entendais avec infiniment plus de plaisir d'autres maîtres, non moins autorisés, qui appuyaient par des syllogismes fort raisonnables ma théologie d'enfant.

La communion du prêtre, disaient-ils, sans doute intéresse l'intégrité du sacrifice : c'est tellement certain que si, par quelque accident imprévu, un subit malaise, par exemple, l'officiant, après avoir consacré les saintes espèces, ne pouvait les

consommer, il faudrait aller à la recherche d'un autre prêtre pour achever la messe[9]. Nul doute, en conséquence, que la communion soit requise pour la perfection et l'intégrité du sacrifice : le prêtre ayant consacré l'hostie pour la consommer est tenu, de droit divin, à le faire et ne peut, d'aucune façon, s'en dispenser.

Mais cela ne veut pas dire que la communion soit de l'essence du sacrifice, de telle sorte que, si les saintes espèces n'avaient pas été consommées, il n'y aurait pas eu, à proprement parler, de sacrifice[10]. Et les maîtres dont je parle nous faisaient observer que toute la confusion, en cette matière, provenait de ce qu'on ne prenait pas assez de soin de remarquer le vrai sens du mot *immolation*, quand on l'applique au sacrifice de la messe.

Au sens ordinaire, l'immolation emporte la mort, la destruction de la victime : on dirait par exemple d'une brebis qu'elle est immolée, quand réellement, et en toute vérité, elle aurait été tuée sur l'autel et même, s'il s'agissait de l'holocauste le plus parfait, complètement détruite par le feu. Mais ce sens ne vaut que lorsqu'il s'agit de la victime offerte, comme on dit, sous ses propres apparences. Quant à l'appliquer à celle qui est offerte sous des apparences qui ne sont que des apparences d'emprunt, — et il ne faut pas oublier

que le Christ est offert sous les espèces ou apparences du pain et du vin, — il ne peut y avoir de destruction ni d'immolation proprement dite. L'immolation ne se fait alors que par manière de sacrifice, autant qu'elle peut avoir lieu de cette façon[11]. C'est une immolation figurative ou mystique. La messe, enfin, est un sacrifice en tant qu'elle reproduit, qu'elle rappelle et qu'elle figure le sacrifice de la croix : c'est dans la consécration qu'elle consiste essentiellement.

Ayons donc un grand respect pour cet instant de la messe : il est solennel entre tous ! Apprenons à en savourer l'infini mystère ! C'est le moment, nous allons encore y insister, où se vérifie le plus complètement la parfaite analogie entre le sacrifice de la messe et celui de la croix.

Notes et Exercices

Notes. — 1. Les saintes espèces conservent leur réalité aussi longtemps qu'elles ne sont pas corrompues. Pour prévenir cette corruption, qui n'est pas toujours facilement constatable, l'Eglise fait une loi aux prêtres de ne pas conserver des hosties consacrées au delà de quinze jours et, au plus, d'un mois après le moment où elles ont été faites. (Bucceroni, *Inst. theol. mor.*, vol. II, p. 139.)

2. La messe ne peut être offerte à la sainte Vierge et aux saints, car elle est un acte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu : mais elle peut être célébrée *en leur honneur*, pour remercier Dieu des dons qu'il leur a faits et obtenir de lui, par leur intercession, les grâces dont nous avons besoin.

3. Nous ne parlons pas, pour l'instant, des fruits de la messe, puisque nous y consacrerons plus tard toute une leçon. Mais nous allons développer au contraire avec quelque détail l'importante question de l'essence de la messe.

4. C'est par *ce changement d'état* que le sacrifice de la messe représente de façon sensible Notre-Seigneur Jésus-Christ répandant son sang sur la croix : car, en vertu des paroles de la consécration, voici que devient présent, sous les espèces du pain, le corps seul et, sous les espèces du vin, le sang seul de notre Sauveur, bien que, par suite d'une naturelle concomitance et de l'union hypostatique, soit présent, sous chacune des espèces, Jésus-Christ tout entier, et Jésus-Christ vivant. C'est pour cela, disons-le en passant, que le prêtre qui communie sous les deux espèces ne reçoit pas plus que le simple fidèle qui communie sous une espèce seulement.

5. *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* (*I Rom.*, VI. 9.) Le Christ, en effet, a satisfait *une fois pour toutes,* comme le dit aussitôt saint Paul, à notre rédemption : « Car, pour ce qui est de sa mort, il est mort pour le péché une seule fois, *semel.* » (*I^e Rom.* VI, 9.)

6. *Dans la mesure où il peut mourir...* Et nous disions plus haut (cf. page 147) *autant que faire se peut.* C'est toujours avec ces précautions de langage qu'il faut parler des mystères de l'Eucharistie, car ils ne peuvent être éclaircis que très imparfaitement aux lumières tremblantes de notre faible raison. Les théologiens s'ingénient, depuis des siècles, à chercher le moyen d'expliquer *comment* la double conversion des éléments du pain et du vin au corps et au sang du Christ constitue un véritable sacrifice. Mais leurs explications, si ingénieuses qu'elles soient, se heurtent toujours à quelque difficulté. Nous avons insinué, dans notre leçon, celle de Lessius (*De perf. div.*, I, 12, c. 13, n. 97), pour qui les paroles de la consécration sont comme un glaive spirituel qui, autant que faire se peut, effectuent la séparation du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa mort. Mais cette explication n'est pas absolument satisfaisante et ne vaut, en somme, que par la netteté et la bienfaisance relatives de l'image qu'elle fait passer devant nos yeux. L'essentiel est de savoir que la double consécration équivaut à un sacrifice et que sur l'autel, selon le mot de saint Jean Chrysostome, *Jésus-Christ se trouve immolé,* ἐσφαγμένος. (*Hom.*, 2, n. 6.)

7. Remarquez que, dans ce paragraphe du *Sommaire*, nous nous proposons uniquement de faire ressortir l'importance de la consécration — de la double consécration — qui est le moment de la messe le plus solennel, celui où la victime est véritablement immolée.

8. Des auteurs respectacles ont soutenu jadis que la communion, au moins la communion du prêtre, appartenait à l'*essence* de la messe : on ne s'étonnera pas, si l'on a suivi exactement cette Leçon, que nous n'hésitions pas à suivre l'autre opinion, d'ailleurs la plus commune et la plus raisonnable, qui regarde la communion comme faisant partie de l'*intégrité*, mais non de l'essence de la messe. Voir, à ce sujet, la *Lecture* VI, page 158.

9. Du moment que, par la consécration, les saintes espèces sont présentes, c'est-à-dire *produites*, sur l'autel, il faut qu'elles soient *consommées* par la communion. Les rubriques sont, à ce sujet, d'une netteté qui ne laisse place à aucun doute. (Cf. BUCCERONI, *Th. mor.*, vol. II, p. 152.)

10. Le Missel nous apprend que, sur l'autel, Jésus-Christ est immolé et consommé, *immolatur et sumitur*. A la dernière Cène, d'ailleurs, le corps de Jésus était déjà immolé lorsqu'il fut présenté aux disciples comme leur aliment. Or, il ne s'agit ici que de déterminer la raison du sacrifice, laquelle réside dans l'immolation, tandis que la communion nous donne la raison du sacrement. *Sumptio pertinet ad rationem sacramenti, sed oblatio pertinet ad rationem sacrificii.* (S. THOM., 3, q. 79, a. 5.)

11. C'est donc une erreur de prétendre que l'immolation se fait *par manière de sacrement*, comme si la communion, c'est-à-dire la consommation des saintes espèces, était une destruction équivalente à celle de la victime dans les sacrifices de l'ancienne loi. On se ferait ainsi une idée fort grossière de la communion !

Exercices. — 1. Montrez comment tous les éléments contenus dans la définition du sacrifice en général se retrouvent dans celle de la messe. — 2. Comment l'immolation se produit-elle à la consécration? — 3. Faut-il dire *la consécration* ou *la double consécration*? — 4. Montrez, par l'étude des seules circonstances extérieures, l'importance de la consécration. — 5. Pourquoi dites-vous qu'après la consécration la victime a changé d'état? — 6. Puisque, d'après la parole de saint Paul, *le Christ ne peut plus mourir*, comment peut-on dire qu'à la messe il est vraiment immolé? — 7. L'immolation du Christ, à la messe, ne renferme-t-elle aucun mystère? — 8. La communion est-elle de l'essence de la messe? — 9. La messe serait-elle complète, intégrale, parfaite, en un mot, sans la communion? — 10. Quel est l'enseignement plus particulier qu'il faut tirer des textes des Pères cités ici en *Lectures*?

Lectures

I. **Comment prouve-t-on que la messe est un véritable sacrifice?** — Nous aurons toujours quelque peine, en assistant à la messe, à nous représenter vivement sous forme de sacrifice l'action à laquelle nous assistons. Du moins faut-il que notre raison, à défaut de notre imagination, soit pleinement convaincue. De là vient la nécessité de reprendre fréquemment l'ensemble des preuves par lesquelles les théologiens établissent la réalité du sacrifice eucharistique.

Il y a d'abord les témoignages de la sainte Écriture. Et c'est ici qu'il conviendrait de rappeler tout ce que nous avons dit, dans nos premières Leçons, au sujet des figures de la messe que nous présentent les sacrifices de l'Ancien Testament. Celui accompli « selon l'ordre (la manière) de Melchisédech » est, de tous, le plus significatif. Melchisédech offre à Abraham du pain et du vin, et toutefois il est dit avoir sacrifié, ce qui est d'ailleurs de sa fonction, car s'il est roi, il est aussi prêtre, « prêtre du Dieu très haut » : son acte est essentiellement sacerdotal, et il consiste dans l'oblation du pain et du vin. Or Jésus-Christ, selon le mot de saint Paul, est « prêtre à la ressemblance (κατὰ τὴν ὁμοιότητα) de Melchisédech ». (*Heb.*, VII, 15.) Il est vraiment celui qui a réalisé la parole du prophète, dans les Psaumes ; il a été, et il reste, « prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ». (*Ps.*, CIX, 4.)

Le sacrifice de Melchisédech est donc la figure la plus parfaite — *potissima figura*, dit saint Thomas — de notre sacrifice du Nouveau Testament : mais il l'est seulement au point de vue *de la forme extérieure*, quant au rite ou à la manière, non sanglante, de l'oblation. Au point de vue *de la chose offerte*, notre sacrifice a pour principale figure

l'Agneau pascal qui, par son double caractère de sacrifice et de sacrement, annonçait, qu'un jour, sur nos autels, Jésus-Christ, le véritable agneau de la Pâque nouvelle, s'immolerait lui-même et deviendrait l'aliment sacramentel des fidèles.

La magnifique prophétie de Malachie qui, vers le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ clôt la série des prophètes, est un commentaire lumineux de toutes ces figures. *Je ne prends aucun plaisir en vous, dit Jéhovah des armées, et je n'agrée aucune offrande de vos mains. Car du levant au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom de l'encens et des sacrifices, une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations.* (*Mal.*, I, 10-11.) Que le Seigneur Dieu des armées annonce et promette, ici, la sainte messe comme le sacrifice perpétuel de l'Église catholique, la chose est incontestable, non seulement à cause de l'enseignement unanime des Pères, mais encore en raison de la définition formelle du Concile de Trente (*Sess.* XXI., cap. I). L'examen du texte conduit d'ailleurs aux mêmes conclusions. D'après la lettre et le contexte, c'est un véritable sacrifice qui est promis; un sacrifice non sanglant, *je n'agrée* (je n'agréerai) *aucune offrande*, *munus*, en hébreu *minchah*, qui signifie, dans la langue liturgique et technique, un sacrifice proprement dit, mais non sanglant, c'est-à-dire une hostie ou oblation; — et ce sera une oblation pure, *oblatio munda*, qui ne sera jamais atteinte ou compromise, quelles que puissent être la culpabilité, ou même l'indignité, de ceux qui prendront part à l'oblation; — une oblation qui se fera, « du levant au couchant » en tous lieux, dans le monde entier et chaque jour, jusqu'à la fin des temps, alors que, sous la loi ancienne, Jérusalem était le seul lieu légal du sacrifice; — ce sacrifice, enfin, remplira toutes les fins des sacrifices d'avant le christianisme, puisqu'il sera, à lui seul, si parfait, que le nom de Dieu sera grand

parmi les nations, obtenant ainsi tout ce qui lui est dû d'honneur, de gloire et de révérence.

Dans son célèbre entretien avec la Samaritaine, au quatrième chapitre de l'évangile selon saint Jean, le Sauveur lui-même annonce la prochaine réalisation de ce que l'Esprit-Saint avait promis par la bouche du dernier des prophètes : dorénavant Dieu ne sera plus adoré qu'en esprit et en vérité. *Femme*, dit Jésus, *l'heure approche et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : ce sont de tels adorateurs que le Père demande; Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.* (JOAN., IV, 23.) Or le mot « adorer » ne peut s'entendre ici du culte privé, mais du culte légal et public, qui réclame le véritable sacrifice.

Pour achever le développement de la preuve scripturaire, il faudrait montrer maintenant comment ce caractère de sacrifice appartient vraiment à la dernière Cène, où l'Eucharistie fut instituée par le Christ. Qu'on relise tout ce récit. A la Cène, en effet, Jésus-Christ s'est sacrifié lui-même, d'une façon non sanglante mais réelle, sous les espèces du pain et du vin, puis il a ordonné que ce sacrifice non sanglant fût renouvelé constamment dans l'église par les prêtres, ses représentants : voilà deux faits clairement attestés par l'Écriture, d'où il suit que, dans le christianisme il existe un perpétuel sacrifice, et que, ce sacrifice, c'est la messe.

A l'exemple du Seigneur et sur son ordre, l'Eucharistie fut, dès les temps apostoliques, célébrée comme sacrifice et comme banquet de sacrifice. C'est ce qui ressort clairement de plusieurs textes des Écritures, dont voici les trois principaux. S'adressant aux Corinthiens, qu'il veut détourner du culte des idoles, saint Paul leur dit : *Le calice de bénédiction, que nous bénissons, n'est-il pas une communion au sang du Christ? Et ce pain que nous rompons, n'est-il pas une communion au corps du Christ?*

(*I Cor.*, x, 16.) De cet effet de la communion, comme aussi de la comparaison établie auparavant et plus loin (x, 17 et suiv.) entre la communion et la participation aux victimes païennes, il s'ensuit que le banquet eucharistique est



FIG. 44. Scènes de la Passion.

le banquet d'un sacrifice et que, par conséquent, la consécration qui l'a précédé est véritablement un sacrifice. C'est la même affirmation qui revient encore sur les lèvres de l'Apôtre dans son épître aux Hébreux : *Nous avons un autel dont les ministres du Tabernacle n'ont pas pouvoir de manger*. (*Heb.*, XIII, 10.) Les *ministres du Tabernacle* dont parle ici saint Paul, ce sont les Juifs non convertis :

ils offrent les sacrifices selon le rite de l'Ancien Testament et participent aux banquets qui étaient unis à ce sacrifice, mais ils ne sont pas admis au banquet de la loi nouvelle qui est, lui aussi, précédé d'un sacrifice. Ces paroles s'appliquent à l'Eucharistie, en tant qu'elle est le sacrifice des chrétiens et le banquet de leur sacrifice. A ces textes il faut joindre les expressions des *Actes des Apôtres* qui ont rapport au rite eucharistique, et spécialement le mot *liturgie*, λειτουργία, qui désigne le ministère sacerdotal du sacrifice, la célébration de la messe.

Telle est, brièvement exposée, la preuve scripturaire du sacrifice eucharistique. Il faudrait la faire suivre, en second lieu, de la preuve empruntée à la Tradition. On la trouvera très convenablement développée dans le livre du Dr Gihr. « La tradition de tous les siècles atteste que la célébration de l'Eucharistie est un sacrifice véritable. Les Pères et les Liturgies sont unanimes à affirmer que, depuis les apôtres, l'Eucharistie a, toujours et partout, été considérée comme un sacrifice proprement dit. Quand les documents de la plus haute antiquité chrétienne parlent du culte eucharistique, nous trouvons ces expressions : offrir (*offerre*, *immolare*, *sacrificare*), sacrifice (*sacrificium*, *victima*, *hostia*, *oblatio*, *immolatio*), autel (*altare*, *ara*, *mensa*), et prêtre (*sacerdos*). Ces mots reviennent si souvent, le contexte est tel qu'il est impossible de ne point le prendre au sens propre, de les entendre d'un sacrifice purement spirituel ou improprement dit. »

Il serait souverainement instructif de reproduire ici un grand nombre de ces textes si expressifs. Mais nous ne pouvons prolonger davantage cette Lecture, et nous renvoyons au livre du Dr Gihr, auquel nous en avons emprunté d'ailleurs toute la matière. (N. Gihr, *Les Sacrements...* vol. II, pp. 295 à 307 et 308 à 317.)

II. Témoignage de saint Irénée, au deuxième siècle,

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE. — Lorsque Notre-Seigneur donnait à ses disciples le conseil d'offrir à Dieu les prémices de la création, — non que Dieu en eût besoin, mais pour qu'ils ne fussent pas eux-mêmes stériles et ingrats, — il prit le pain de la création, rendit grâces et dit : *Ceci est mon corps*. Il déclara de même que le calice, qui fait partie de notre univers créé, était son sang : il nous apprit ainsi qu'il y a un nouveau sacrifice de la nouvelle alliance que l'Église a reçu des apôtres, et qu'elle offre dans le monde entier au Dieu qui nous donne la nourriture comme les prémices des présents qu'il nous a faits dans le Nouveau Testament. Malachie l'a préfiguré en disant : *Je ne recevrai pas de sacrifice de vos mains*, etc. C'était dire très clairement que son premier peuple n'offrirait plus de sacrifices à Dieu, mais qu'en tout lieu on lui offrirait un sacrifice qui serait pur, et que son nom serait glorifié parmi les nations. Quel est ce nom, si ce n'est celui du Père de Notre-Seigneur?...

Ainsi donc, l'oblation de l'Église qui est offerte dans tout l'univers est regardée par Dieu comme un sacrifice pur, et agréée par lui : non qu'il ait besoin de notre sacrifice : c'est celui qui l'offre qui est glorifié dans son présent, s'il est accepté...

On fait des sacrifices dans l'Église, comme on en faisait dans le peuple juif. L'espèce seule du sacrifice est changée : il n'est plus offert par des esclaves, mais par des enfants. Car c'est toujours un seul et même Dieu qui le reçoit. (En *Saint Irénée* d'A. DUFOURCQ, p. 206 et suiv. Bloud, éd.)

III. — TÉMOIGNAGES DE SAINT CYPRIEN, AU TROISIÈME SIÈCLE, SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE. — Qui donc est plus le prêtre du Très-Haut que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a offert le sacrifice à Dieu son père, et a offert ce même sacrifice que Melchisédech avait offert, le pain et le vin, c'est-à-dire son corps et son sang?... Sans doute la

figure du sacrifice de Jésus-Christ établie sous la forme du pain et du vin avait précédé; mais lorsqu'il accomplit et réalisa les figures, le Seigneur offrit le pain et le calice mêlé d'eau, et alors celui qui est la plénitude de la vérité accomplit (réalisa) en toute vérité, ce qui n'avait été représenté qu'en figure. (En Mgr Béguinot, *lib. cit.*, I, 217.)

IV. Saint Cyrille de Jérusalem, au quatrième siècle. — Après que le sacrifice spirituel, le sacrifice non sanglant, est accompli, nous invoquons Dieu sur ce sacrifice d'expiation, nous l'invoquons pour tous les besoins spirituels et nous offrons ce sacrifice. Nous faisons aussi mémoire de ceux qui se sont déjà endormis, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, afin que, par leur intercession, Dieu accueille favorablement notre supplication. Nous prions aussi pour les défunts, parce que nous croyons qu'il sera très utile à ces âmes si nous prions pour elles en présence de l'oblation sainte et vénérable. Nous offrons Jésus-Christ immolé pour nos péchés, afin d'apaiser le Dieu plein de miséricorde en faveur des défunts comme en notre faveur. (*Cat. myst.*, v, 8-10.)

Saint Grégoire de Nysse, au quatrième siècle. — Dans la dernière Cène, Jésus-Christ s'est offert lui-même d'une manière ineffable et mystérieuse : il était en même temps le prêtre et l'agneau de Dieu. Alors, en donnant son corps en nourriture à ses disciples, il a montré clairement que le sacrifice de l'agneau avait reçu sa consommation. En effet, le corps de la victime ne serait pas un aliment, s'il était dans son état naturel et vivant. Puis donc qu'il a donné aux disciples son corps en nourriture et son sang en breuvage, c'est que son corps était immolé d'une manière mystérieuse et invisible, par la volonté et la puissance de celui qui agissait. » (*Orat. in Sol. Pasch.*)

Saint Augustin, au quatrième siècle. — Il y avait autrefois, chez les Juifs, un sacrifice selon l'ordre d'Aaron dans

lequel les animaux étaient immolés, et ce sacrifice était une figure. Le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, que connaissent les fidèles et ceux qui ont lu l'Évangile, n'existait pas encore, tandis que maintenant ce sacrifice est offert

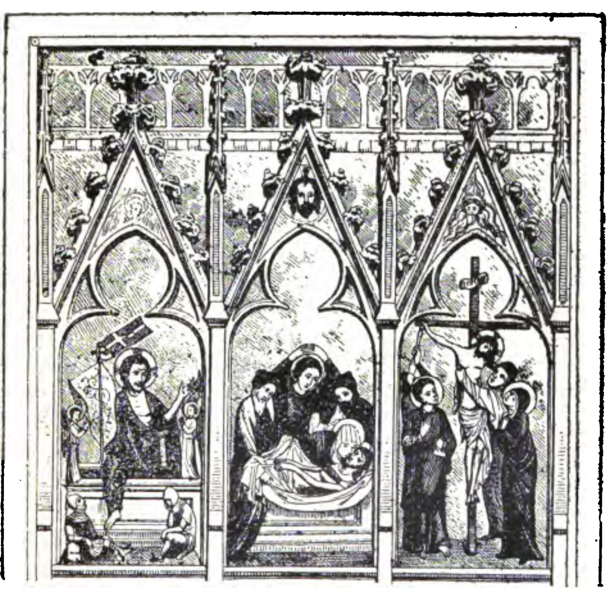


Fig. 45. Scènes de la Passion.

par tout l'univers. Le sacrifice d'Aaron a donc été abrogé et le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech a été institué. Donc quelqu'un ici a changé de forme. Quel est ce quelqu'un? Ce quelqu'un n'est plus ignoré car nous connaissons bien Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est lui qui a voulu que notre salut fût dans le sacrifice de son corps et de son sang. (En Mgr Béguinot, *lib. cit.*, I, 431.)

V. Théodulphe, évêque d'Orléans, au huitième siècle. — L'Eucharistie est ce sacrifice salutaire que Melchisédech offrit dans l'Ancien Testament en figure et comme type du corps et du sang de Jésus-Christ; et dans le Nouveau Testament le médiateur entre Dieu et l'homme réalisa ce sacrifice avant qu'il ne fût livré, alors que, recevant le pain avec le calice et les bénissant, il les distribua aux apôtres et leur ordonna *de faire cela en mémoire de lui.*

C'est ce mystère du sacrifice nouveau que, les anciens sacrifices étant délaissés et abolis, l'Église célèbre en offrant le pain, à cause du *pain vivant descendu du ciel*, le vin parce qu'il a été dit : *Je suis la vigne véritable*, afin que par l'oblation réelle des prêtres et la consécration invisible du Saint-Esprit, le pain et le vin fussent *transsubstantiés* à la dignité du corps et du sang du Seigneur.

VI. La communion n'appartient pas a l'essence de la messe. — Dans le sacrifice, nous donnons quelque chose à Dieu; dans la communion nous recevons quelque chose de Dieu... En réalité la communion n'est point la destruction de la victime (*sumptus non consumitur*, S. Thom.). En tout cas elle n'est point cette sorte de destruction qui est requise pour constituer le sacrifice : elle n'est nullement apte à exprimer symboliquement le sacrifice intérieur ou invisible. La destruction opérée par le sacrifice doit, de sa nature, être l'oblation d'une chose que nous donnons à Dieu, tandis que la communion est la réception (la manducation) d'un aliment céleste que Dieu nous donne : elle ne peut, dès lors, être apte à exprimer symboliquement, comme acte de culte d'adoration, les sentiments intérieurs par lesquels l'homme atteste son absolue dépendance à l'égard de Dieu. A ce point de vue la communion n'a aucune analogie avec l'holocauste de l'Ancien Testament.

L'immolation eucharistique consiste exclusivement dans la consécration : c'est ce que démontrent encore les actes

et les paroles du Sauveur dans l'institution même de l'Eucharistie. Au témoignage de l'Écriture, Jésus-Christ a déclaré expressément que son corps et son sang étaient immolés par la consécration du pain et du vin. Puis il a ordonné ses apôtres, il les a établis prêtres, il leur a donné le pouvoir d'offrir le sacrifice, en leur commandant de faire ce qu'il avait fait lui-même, c'est-à-dire de consacrer le pain et le vin et, par cette consécration, d'immoler son corps et son sang sous les espèces des deux éléments. Aussi, dans l'ordination, le pouvoir de consacrer est-il représenté comme le pouvoir d'offrir le sacrifice, *accipe potestatem sacrificandi.* Ce qui fait le prêtre, c'est le pouvoir d'offrir le sacrifice, c'est-à-dire le pouvoir de consacrer. (N. Gihr, *Les Sacrements*, vol. II, p. 336.)

NEUVIÈME LEÇON

La Messe est la représentation et la reproduction du sacrifice de la Croix

Sommaire

I. La messe, nous l'avons montré, est un véritable sacrifice, dans lequel Notre-Seigneur est réellement immolé, et non pas seulement offert, sur l'autel. Mais c'est un sacrifice « relatif », c'est-à-dire qu'il se rapporte[1] au sacrifice de la croix et le reproduit.

L'Église nous l'enseigne formellement par les canons du concile de Trente où nous lisons que Jésus-Christ a laissé à son Église « un sacrifice visible, afin de représenter le sacrifice sanglant qu'il devait offrir une fois sur la croix et en perpétuer la mémoire jusqu'à la fin du monde[2] ». Les paroles de Jésus-Christ[3] et des apôtres, la doctrine des Pères, les prières liturgiques[4] et la conviction des fidèles s'unissent à la fois pour mettre hors de toute incertitude l'enseignement de l'Église.

II. La messe a donc pour but de représenter la mort de Jésus-Christ. Mais comment obtient-elle cette fin?

Ce n'est pas, certes, à la façon d'une sculpture ou d'un tableau, qui représenteraient le Calvaire d'une façon purement figurative et fort imparfaite, mais c'est en réalisant de nouveau, et autant que faire se peut[5], la mort de Jésus-Christ sur la croix. On trouve à la messe le même prêtre, — car le prêtre qui la célèbre est *un autre Christ*[6], — immolant la même victime, d'une façon mystérieuse sans doute, et non sanglante, mais cependant très réelle.

Par les paroles de la consécration, — dont la fin est non pas de *causer* mais de *représenter* la mort violente du Sauveur sur la croix, — la victime paraît sur l'autel comme si elle était vraiment immolée. Et c'est pour cela qu'il est de toute nécessité, pour que le sacrifice ait lieu véritablement, de la double consécration, celle du pain et celle du vin. Cette effusion ineffable du sang sur l'autel figure et représente l'effusion réelle du Calvaire : elle est, par cela même, et éminemment, un sacrifice commémoratif.

III. Entre ces deux sacrifices, cependant, il existe un certain nombre de différences.

D'abord en la manière dont ils sont offerts. Au

Calvaire c'était la mort réelle, tandis qu'à l'autel cette mort n'est que sacramentelle, c'est-à-dire signifiée[7], figurée par la séparation des saintes espèces. Cette mort, en outre, ne s'accomplit qu'une seule fois sur la croix, alors qu'elle doit se renouveler, à l'autel, jusqu'à la fin du monde. Le sacrifice du calvaire, d'autre part, avait pour but de fournir la rançon de la rédemption du monde, tandis que celui de la messe se propose d'appliquer aux individus les fruits recueillis sur la croix[8].

Il est d'autres différences encore. Mais elles sont encore plus secondaires et, bien loin de diminuer les rapports essentiels[9] qui existent entre les deux sacrifices, elles ne font, au contraire, qu'en faire ressortir plus victorieusement l'intime relation. Car c'est toujours la même victime, qui est immolée par le même prêtre, et cela pour notre plus grand bien, c'est-à-dire « pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours[10] ».

Nous indiquons, par ces dernières paroles, un des fruits de la messe. Il en est d'autres encore. Il importe de les faire ressortir avec quelque détail afin que nous puisions, dans cette considération, une plus grande estime de ce saint sacrifice.

Notes et Exercices

Notes. — 1. Pour comprendre comment la messe est un sacrifice, il ne faut pas l'étudier en elle-même mais, dans ses rapports ou ses *relations* avec le sacrifice de la croix. Or ces relations sont réelles et l'Eglise, qui nous le dit, s'appuie pour le faire sur d'excellentes raisons.

2. Conc. Trid. *Sess.* XXII, cap. i.

3. Ce sont les paroles mêmes de l'institution de l'Eucharistie, où sont exprimées *séparément* par le Christ l'offrande de son corps et celle de son sang, — ce qui est l'essence du sacrifice, — puis le pouvoir de répéter ce qu'il vient de faire une première fois, et l'ordre, enfin, ou l'obligation d'exercer ce pouvoir.

4. On n'aurait, pour se mieux convaincre, qu'à parcourir les prières de l'ordinaire de la messe et à réfléchir sur le détail de toute sa liturgie. Pour ce qui est de la « preuve de tradition, » elle serait, on le conçoit, fort longue à développer.

5. *Autant que faire se peut.* Formule qu'il ne faut jamais oublier en méditant les mystères chrétiens et, en particulier, le plus *ineffable* de tous, le mystère eucharistique. Voir, plus loin, la note 7.

6. Par la volonté du Christ lui-même, le prêtre est devenu *un autre Christ*, puisqu'il a reçu le pouvoir et l'ordre de faire ce que le Christ avait fait.

7. Pour remettre au point certaines difficultés dans le maquis desquelles il ne serait que trop facile de s'égarer, rappelez-vous de temps en temps que l'Eucharistie, comme tous les autres sacrements, et quelle qu'en soit d'ailleurs la particulière excellence, est une espèce de signe, *in genere signi.* Nous avons tous eu, au début de notre instruction religieuse, quelque difficulté à comprendre dans le catéchisme le prosaïsme de cette définition du sacrement : « Le sacrement est un signe, etc. » Donc l'Eucharistie est un signe, ainsi que le sont également tous les sacrements. Et nous disons que l'immolation non sanglante du Christ, à la messe, rappelle, *en la signifiant*, l'immolation sanglante du Calvaire. L'Eucharistie est donc une figure, un symbole, si l'on veut, mais c'est aussi une réalité. « On se gardera de penser, dit Mgr Béguinot, que l'Eucharistie étant parfois appelée *symbole*, *signe*, *figure*, il faille en déduire qu'elle est uniquemennt symbolique, figurative et commémorative, sans renfermer aucune réalité. Cette conclusion est évidemment rendue impossible par la lecture des textes des Pères, qui ne s'entendraient pas eux-mêmes et se contrediraient,

puisqu'ils enseignent si clairement la présence réelle, tout en employant certains termes, parfaitement orthodoxes, mais dont on peut abuser. » (Mgr Béguinot, *La Très sainte Eucharistie*, vol. I, p. 57.)

8. Voir, aux *Lectures*, la réponse à l'objection qu'on peut faire au sujet de cette troisième différence.

9. Entre les deux sacrifices, enseigne le concile de Trente, aucune différence substantielle. (Conc. Trid., *Sess.* XXII, cap. ii.) On ne doit pas se lasser de le redire, alors qu'il est assez peu utile, et souvent inopportun, d'insister sur les différences, purement accidentelles, qui viennent du temps, du lieu, du rite, etc.

10. Conc. Trid. *Sess.* XXII, cap. i.

Exercices. — 1. Qu'entendez-vous en disant que la messe n'est qu'un sacrifice relatif? — 2. Pouvez-vous citer quelques témoignages empruntés à la tradition en faveur de la doctrine du concile de Trente? — 3. Comment la messe représente-t-elle le calvaire? — 4. Pourquoi y a-t-il des différences entre les deux sacrifices? — 5. Quelles sont les trois principales différences qu'il y a entre la messe et le calvaire? — 6. Pourquoi les appelez vous à la fois *principales* et *secondaires?* — Comment le sacrifice de la messe est-il en même temps *signe* et *réalité?* — 7. Le sacrifice de la messe est-il une diminution du sacrifice du calvaire?

Lectures

I. La passion du Christ est renouvelée a la sainte messe. — Sans doute, il ne nous est pas donné de voir la mystérieuse reproduction des souffrances du Christ; mais, ces souffrances, tout nous les remet sous les yeux, tout les symbolise. Le plus expressif de tous les signes, celui de la croix, est présent partout. Je le trouve gravé cinq fois sur la pierre sacrée, je le rencontre au-dessus de l'autel; il est dessiné au missel sur la page qui précède le canon, brodé sur l'amict, sur le manipule, sur l'étole, sur la chasuble, ciselé sur la patène. Le prêtre le fait seize fois sur lui-même et vingt-neuf fois sur l'offrande. Quelle représentation significative!...

L'Église emploie souvent dans le missel le mot immoler,

immolare. Saint Augustin (*Ep.* 98) s'exprime de même : *Le Christ,* dit-il, *n'a été immolé en lui-même qu'une seule fois, mais on l'immole sacramentellement chaque jour pour le peuple.* Ce mot est remarquable. On le trouve fréquemment dans l'Écriture sainte pour désigner l'oblation des animaux. Si l'Église en fait usage à propos de la messe, c'est qu'elle veut nous montrer que le saint sacrifice ne consiste pas seulement dans la prononciation des paroles du prêtre au moment de la consécration, ni dans l'élévation des espèces sacramentelles, mais bien dans une immolation véritable, quoique mystique, du divin Agneau. *La passion du Christ,* dit saint Cyprien (*Ep.* 63), *est le sacrifice même que nous offrons.* Qu'est-ce à dire, sinon que nous renouvelons, en disant la sainte messe, les faits qui se sont produits pendant la Passion du Sauveur? Saint Grégoire (*Hom.* 237) l'affirme encore plus clairement : *Bien que le Sauveur ne meure plus, il souffre encore pour nous au saint sacrifice, d'une manière mystérieuse.* Théodoret (*in Hebr.*, 8) n'est pas moins explicite : *Nous n'offrons pas un autre sacrifice que celui qui a été offert sur la croix.* Je pourrais multiplier les témoignages, mais, pour abréger, je n'invoquerai plus que celui de l'Église, et celui-là est infaillible. Nous lisons dans la secrète du neuvième dimanche après la Pentecôte : *Permettez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de célébrer dignement ce sacrifice, parce que, aussi souvent qu'il est célébré, aussi souvent s'accomplit l'œuvre de notre rédemption.* (P. DE COCHEM, *La Sainte Messe,* chap. VIII.)

II. — LA MESSE REPRÉSENTE LA PASSION. — La sainte messe est une représentation de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, non pas en paroles, comme dans les tragédies et dans les drames, mais en vérité et essentiellement. C'est pour cette raison que les Pères appellent la messe *une répétition de la mort du Sauveur,* et disent que

le **Christ y est** de nouveau mis à mort, d'une manière **spirituelle.** (LANCINIUS, *De missa*, n° 223.)

III. IL N'Y A QU'UN SEUL ET UNIQUE SACRIFICE. — Dieu exigeait (dans l'ancienne loi) la réitération du sacrifice, pour en rappeler l'insuffisance, en même temps que les péchés pour lesquels il était offert. Et nous, direz-vous, ne l'offrons-nous pas chaque jour? Sans doute, mais en souvenir de la mort de Jésus-Christ, et cette mort n'est arrivée qu'une seule fois...

L'ancien sacrifice était la figure du nouveau, et celui-ci se représente lui-même; c'est la même victime que nous offrons, toujours la même, et non un agneau aujourd'hui, un autre demain. C'est pourquoi il n'y a vraiment qu'un seul sacrifice.

Autrement ne pourrait-on pas induire de ce qu'il est offert en plusieurs lieux, qu'il y a plusieurs Christs? Il n'en est rien, pourtant : il n'y a partout qu'un Christ, tout entier ici et là, ne formant qu'un seul et même corps. Et de même que ce seul et même corps s'offre en divers lieux, de même aussi, il n'y a qu'un seul sacrifice. Oui, notre pontife est bien celui qui offre la victime expiatrice, et la victime offerte aujourd'hui est celle qui le fut au jour de la Rédemption, et qui ne peut être consumée. Or, cela se fait en mémoire de ce qui se fit alors : *Faites ceci en mémoire de moi.* Nous n'offrons pas une autre victime, comme le prêtre de l'ancienne loi; c'est toujours le même sacrifice, ou plutôt nous renouvelons la mémoire de ce sacrifice. (Saint JEAN CHRYSOSTOME, au IVe siècle, en Mgr BÉGUINOT, *lib. cit.*, p. 403-404.)

IV. LE SACRIFICE DE LA MESSE EST-IL UNE DIMINUTION DU SACRIFICE DU CALVAIRE? — On a objecté que le sacrifice de la messe est une diminution du sacrifice du calvaire, laissant soupçonner en quelque façon son insuffisance, ce

qui est un blasphème. On ajoute que, si l'on doit admettre, comme en effet cela est vrai, la perfection absolue du sacrifice du calvaire, le sacrifice de la messe, qui n'y peut rien ajouter, est inutile et superflu.

De dire que le sacrifice du calvaire aurait été insuffisant et incomplet, l'Église catholique a horreur d'une semblable impiété; elle affirme, comme un des plus essentiels articles de son symbole, que le sacrifice du calvaire a satisfait pleinement et avec surabondance à la justice divine pour le salut du monde. Mais, loin d'être un obstacle à l'existence du sacrifice non sanglant de la messe, les satisfactions surabondantes du sacrifice du calvaire sont la base, sur laquelle repose l'efficacité du sacrifice eucharistique qui tire toute sa valeur du sacrifice sanglant offert par le Rédempteur sur l'autel de la croix. Car c'est là l'erreur, de prêter à l'Église catholique cette opinion, que le sacrifice de la messe a une valeur séparée du sacrifice de la croix, comme si le sacrifice de la Rédemption eût été incomplet et insuffisant, tandis quelle soutient tout le contraire, à savoir qu'il n'y a aucune différence entre les deux sacrifices, sinon dans la manière dont Jésus-Christ s'offre, sur la croix d'une manière sanglante, en répandant son sang, sur l'autel d'une manière non sanglante, en répandant mystiquement son sang, par l'énergie des paroles consécratrices.

Mais, en vérité, comment dire que le sacrifice de la messe perd quelque chose de sa dignité et de sa valeur, pour être reproduit tous les jours mystiquement sur l'autel eucharistique? N'est-il pas exact de dire, au contraire, que la dignité du sacrifice de la croix grandit au regard des hommes, à mesure que l'oblation de la messe en fait passer sous leur regard le mémorial vivant et perpétuel? Ce qui diminuerait le sacrifice de la croix, ce serait d'attribuer au sacrifice de la messe la puissance d'opérer la justification dont tout le fruit vient du sacrifice du

calvaire. Mais l'Église flétrit et réprouve cette doctrine; elle enseigne que le sacrifice de la messe, qui rend à Dieu la plus grande gloire, dispose l'homme à recevoir la justification, qui n'est produite, *ex opere operato*, directement, que par l'application du sang rédempteur faite au pécheur, par le moyen des sacrements.

Mais, de ce que le sacrifice de la croix est parfait et complet, suit-il que le sacrifice de la messe soit inutile et nullement agréable à Dieu? En aucune façon. Comment trouver inutile un sacrifice institué par Jésus-Christ lui-même en vue de faire de ce sacrifice mystique la prolongation à travers les siècles, l'extension à tous les hommes, l'épanouissement au milieu de toutes les générations, du sacrifice adorable de la croix? *Quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* Argumenter contre Dieu, lui demander compte d'un bienfait qui surpasse tout bienfait, sous prétexte que notre esprit n'en perçoit pas l'utilité? Quelle témérité! Quelle folie!

Ou bien encore de dire que ce sacrifice sera peu agréable à Dieu, parce que le sacrifice de la croix lui a rendu toute la gloire qui se peut concevoir? Ce serait dire également que toutes les prières, toutes les œuvres de piété, de vertu faites pour la gloire de Dieu et en union avec Jésus crucifié sont inutiles, parce que la rédemption a rendu toute gloire à Dieu. Comment ne voit-on pas que tout acte de religion, accompli pour la gloire de Dieu en union avec Jésus crucifié, s'il n'accroît pas la gloire intrinsèque de Dieu, qui est parfaite et qui a été complètement satisfaite par la rédemption, du moins accroît la manifestation extrinsèque de cette gloire et procure à Dieu de la part de la créature, un honneur auquel il a droit et qu'il récompense avec amour?

Le sacrifice de la messe étant l'acte le plus solennel du culte public, la manifestation la plus élevée de l'adora-

tion de l'humanité envers Dieu, par Jésus-Christ son médiateur, réalise donc pleinement ce que le divin Sauveur annonçait à la Samaritaine : *l'adoration par tous les lieux de la terre, en esprit et en vérité.* (JOAN., IV, 23.) En effet, *adorer en esprit et en vérité,* c'est aller à Dieu par la foi, l'espérance et la charité. Or l'Église ne cesse d'inculquer la pratique de ces vertus à ceux qui désirent assister avec fruit au divin sacrifice.

C'est, en effet, à l'autel du sacrifice eucharistique, offert en tous les lieux du monde, que s'entretient le flambeau de la foi, que vient se raviver l'espérance, et que la charité embrase les cœurs. (Mgr BÉGUINOT, dans l'Introduction, p. 51 du volume *la Très sainte Eucharistie.*)

V. SUR LE MÊME SUJET. — La messe, disent les protestants, détruit ou du moins amoindrit le sacrifice de la croix, car elle a pour but de suppléer à son insuffisance. Que fait la messe? Elle atteste, elle présuppose, elle confirme d'une façon éternellement actuelle, et par l'ensemble de ses finalités, la grande immolation du Calvaire; et bien loin d'en effacer la mémoire, elle la porte bien avant dans tous les cœurs. C'est une seule et même victime, indivisée; c'est un seul et même grand prêtre, qui s'est donné sur le Calvaire et sur nos autels, comme expiation pour les péchés du monde. (MŒLHER, dans le volume de G. Goyau, Bloud, éd.)

VI. L'EUCHARISTIE ET LA PASSION DANS L'ART CHRÉTIEN. — On pourra prétendre sans trop de témérité que l'art des catacombes avait trouvé, dès l'origine, les images les plus propres à éclaircir, autant du moins qu'il est possible de le faire, la nature essentielle du mystère eucharistique et ses secrètes harmonies. L'iconographie de l'Eucharistie ne s'enrichit plus guère, aux siècles suivants. Il semblerait même qu'elle se soit peu à peu singulièrement appauvrie.

L'art romano-byzantin lui fait une part vraiment trop mesurée et en néglige de plus en plus les données symboliques. Il paraît encore que cette pauvreté s'en va toujours croissant, jusqu'aux alentours du treizième siècle, époque à laquelle le culte de l'Eucharistie se renouvela de façon notable, ainsi que nous le fait connaître l'histoire de ce sacrement.

J'aurais garde de rouvrir ici, par quelque affirmation trop précise, une polémique à peine éteinte entre des défenseurs également convaincus, mais pour des raisons différentes, de l'importance sociale du culte de la sainte Eucharistie. Faut-il la voir dans le « sacrifice » ou bien plutôt dans le « sacrement », car l'Eucharistie est à la fois l'un et l'autre? L' « exposition » est-elle quelque chose comme une messe prolongée et la forme par excellence, avec la communion, du culte eucharistique? Le dogme de la présence réelle ne serait-il pas, en dernière analyse, celui sur lequel il convient le plus d'attirer et de retenir la pieuse attention des fidèles? A toutes ces questions on a donné des réponses, et qui ne s'accordent pas toujours parfaitement. On y reviendra, sans doute; la religion, la piété, comme aussi bien l'art et le culte public y étant également intéressés.

Quoi qu'il en soit de cette polémique, deux choses restent certaines : d'une part, qu'il y eut, aux alentours du treizième siècle, une véritable renaissance du culte eucharistique, qui eut pour but et pour effet de raffermir la croyance, alors affaiblie, en la présence réelle et la nécessité de la sainte communion; d'autre part, que les générations précédentes avaient surtout considéré la sainte Eucharistie sous l'aspect du sacrifice et qu'elles oublièrent peu à peu la plénitude des enseignements qui leur avaient été transmis par les premiers docteurs du christianisme. Quand on commence à douter de la présence réelle, c'est alors seulement qu'on songe à la défendre et à la démontrer. Le

quatrième concile de Latran, en 1215, n'aurait pas été obligé de promulguer la célèbre loi de l'obligation de la communion annuelle, si les chrétiens avaient vécu de telle façon qu'ils aient pu garder la coutume primitive de communier chaque fois qu'ils assistaient à la messe.

L'art des catacombes ne se lasse pas de redire que l'Eucharistie est une nourriture. Au lendemain de la paix de l'Église, quand la liberté fut assurée au culte et à ses manifestations, l'iconographie de l'Eucharistie, en tant que *sacrement*, semble soudain s'appauvrir dans la mesure même où elle allait s'enrichir en tant que *sacrifice*. Les images de la Passion commencent alors à prendre une place importante dans le cycle des peintures chrétiennes. Les artistes, comme tous les croyants, entendent bien honorer l'Eucharistie, alors qu'ils représentent le Calvaire et les différents épisodes de la Passion du Sauveur. Je n'ai plus besoin de dire qu'ils ne se trompent pas.

La messe est, en effet, la reproduction et la représentation du sacrifice du Calvaire, qu'elle perpétue en le reproduisant. Et ce n'est pas là une représentation purement figurative : elle réalise de nouveau la mort du Christ avec une plénitude et une efficacité infinies ; elle est le sacrifice commémoratif, réel, objectif, vivant et essentiel du sacrifice de la croix.

Afin de comprendre toute l'excellence et toute l'efficacité de la sainte Eucharistie, peut-il y avoir de meilleur artifice que de se reporter, par la pensée, aux péripéties douloureuses et si touchantes du drame du Calvaire? On commence à en douter quelque peu. Mais ce n'était pas l'opinion de nos ancêtres dans la foi. Pour qui voudrait écrire, avec exactitude et méthode, sur l'histoire artistique de la sainte Eucharistie, il lui faudrait commencer par l'étude de l'iconographie de la Passion. Il prouverait sans peine que si, pendant de longs siècles, les artistes semblent avoir négligé quelque peu les images eucharistiques, ce n'est

pas qu'ils en aient méconnu l'importance et la nécessité : ils entendaient bien, d'autre part, faire songer à cet auguste mystère, quand ils mettaient, dans leurs sculptures et leurs tableaux, des épisodes de la Passion.

De là vient, par exemple, la coutume de représenter ces épisodes dans les petites « prédelles » des retables d'autel. Le sujet du retable est quelconque, sans rapport direct, le plus souvent, avec la sainte Eucharistie; mais les cinq ou six petits tableaux placés en-dessous, dans le sens de la longueur et qui en forment comme le soubassement, la « prédelle », en un mot, ne renferment que des épisodes de la Passion. Cette coutume est si généralement observée qu'il me semble superflu d'en donner des exemples. Je remarquerai simplement qu'elle persista jusque très avant dans le quatorzième siècle.

La Renaissance française elle-même ne l'oublia pas complètement. Je citerai, par exemple, le retable sculpté de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Au centre, le Christ sur la croix, avec les deux larrons, les soldats et les femmes. A gauche le *Baiser de Judas ;* puis dans un autre panneau la *Flagellation.* A droite, la *Mise au tombeau,* puis la *Résurrection.* Ce n'est là qu'une *Passion* abrégée. Elle est racontée, d'ordinaire, avec beaucoup plus de détails dans les vieux tableaux des écoles de Flandre et d'Allemagne. En Italie, surtout, se trouvent les prédelles consacrées au récit de la Passion : le prêtre, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, pouvait en suivre aisément les péripéties, et c'était pour lui une évocation très douce et tout à fait bienfaisante.

Pour accentuer ce parallélisme entre le sacrifice de l'autel et celui du Calvaire, certains artistes ont essayé d'en suivre, pour ainsi dire, instants par instants, les différentes péripéties, en les rapprochant les unes des autres dans un seul tableau. Je citerai, par exemple, quelques livres à gravures du dix-septième siècle, dans le genre de

celui que j'ai publié récemment (*). La piété ne peut que gagner à s'inspirer de semblables méthodes pour mieux comprendre le double mystère de la croix et de l'autel, et pour en tirer, dans le même temps, de meilleurs fruits de salut.

VII. Les messes sanglantes et la messe de Bolséna. — Le caractère que nous avons voulu donner à ces Leçons ne nous permettait pas d'insister, comme nous aurions désiré le faire, sur les miracles eucharistiques, ces manifestations d'ordre surnaturel dont la Providence a voulu se servir plusieurs fois, dans sa miséricorde pour les simples et même les savants, en vue de soulever les voiles derrière lesquels se cache le mystère des saintes espèces. Nous indiquons, sur la matière, le livre instructif et fort bien documenté du P. Couet sur *les Miracles historiques du Saint-Sacrement* (Desclée, éd. 1906), et c'est dans cet ouvrage consciencieux qu'on pourra trouver, par exemple, de nombreux détails sur ce qu'on pourrait appeler « les messes sanglantes », dans lesquelles le vin fut réellement transformé en sang, pendant que le prêtre célébrait le saint sacrifice.

Nous aurions voulu faire reproduire, pour ces Leçons, le grand retable d'autel qui renferme, en trois scènes, le récit du célèbre miracle de ce genre dont fut favorisé, en 1380, une petite ville de Hollande, Boxtel, près de Bois-le-Duc. On y voit, dans le premier panneau, le prêtre célébrant, — c'était un prêtre tourmenté de doutes au sujet de la pré-

(*) *La Sainte Messe expliquée par l'image*, Oudin, éditeur. — Je reviendrai sur cette question dans le volume consacré à la *Pratique de la Messe*. Je profite de cette note pour redire que cette *Théorie de la Messe* n'épuise pas tout le sujet et qu'un bon nombre de questions ne s'y trouvent pas traitées parce qu'elles trouveront leur place dans le second volume, pour lequel elles ont été réservées.

sence réelle, — ayant devant lui le calice renversé et le corporal teint de sang. La seconde scène nous montre le même prêtre, tout rempli d'épouvante et qui essaie vainement de laver, dans la rivière, les linges sacrés tachés de

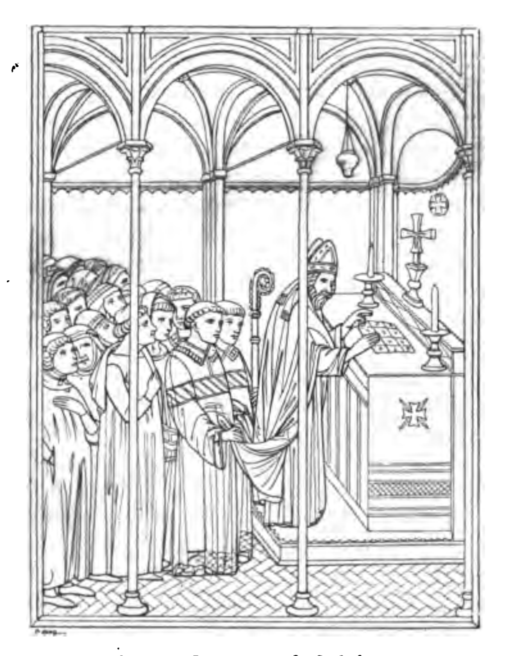


Fig. 46. La messe de Bolséna.

sang. Enfin, dans un troisième tableau, on le voit étendu sur son lit de mort, et révélant à son confesseur le miracle dont il avait été témoin.

Notre petite gravure ci-dessus représente, elle aussi, une « messe sanglante ». C'est la *Messe de Bolséna* tout comme à la fresque de Raphaël, aux Chambres du

Vatican, mais avec plus d'ingénuité, je n'ai pas besoin de le dire, et aussi en des proportions plus modestes. Elle n'est, en effet, qu'une des nombreuses histoires qui ornent le magnifique reliquaire que les chanoines d'Orviéto firent graver, en 1383, par *Maître Ugolino et ses compagnons, orfèvres de Sienne*, pour renfermer le corporal qui avait été miraculeusement teint de sang, pendant qu'un prêtre, pris de doutes sur la présence réelle, célébrait la sainte messe. Notre gravure montre l'évêque d'Orviéto adorant le saint corporal, avant qu'il ne fût emporté de Bolséna. Il y a encore beaucoup d'autres sujets racontés, comme je l'ai dit, sur ce merveilleux reliquaire. Mais il serait un peu long d'en faire, ici, une analyse détaillée.

Voici. d'après le P. Couet, les principaux miracles de cette série. Dans une première catégorie, le sang apparaît sous l'espèce du vin : à Boxtel (Hollande) en 1380, à Bruxelles, en 1333, à Maubeuge, à Boxmeer, en 1400, à Florence, en 1230, enfin à Waldürn, au grand-duché de Bade, en 1330.

La seconde catégorie de miracles est celle où l'on vit le sang couler miraculeusement de l'hostie consacrée. Parmi les miracles les plus caractéristiques de cette espèce, il faut compter celui qui eut lieu, à Paris même, en 1290, et qui est connu sous le nom de *miracle des Billettes*, parce que l'hostie merveilleuse fut longtemps conservée, jusqu'à la Révolution, au couvent du Saint-Sacrement des Billettes. Le *miracle de Lanciano*, en Italie, eut lieu également au treizième siècle et présente avec celui de Paris de notables analogies. Le P. Couet cite encore ceux d'Orléans, en 1181, de Middelbourg, en 1374, de Blanot en Bourgogne, au quatrième siècle, de Darocat, ville d'Espagne, en 1239, etc. Nous renvoyons, pour les détails, à l'ouvrage de cet excellent auteur

DIXIÈME LEÇON

Histoire de la Messe

AVERTISSEMENT. — *Pour cette Leçon, qui est d'ordre historique et réclame une documentation de faits assez copieuse, nous avons cru meilleur de renoncer à la méthode suivie dans les leçons précédentes. Au lieu d'en donner simplement le « Sommaire », nous en publierons donc le texte complet, laissant à chacun, professeurs ou élèves, le soin d'en tirer le parti qu'il jugera convenable. Cette remarque s'applique également, bien que pour d'autres motifs, à la douzième et dernière Leçon, à laquelle, pour la nécessité de notre enseignement, nous avons cru devoir réserver, bien qu'avec une certaine discrétion, l'allure d'une exhortation de piété.*

Je me propose de parler, dans cette Leçon, de

l'*Histoire de la messe*. Non pas que j'entende, cependant, traiter dans toute son ampleur cet immense sujet, prenant la messe à ses plus lointaines origines pour la conduire jusqu'à ses modifications les plus récentes, ces brèves invocations par lesquelles Léon XIII, puis Pie X, ont voulu qu'elle se terminât. Il y faudrait employer plusieurs Leçons, tout un trimestre, sinon toute une année, tellement les progrès des études liturgiques ont multiplié la documentation du sujet.

Voulant parler plus spécialement des *Origines de la messe*, jusqu'au moment où l'on peut dire qu'elle fut définitivement constituée, ce qui arriva aux environs du neuvième siècle, je ne le ferai même que de façon fort incomplète, puisque j'arrêterai cette Leçon sur le commentaire du texte de saint Justin, qui est un auteur du second siècle, sans aborder l'étude des liturgies subséquentes, sans même dire un seul mot de la façon dont les Grecs célébraient, et célèbrent encore aujourd'hui la messe.

Mais j'ai cru meilleur, plutôt que d'accumuler des faits dont le détail ne serait pas sans dérouter quelque peu, d'insister davantage sur la portée des textes que je produirais. La presque totalité de cette Leçon sera donc consacrée au commentaire du fameux passage de saint Justin, où nous appren-

drons comment on célébrait la messe, à Rome, au second siècle de l'ère chrétienne. Je ferai précéder ce commentaire de quelques observations sur la liturgie de la messe en général et sur la façon dont les Apôtres, selon toute probabilité, ont dû la célébrer.

I. — Les origines de la liturgie de la messe

Tous les prêtres catholiques, dans le monde entier, célèbrent aujourd'hui le saint sacrifice de la messe d'après une méthode fixe et à laquelle, en conscience, ils sont obligés de se conformer entièrement. Cette méthode a été arrêtée vers le milieu du seizième siècle, quand le Pape saint Pie V, ce glorieux restaurateur de la liturgie romaine, défendit d'ajouter, de retrancher ou de changer la moindre chose aux rubriques du « Missel » édité par ses soins, en faisant à tous une obligation de célébrer la messe d'après la forme qui y était indiquée.

Mais il ne faudrait pas en conclure que les cérémonies de la messe, dans l'Église romaine, n'aient été fixées qu'à une date aussi tardive, c'est-à-dire à l'époque de la haute Renaissance. Nous savons, au contraire, que l'Église n'a jamais laissé à l'initiative

privée le soin d'arrêter le rite à suivre dans la célébration des saints mystères. Il y eut, sans doute, dès les premiers siècles du christianisme, une « liturgie » ou une manière de célébrer la messe, à laquelle tous les prêtres devaient se conformer. Cette liturgie primitive fut usitée, avec de légères particularités, dans l'Église entière, depuis les temps apostoliques jusqu'aux environs du quatrième siècle. A cette époque seulement, par suite de transformations diverses, les liturgies d'Orient et d'Occident, assez notablement différentes l'une de l'autre, sortirent de cette liturgie primitive.

Nous ne possédons plus, malheureusement, de documents bien authentiques, et en nombre suffisants, pour nous faire une idée complète de cette liturgie primitive. Il semble bien, toutefois, que celle qui s'en rapproche le plus est la liturgie romaine, qu'un pape des premières années du cinquième siècle, Innocent Ier, n'hésite pas, dans une lettre à l'évêque de Gubbio, à faire remonter, dans ses parties essentielles, jusqu'à l'apôtre saint Pierre lui-même : « Qui ne sait, écrit-il, que tous doivent suivre ce que le prince des apôtres, saint Pierre, a confié à l'Église romaine et ce que l'on a observé jusqu'à présent ? »

Cette lettre est de l'année 416. On en doit conclure, en premier lieu, que, même en Occident, il

s'introduisait déjà, dans la liturgie, certains usages peu conformes aux traditions apostoliques. La « liturgie gallicane », par exemple, commençait à s'élaborer lentement : c'est d'elle que devaient sortir bientôt les liturgies ambrosiennes, mozarabes et celtiques. On ne saurait prétendre que ce fut avec l'approbation, même tacite, de Rome. La lettre d'Innocent Ier nous montre, en effet, que, dès le début du cinquième siècle, le Pontife romain s'élevait énergiquement contre ces modifications indiscrètes aux usages de l'Église primitive. D'où l'on est en droit de conclure qu'elle a toujours eu, plus que les autres, le souci de les conserver dans leur plus parfaite intégrité.

Il est infiniment probable que le pape Innocent Ier, pour rappeler avec tant de véhémence au respect des usages primitifs, avait à sa disposition des témoignages authentiques de ces vénérables traditions, et peut-être même de véritables formulaires ou livres liturgiques. Ils ne sont point, nous l'avons déjà dit, parvenus jusqu'à nous, et nous devons reconnaître que les plus anciens livres de ce genre, actuellement connus, sont d'une époque un peu plus tardive, mais encore très vénérable, ainsi qu'on pourra le constater d'après leur brève énumération.

C'est d'abord le *Sacramentaire grégorien*, qui

eut pour auteur saint Grégoire le Grand (590-604) et qui nous est arrivé, sinon tout à fait intact, du moins dans une rédaction qui remonte au moins au pape Adrien Ier (772-795). C'est ensuite le recueil appelé *Sacramentaire gélasien*, et qui serait un recueil liturgique romain composé entre le sixième et le septième siècle. Il y a encore le *Missale francorum*, le *Sacramentaire léonien* et enfin les *Ordines romani*, publiés jadis par Mabillon et rédigés au septième ou au huitième siècle.

Les savants ne manquent pas de montrer tout le parti que l'on peut tirer de ces précieux documents pour l'histoire de la messe. Nous ne pouvons que renvoyer à leurs doctes ouvrages ceux qui désireraient s'instruire plus à fond sur la matière.

Il suffisait, pour notre sujet, de les indiquer rapidement, afin de montrer que ce ne fut pas l'Église qui, à un moment donné, a inventé, de toutes pièces, la messe, telle que nous la disons aujourd'hui. Son but a été simplement de surveiller de très près la façon dont on la célébrait, et il est fort instructif d'avoir à noter que les pontifes de Rome se sont efforcés, à toutes les époques, de revenir, autant qu'il était possible, aux plus anciennes coutumes de l'Église primitive. Les différences, d'autre part, entre les diverses manières de dire la messe, à travers les âges, sont beaucoup

moins considérables qu'on serait tenté de l'imaginer. Nous allons le constater dès le début de cette étude en parlant de la messe au premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire au temps des apôtres.

II. — La messe au temps des Apôtres

Le premier document relatif à l'histoire de la messe est le récit, consigné dans les livres révélés, de la dernière Cène du Seigneur, à la veille de la Passion. Ce jour-là, au Cénacle, Jésus offrit la première messe, et ce fut d'après un rite, ou une liturgie, qui se rattachait étroitement à la Pâque juive. En même temps il donnait à ses apôtres, et à leurs successeurs dans le sacerdoce, le pouvoir, avec l'ordre, de faire ce qu'il avait fait, et cela jusqu'à la consommation des siècles.

L'exemple de Jésus fut donc la règle des apôtres et de leurs successeurs immédiats. Ils ont fait, après lui, ce qu'il avait fait le premier. Ils ont fait, toutefois, autre chose encore. Car s'ils se gardèrent bien de modifier, en quoi que ce soit, l'acte essentiel du sacrifice, ils furent amenés par la force des choses, à introduire quelques nouveautés dans ce qu'on pourrait appeler ses « entours ». Ils purent retrancher, par exemple, certaines actions

secondaires, qui pouvaient se prévaloir, cependant, d'une très haute antiquité. Mais surtout ils en ajoutèrent plusieurs autres, qui leur parurent utiles, et même nécessaires, pour mieux mettre en valeur l'action principale du sacrifice. Telle est l'origine de la liturgie eucharistique, c'est-à-dire de l'ensemble des prières et des cérémonies qui précèdent, accompagnent ou suivent la consécration, laquelle est l'action essentielle de la messe, la seule dont Jésus ait été personnellement l'auteur.

La simplicité primitive du rite eucharistique s'est donc compliquée, peu à peu, d'un certain nombre de cérémonies accessoires, et la diversité de ces cérémonies s'est accusée de plus en plus, à mesure que le christianisme se répandait dans le monde entier, jusqu'au point de constituer des ensembles qui, pour un œil mal préparé à démêler la signification du détail, pourront sembler, peut-être, notablement différents. Après avoir assisté, par exemple, dans l'église parisienne de Saint-Julien-le-Pauvre, à la messe solennelle d'un prêtre grec, qui célèbre selon la liturgie eucharistique de saint Jean Chrysostome, il n'est pas très sûr qu'un paroissien de Saint-Sulpice n'éprouve pas quelque difficulté à y reconnaître, du premier coup, ce même sacrifice eucharistique auquel il assiste, régulièrement, chaque dimanche.

Mais cette multiplicité de cérémonies accessoires comme aussi bien leur diversité, bien loin d'être, pour ceux qui réfléchissent un objet d'étonnement, ne devrait servir, au contraire, qu'à les instruire et aussi qu'à les édifier. Nous voulons dire, en effet, qu'elles se trouvent dans la nécessité même des choses, et nous n'hésitons pas à en faire remonter l'origine aux apôtres eux-mêmes. Il suffit de réfléchir, pour s'en convaincre, aux motifs de leur institution.

S'il y a, en effet, dans l'ensemble des cérémonies de la messe, un petit nombre seulement qui soient absolument et rigoureusement nécessaires à l'essence, et même à l'intégrité, de la messe, il en fallait d'autres, en assez grand nombre, pour mettre en valeur ces choses nécessaires, afin de les faire comprendre et de les faire aimer, c'est-à-dire afin d'éclairer l'intelligence des fidèles et d'exciter leur dévotion. Toute la première partie de la messe jusqu'à l'offertoire, — ce qu'on appelait jadis « la messe des catéchumènes », — n'est ordonnée qu'à la préparation du sacrifice et à l'instruction des fidèles : et qui donc oserait soutenir qu'il n'est pas « nécessaire », avant de procéder au sacrifice du corps et du sang de Jésus, de s'y préparer par des méditations et des prières spéciales? N'est-il

pas « nécessaire » de réfléchir à l'extraordinaire magnificence de l'acte qui va s'accomplir et de s'y disposer par des actes de ferveur et d'amour?

Telle est la double raison du plus grand nombre des cérémonies de la messe. Nous pouvons être persuadés, alors même que nous n'aurions aucune preuve historique à produire à l'appui, qu'une partie de ces cérémonies remonte aux apôtres. Ils ne pouvaient en effet se désintéresser du rite extérieur des sacrements qui sont essentiellement de l'ordre des « signes », c'est-à-dire des choses qu'on voit, mais qui sont destinées à nous faire penser aux choses qu'on ne voit pas. « La nature de l'homme est telle, dit le concile de Trente, qu'il ne peut facilement s'élever à la méditation des choses divines sans le secours des choses extérieures : c'est pour cela que l'Église institua des rites, et ainsi, dans la messe, certaines paroles sont dites à mi-voix, d'autres, au contraire, d'une voix haute. Elle institua, de même, un certain nombre de cérémonies, comme les bénédictions mystiques, les lumières, les encensements, les vêtements sacrés et beaucoup d'autres du même genre, s'autorisant pour cela de la discipline apostolique et de la tradition. » (Conc. Trid. *Sess.* XXII, cap. 5.)

Les apôtres auraient négligé un de leurs

principaux devoirs s'ils ne s'étaient préoccupés des aspects extérieurs du nouveau culte qu'ils étaient chargés d'organiser. Nous pouvons être assurés qu'ils n'ont pas manqué de le faire.

Pour entourer de rites extérieurs la célébration de l'Eucharistie, dit fort justement Mgr Lapini, il leur suffisait d'imiter l'exemple de Jésus-Christ. Le Christ, en effet, l'avait instituée au cours du banquet pascal, qui, d'après les prescriptions hébraïques, avait un caractère essentiellement religieux. Aux psaumes et aux prières qui réglaient les viandes légales et les coupes rituelles, mélangées de vin et d'eau, il avait ajouté des discours austères et solennels. Puis, avant de distribuer à ses disciples le pain et le vin de la nouvelle alliance, il avait levé les yeux au ciel, rendu grâce à son Père, béni les éléments eucharistiques. Enfin, après un long discours remplis d'avis, de souvenirs et de paroles d'adieu, il avait récité l'hymne prescrite, laquelle avait mis fin, tout à la fois, au repas légal et à l'Eucharistie.

C'est déjà l'ordonnance générale et le cadre de la messe. De bons auteurs, étudiant de près le récit que les *Actes des Apôtres* nous ont laissé de quelques assemblées liturgiques, et en les rapprochant de certaines expressions de saint Paul, ont pu y retrouver les lignes précises de cette imitation du

rite inauguré par le Christ, au jour du Jeudi saint. C'est, en effet, du sacrifice eucharistique dont il est parlé aux *Actes des Apôtres*, quand il est dit à propos des premiers chrétiens : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et la communion de la fraction du pain et les prières. » (*Act.*, II, 42.) Et « la communion de la fraction du pain », c'est la messe, ou l'Eucharistie, comme traduit, d'ailleurs, la version syriaque du second siècle, dite *Fescito*, « *in fractione eucharistiæ* ». Au chapitre vingtième du même livre des *Actes*, nous trouvons encore la description d'une réunion de fidèles à Troas, un jour de dimanche, pour rompre le pain, *ad frangendum panem*. (*Act.*, XX, 7.) Et quant à prétendre que l'expression « rompre le pain » doive s'appliquer exclusivement à ces repas que les premiers chrétiens appelaient « l'agape », cela n'est pas possible, d'autant plus qu'à cette époque, les chrétiens célébraient l'Eucharistie à la manière du Christ, c'est-à-dire conjointement avec un repas ordinaire, celui qui se fait en vue de la réfection corporelle.

Quelles furent, maintenant, les circonstances accidentelles ou les actions secondaires dont les apôtres accompagnèrent, dès l'origine, la célébration de la messe? Nous ne pouvons le dire d'une

façon positive, puisqu'ils ne nous ont laissé, pour nous l'apprendre, aucun formulaire ou recueil de cérémonies, aucun de ces livres, enfin, auxquels l'Église reconnaîtrait la même valeur qu'aux écrits révélés. Mais ils donnèrent cet enseignement par leur façon même d'agir, et l'usage s'établit de faire ce qu'ils avaient fait, et comme ils l'avaient fait.

Les plus anciens Pères de l'Église ne cessent de nous répéter qu'ils tiennent des apôtres la méthode avec laquelle ils célèbrent la messe. Saint Cyrille d'Alexandrie, par exemple, en son commentaire sur le récit de la Cène qui se trouve en saint Luc, nous enseigne que cette action du Christ est le type de ce que nous devons faire, et que nous faisons, en offrant l'Eucharistie. De même tous les Pères du troisième et du quatrième siècle, qui nous parlent non seulement des pensées, mais encore des actions, — génuflexions, signes de croix, etc., — accompagnant le saint sacrifice. D'où l'on est en droit de conclure que déjà, vers cette époque, il s'était formé, dans l'Église, comme un trésor de cérémonies liturgiques, regardé comme très respectable et qui, de fait, était généralement respecté. Et que cet ensemble de cérémonies remonte aux apôtres, voilà ce dont personne ne doute.

Si l'on demande, enfin, avec plus d'insistance, à quelle marque on pourra reconnaître l'origine

apostolique de ces rites, saint Augustin répondra plus tard que ce sont les rites qui, dès la plus haute antiquité, se retrouvent universellement dans toutes les Églises, et dont on ne peut dire, exactement, quel fut l'auteur. Il est impossible, en effet, que toute l'Église, et dès l'origine, se soit trouvée d'accord à embrasser le même rite et la même coutume, si elle n'y avait été conduite par l'autorité même des apôtres .

Il ne faut, toutefois, jamais perdre de vue, qu'à l'origine les rites de la nouvelle religion étaient beaucoup plus voisins qu'ils ne le sont aujourd'hui des rites judaïques. On se tromperait, en effet, si l'on croyait que les apôtres, au lendemain de la Pentecôte, se séparèrent violemment, et d'un seul coup, de la liturgie alors en vigueur, comme s'ils l'avaient absolument réprouvée. Le christianisme, en effet, avait pour but de transformer le mosaïsme, non pas de l'abolir. Et si, de fait, la tentative ne réussit pas de suite, et complètement, ce fut à cause de l'obstination des Juifs qui ne surent pas s'élever jusqu'à la hauteur de cette conception providentielle, ou qui ne le voulurent pas.

La liturgie chrétienne, dit Mgr Duchesne, procède, pour une très large part, de la liturgie juive et n'en est même que la continuation. Les premiers chré-

tiens, au temps où ils étaient encore groupés à Jérusalem, prenaient donc part, tout d'abord, au « culte du temple », qui avait un caractère national. Mais, en plus de ce culte public et national, ils avaient aussi, comme les autres Juifs, des exercices de confrérie, de congrégation locale, qui se pratiquaient dans des réunions religieuses plus intimes, en dehors du temple.

Ces réunions, qui eurent lieu d'abord le samedi, se tinrent ensuite, et de très bonne heure, le dimanche. On y priait en commun, puis on lisait des extraits de la Bible, on chantait des psaumes, à la suite de quoi on prononçait une homélie sur un thème fourni par les lectures. Les nouveaux chrétiens ne firent qu'ajouter, aux lectures, des extraits du Nouveau Testament, en particulier de l'Évangile, gardant, pour le reste, la tradition du culte des synagogues.

Telle était la première partie de ces réunions. La seconde était consacrée à la cène, ou repas sacré. Nous avons déjà dit qu'elle comprenait trois phases principales, selon la méthode enseignée par le Christ lui-même, à savoir : l'action de grâces ou prière eucharistique, la fraction du pain, enfin la distribution du pain et du vin aux convives.

Nous allons trouver la confirmation de tout ce que nous avons dit jusqu'ici dans la description

des assemblées chrétiennes donnée par saint Justin dans sa première Apologie. Aucun document ne saurait, comme celui-là, nous permettre de retrouver la physionomie de la messe telle qu'on la célébrait aux époques les plus reculées du christianisme et nous convaincre que, de nos jours encore, cette physionomie est bien toujours la même, sans rien qui en altère la caractéristique essentielle.

III. — Comment on disait la messe a Rome au second siècle de l'ère chrétienne

L'auteur vénérable auquel nous allons demander de nous instruire sur la façon dont les chrétiens, un siècle à peine après la mort du Christ, célébraient la messe, sera le martyr saint Justin, dans un écrit datant de la première moitié du second siècle. Il ne sera pas inutile, avant de le citer, de mettre en lumière la haute valeur qui s'attache à son témoignage.

Né à Sichem, en Palestine, vers l'année 114, il étudia d'abord la philosophie, à l'école d'Alexandrie, et y acquit bientôt une grande réputation. S'étant converti à la foi chrétienne, il vint à Rome où il continua à enseigner la philosophie et surtout la morale chrétienne. Indigné de toutes les calomnies

qui se débitaient sur ses frères en religion, il prit la résolution de prendre hautement leur défense et écrivit deux « Apologies » en leur faveur. La première, adressée à l'empereur Antonin le Pieux, entre 139 et 150, eut tant de succès auprès de lui, qu'elle fit retirer l'édit de persécution qui venait d'être publié contre les chrétiens. La seconde apologie fut adressée à Marc-Aurèle, l'empereur philosophe. Elle n'eut pas, du moins immédiatement, la même efficacité. Justin, d'ailleurs, ne s'en étonna point : « Je m'attends, écrit-il, à me voir quelque jour dénoncé et mis aux fers, à l'instigation de quelques-uns de ceux qu'on appelle philosophes. » Ce fut, en effet, ce qui arriva. Traîné devant le préfet Rusticus, la seconde année du règne de Marc-Aurèle, saint Justin fut martyrisé en l'an 163, avec plusieurs de ses compagnons.

Voici, maintenant, le passage de sa première Apologie où il décrit les assemblées chrétiennes telles qu'elles se faisaient à Rome à son époque. A défaut du texte grec, nous donnons la traduction latine de la *Patrologie* de Migne, en nous permettant de séparer, par des chiffres, chacune des phrases les plus caractéristiques.

(I.) 1. Solis, ut dicitur, die, omnium sive urbes sive

Au jour qu'on appelle « le jour du soleil », se réu-

nissent, dans un même lieu, tous ceux qui habitent la ville ou la campagne.

On lit, dans la mesure où le temps le permet, les commentaires des apôtres ou les écrits des prophètes.

Puis, dès que le lecteur s'arrête, celui qui préside prend la parole pour faire une instruction, et les inviter à mettre en pratique tant de beaux exemples.

Ensuite, nous nous levons tous ensemble et nous faisons des prières.

Puis, ainsi que je l'ai déjà dit, quand nous avons cessé de prier, on apporte du pain et du vin avec de l'eau.

Alors, celui qui préside offre des prières et l'action de grâces, avec toute l'énergie de son âme. Le peuple répond : *Amen!*

Puis les choses sur lesquelles on a rendu grâces sont distribuées, pour qu'ils y participent, à chacun de ceux qui sont présents et, par le ministère des diacres, elles sont envoyées à ceux qui sont absents.

agros incolentium fit conventus.

2. Et commentaria apostolorum aut scripta prophetarum leguntur quoad licet per tempus.

3. Deinde, ubi lector desiit, is qui præest (ὁ προεστως) admonitionem verbis et adhortationem ad res tam præclaras imitandas suscipit.

4. Postea omnes simul consurgimus et preces emittimus.

(II.) 5. Atque, ut jam diximus, ubi desiimus precari, panis affertur et vinum et aqua.

6. Et qui præest preces et gratiarum actiones totis viribus emittit. Populus acclamat : *Amen!*

7. Et eorum in quibus gratiæ actæ sunt, distributio fit et communicatio unicuique præsentium, et absentibus per diaconos mittitur.

Ce texte de saint Justin ne livrerait pas, de lui seul, toute sa signification, si nous négligions de l'éclairer par un sérieux commentaire. Nous en avons puisé l'idée et les traits principaux dans l'excellent livre de Mgr Lapini (*Instituzioni liturgiche*, p. 53 et suiv. Firenze, 1895), en nous aidant d'autre part, des livres spéciaux et surtout de Mgr Duchesne (*Origines du culte chrétien*), et de Dom Cabrol (*la Prière antique*).

(I) 1. Saint Justin nous renseigne, tout d'abord, sur le jour où se tenaient les assemblées chrétiennes : c'était, non plus le samedi, comme à l'origine, alors que le culte chrétien et le culte judaïque ne s'étaient pas encore violemment séparés l'un de l'autre, mais le dimanche, ou plutôt le « jour du soleil », comme il dit lui-même, pour mieux se faire entendre des païens auxquels il s'adresse.

Et il ne manque pas, dans un autre passage de son Apologie, de nous expliquer les raisons de ce choix : « Nous nous réunissons tous le jour du soleil soit parce que ce jour est le premier, celui dans lequel Dieu, séparant la matière des ténèbres, créa le monde, soit parce que ce premier jour est celui dans lequel Jésus-Christ est ressuscité des morts. »

Il ne faudrait pas conclure que les premiers

chrétiens célébraient seulement la messe une fois par semaine. La messe quotidienne se disait déjà, mais n'était pas obligatoire. Dans les actes du martyre de saint André — c'est, malheureusement, un document du quatrième siècle — le rédacteur fait dire au saint martyr : « Chaque jour, j'offre au Dieu tout-puissant un sacrifice vivant, non la fumée de l'encens, non le sang des boucs, non la chair des taureaux qui mugissent : mais j'offre à Dieu, sur l'autel de la croix, l'agneau sans tache dont la chair sert de nourriture, et dont le sang sert de breuvage au peuple qui a foi dans le Christ. »

Saint Justin ne parle pas du lieu ou de l'endroit où se tenaient ces réunions. Mais ce devait être dans un lieu très vaste, puisque l'assemblée était nombreuse et qu'elle se réunissait toute dans un même lieu, *in uno loco.* Il est assez remarquable, toutefois, d'avoir à noter que, dans l'interrogatoire qui précéda son martyre et dont les actes authentiques nous ont été conservés, à une question du juge qui lui demandait en quel lieu les chrétiens s'assemblaient, saint Justin répondit :

— Là où ils peuvent le faire. Crois-tu que nous nous assemblons *tous dans un même lieu?* Pas le moins du monde. Le Dieu des chrétiens n'est pas enfermé quelque part ; invisible, il remplit le ciel

et la terre, en tous lieux ses fidèles l'adorent et le louent.

La contradiction n'est qu'apparente. Quand les premiers chrétiens, en effet, jouissaient d'une paix et d'une liberté au moins relatives, ils se réunissaient ouvertement et dans des locaux assez vastes pour les contenir tous ensemble : il en était ainsi, probablement, au moment où saint Justin écrivit son Apologie. Mais, en temps de persécution, les choses en allaient différemment : les réunions se faisaient en cachette, par petits groupes, et où l'on pouvait, surtout dans les cryptes des cimetières et selon la capacité de ces cryptes. Or, si le juge interroge de cette façon le saint confesseur, c'est qu'il veut se renseigner exactement sur l'endroit de ces réunions. Il tend un piège : saint Justin n'a garde d'y tomber et, sans manquer pour cela au respect de la vérité, il lui répond comme nous l'avons entendu le faire.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de ces mystérieuses catacombes où se tenaient les assemblées chrétiennes en temps de persécution. Il faut en venir à la description même de ces assemblées. On sait, de façon générale, qu'elles comprenaient deux parties distinctes, qu'on appela, plus tard, la *Messe des catéchumènes* et la *Messe des fidèles*. Nous allons voir que ce rite existait déjà au second siècle et on le suit assez bien dans le

texte de saint Justin que nous avons à commenter.

2. La première partie de la messe des catéchumènes était consacrée à l'instruction des fidèles ou à *la lecture*. « On lit, dans la mesure où le temps le permet, les commentaires des apôtres et les écrits des prophètes. » Essayons de bien entendre tous les enseignements contenus dans cette simple phrase de notre saint docteur.

Dans la messe actuelle, telle que nous la célébrons aujourd'hui, la part faite aux lectures destinées à l'instruction des fidèles est beaucoup moins considérable que dans la liturgie primitive. C'est d'abord que nous lisons seulement deux passages empruntés au nouveau Testament, l'*Épître* et l'*Évangile*. Quand Justin parle de lectures empruntées aux « commentaires » des apôtres, il faut entendre déjà par là que ces lectures devaient être probablement beaucoup plus variées qu'on se l'imagine à l'ordinaire, car les Pères du second siècle n'étaient pas réduits comme nous, pour connaître la doctrine des apôtres, aux seules sources d'informations contenues dans ce que nous appelons aujourd'hui le « Nouveau Testament ».

On faisait ensuite une part très large aux lectures empruntées à l'Ancien Testament, surtout aux pro-

phètes, qui avaient annoncé, en termes d'une admirable précision, les plus hauts mystères de la religion nouvelle. Aussi, quand saint Justin, dans ses *Dialogues*, aborde la question de l'Eucharistie, il ne manquera pas de s'appuyer fréquemment sur l'autorité des livres de l'ancienne loi. « L'oblation d'une mesure d'orge imposée à ceux qui étaient guéris de la lèpre était, nous dit-il, par exemple, la figure de l'oblation de l'Eucharistie, que Notre-Seigneur Jésus-Christ commande d'offrir, en mémoire de la Passion qu'il a soufferte, pour ceux qui ont été purifiés de toute faute. »

Il y avait encore une place réservée aux lectures que j'appellerais volontiers, — qu'on me passe l'expression, — les lectures d'actualité. Eusèbe, par exemple, nous rapporte ce fragment de la lettre de Denis, évêque de Corinthe, aux Romains : « Au saint jour du Seigneur, nous avons lu votre lettre, et à cette lecture, comme à celle de la lettre écrite autrefois par Clément, toutes les âmes furent remplies d'excellents enseignements. » On lisait aussi les lettres renfermant le récit des actes des martyrs, à mesure qu'on en avait connaissance, et je laisse à penser si des lectures de ce genre étaient propres à exciter le courage et la dévotion de tous ces chrétiens qui, peut-être dans quelques heures, allaient avoir, eux aussi, à affronter de pareilles épreuves !

Cette partie de la messe était donc extrêmement vivante et, par elle-même, toute remplie d'instruction pour ceux qui étaient présents. Il importait, toutefois, de préciser les enseignements qu'on devait tirer des lectures entendues. C'est à ce soin que va maintenant vaquer celui qui préside l'assemblée.

3. *Dès que le lecteur s'arrête, celui qui préside prend la parole pour faire une exhortation et inviter à suivre tant de beaux exemples qui viennent d'être cités.* Sur quoi je veux remarquer, premièrement, que nous trouvons ici une précieuse indication au sujet des origines de la hiérarchie ecclésiastique et sur la façon dont les différents membres de cette hiérarchie prenaient part au rite eucharistique.

On sait que la hiérarchie ecclésiastique comprend trois degrés, à savoir : l'évêque, les prêtres, puis leurs ministres, répartis en deux ordres, majeurs et mineurs. Le pape saint Corneille, au milieu du troisième siècle, énumère déjà, dans une lettre célèbre, les divers degrés de cette hiérarchie, en disant qu'au-dessous de l'évêque il y a : les prêtres, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les lecteurs et les portiers. La liste est moins complète dans saint Justin : mais il n'avait

pas à nous la donner et c'est déjà fort bien qu'il nous renseigne sur trois ministres, au moins, de cette hiérarchie, le lecteur, le diacre et « celui qui préside ».

Mais quel est, au juste, celui qui préside, ὁ προεστώς? Est-il prêtre ou évêque? Saint Justin ne le dit pas : mais, bien qu'à l'ordinaire et dans les premiers temps les assemblées chrétiennes fussent présidées par des évêques, autour desquels se groupaient les prêtres, sacrifiant en même temps que lui (*), toutefois les simples prêtres auraient pu, tout comme lui, s'acquitter d'un pareil office. » (Lapini.) Et, s'ils le pouvaient, c'était que l'évêque leur en avait donné le pouvoir et le droit, comme l'indique expressément cette lettre où saint Ignace, écrivant aux chrétiens de Smyrne, rappelle que nul ne peut, sans l'assentiment de l'évêque, donner le baptême ou célébrer l'agape, *non licet sine episcopo neque baptizare. neque agapem celebrare* (**).

C'était au « président » de l'assemblée que revenait le soin de prononcer le « sermon », qui

(*) Voir à ce sujet A. Maringola, *Antiquitates christianorum institutiones*, vol. II, cap. v. L'Eglise grecque a conservé cette coutume dont il reste encore un vestige, chez les Latins, dans les cérémonies de l'ordination des prêtres et des évêques.

(**) Encore au temps de Tertullien il n'était pas permis, même aux diacres et aux prêtres, de donner le baptême sans la délégation de l'évêque. (*De bapt.* n. 17.)

était toujours l'explication du texte dont le lecteur venait de donner connaissance : on appelait ce sermon d'un nom spécial, l'« Homélie ». L'habitude n'existait pas encore d'intercaler, dans la messe, un discours d'apparat, sans rapport immédiat avec l'ensemble de la cérémonie. Cet usage, dont on pourrait, d'ailleurs, contester le bonheur, ne s'introduisit qu'assez tard dans la pratique de l'Église, où le prédicateur fut longtemps obligé de s'en tenir à l'explication des lectures faites au début de la messe. Saint Augustin, à ce propos, nous raconte qu'il fut un jour fort embarrassé, quand il entendit son ministre donner lecture, par mégarde, d'un autre passage que celui qui lui avait été désigné : il fut donc obligé d'improviser une nouvelle homélie, pour rester fidèle à l'usage qui voulait que l'évêque commentât toujours les passages des Livres saints dont on avait fait, à l'office, la lecture solennelle.

Comme ils étaient, toutefois, fort nombreux, et qu'il fallait choisir entre tant de richesses, c'était le président qui était chargé de ce soin. Nous savons encore qu'il désignait parfois un de ses prêtres pour adresser, à sa place, la parole au peuple; et c'est ce que nous apprenons par ce texte d'Origène, auteur du début du troisième siècle. Après l'achèvement des lectures, Origène, donc, est

monté en chaire. Il commence ainsi son discours : « On a lu plusieurs choses tirées des livres des Rois : l'histoire de Nabal, la fuite de David devant Saül, le passage où David prend la lance de Saül, la fuite de David chez le roi Achar, enfin l'apparition de Samuel à Saül chez la Pythonisse. Cela fait quatre épisodes différents. S'il fallait commenter tout cela, ce serait trop long. Que l'évêque lui-même me désigne le passage que je dois commenter. » Le choix de l'évêque s'arrêta sur le dernier épisode et Origène prononça le sermon, resté fameux, sur la Pythonisse d'Endor.

4. Dom Cabrol, à qui nous empruntons ce récit, suppose que « c'est peut-être ici, après l'évangile, que se trouvait primitivement la prière des fidèles ». Le témoignage de saint Justin nous permet d'être encore plus affirmatif. « Ensuite tous se lèvent et l'on fait, ensemble, des prières. » C'est, avant l'offertoire et « la prière du président », cette autre prière, tout à fait spéciale, qu'on pourrait appeler « la prière de tout le monde ».

Nous avons quelque peine à nous figurer, aujourd'hui, le véritable caractère de cette partie de la messe, qui a disparu de notre liturgie, presque complètement. Le prêtre dit bien, après l'évangile, en se tournant vers le peuple :

— *Dominus vobiscum : oremus!* Le Seigneur soit avec vous : prions!

Mais cette invite reste sans effet. Le chœur chante un psaume qui est l' « Offertoire », les ministres font les apprêts immédiats du sacrifice, alors qu'à l'origine c'était le moment, un des plus pathétiques dela messe, où toute l'assemblée chrétienne se mettait à prier, dans le silence et le recueillement, chacun s'acquittant de son mieux de son devoir d' « orante », et donnant libre essor aux effusions personnelles de sa piété.

Il n'y a point, du moins dans les liturgies occidentales, d'anciens formulaires de cette supplication publique : nous pouvons croire qu'il n'y en a jamais eu, et que, pour cette partie de la messe, la prière n'a jamais été réglementée étroitement. Mais saint Paul semble en avoir donné, en quelque sorte le programme, dans son épître à Timothée, toute remplie, d'ailleurs, d'instructions pastorales.

— Je vous conjure, avant toutes choses, que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et pour ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille dans toute sorte de piété et d'honnêteté.

Ici se termine la première partie de l'assemblée

eucharistique ou « messe des catéchumènes ». Dans un autre endroit de son *Apologie* saint Justin mentionne toutefois une autre cérémonie dont il ne parle pas ici, à savoir le « baiser de paix », que les chrétiens se donnaient après les prières et avant de commencer la messe proprement dite. C'est d'elle, maintenant, que nous allons parler, suivant pas à pas, comme nous l'avons fait jusqu'ici, le texte de notre saint martyr.

(II). 5. *Puis, ainsi que je l'ai dit*.... Saint Justin, en effet, et nous l'avons remarqué plus haut, avait déjà donné une première description de la messe dans ce même écrit d'où nous avons tiré le texte que nous commentons. Dans cette première description, donc, il avait déjà parlé de l' « Offertoire », et même il l'avait fait en termes assez instructifs : « On apporte, disait-il, à celui qui préside l'assemblée, du pain, un peu d'eau et du vin. » Il y a là quelques nuances sur lesquelles il ne sera pas inutile d'attirer l'attention.

Tout d'abord, celui à qui on apporte « les choses sur lesquelles on rendra grâces », c'est le président de l'assemblée, qui prend donc part, personnellement, à cette cérémonie.

Et que lui apporte-t-on ? *Panis affertur et vinum et aqua*, dit le second texte ; mais le premier, avec

plus de précision : *panis affertur et poculum aquæ et vinum*, du pain, *un peu* d'eau et du vin. Ce *poculum aquæ*, qui est indiqué ici avant le vin, est assez significatif. On sait, en effet, que parmi les raisons mystiques de cette eau mélangée au vin, l'Église indique, en premier lieu, qu'elle est le symbole du peuple chrétien tout entier, et, plus spécialement, des fidèles qui assistent à la messe. Toute la raison du symbole est donc obtenue, ne serait-ce que par une seule goutte d'eau, tandis que pour l'usage du sacrement, surtout quand tout le peuple communiait sous les deux espèces, il était nécessaire d'une assez grande quantité de vin. D'où saint Justin, avec beaucoup de vérité, a pu dire qu'on apportait au célébrant un peu d'eau et du vin, *poculum aquæ et vinum*.

Il est inutile, après ce que nous venons de dire, de faire remarquer l'antiquité de l'usage qui consiste à mélanger, dans le calice, un peu d'eau avec le vin. Saint Cyprien, au troisième siècle, parlera longuement du symbolisme de cette pratique. L'oraison actuelle de la liturgie romaine : *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem*, résume admirablement tout l'enseignement de ce saint docteur.

On pourrait se demander s'il y avait déjà, au second siècle, cette « Prière sur les offrandes » à

laquelle nous donnons, aujourd'hui, le nom de « Secrète ». Saint Justin n'en parle pas, mais on pourrait dire qu'il y fait allusion dans le *quibus acceptis* de sa description; en recevant et acceptant les offrandes, le président devait, en effet, prononcer quelques prières, et dom Cabrol fait justement remarquer que « l'idée que rendent les secrètes de style antique est toujours que Dieu accueille favorablement les offrandes et qu'en retour il accorde sa grâce ou ses dons aux fidèles ».

6. Je veux noter, à ce propos, qu'il faut prendre garde, dans ce genre de recherches, de poursuivre trop loin le parallélisme entre le rite de la messe ancienne et celui de la messe telle que nous la célébrons aujourd'hui. Il est, en effet, de toute évidence, que les différences doivent être, et sont, en réalité, assez considérables, ne serait-ce que par suite de ces changements qui surviennent nécessairement et par la force des choses. Une plus grande liberté, d'autre part, était laissée, dans les premiers siècles, au célébrant, non seulement pour le choix des lectures, mais encore pour l'expression à donner à la plupart des prières dont la liturgie ne lui indiquait, pour ainsi dire, que le thème à développer. De là viennent ces variantes que nous remarquons, en particulier, dans les différentes « pré-

faces » qui nous ont été conservées, et nous avons même le singulier exemple d'un célébrant qui, abusant des libertés de l'improvisation, n'a pas craint de faire retentir dans sa prière l'écho de ses antipathies et de confier au Seigneur le secret de ses défiances à l'égard de toute une classe de fidèles, les Ascètes.

C'est principalement au sujet de cette sixième partie de la messe, — la prière et l'action de grâces du président, comme on pourrait l'appeler, avec saint Justin, — que nous devons nous garder de vouloir, beaucoup trop longtemps à l'avance, retrouver presque mot pour mot, dans les liturgies anciennes, toute cette partie de la messe actuelle que nous appelons « canon », les Grecs « anaphore », et qui est, en réalité, la seule et véritable « prière eucharistique ».

Le canon ou règle à suivre, κανων, pour la consécration des saintes espèces, est la partie essentielle du saint sacrifice de la messe. Il est, au moins quant à sa substance, de tradition apostolique, mais, de l'aveu des savants les plus compétents dans la matière, l'auteur qui lui a donné sa rédaction définitive nous est inconnu. On s'accorde à reconnaître que, pendant fort longtemps, il ne dut pas y en avoir de rédaction écrite et que les prêtres le récitaient de mémoire, s'en transmettant les uns

aux autres la formule. Le dernier pape qui y ait changé quelque chose est saint Grégoire, lequel mourut au début du septième siècle, en 604.

La fameuse « discipline du secret » avait surtout pour objet de sauvegarder cette réserve touchant le canon de la messe ou la règle essentielle du sacrifice. Il ne faut donc pas s'étonner que saint Justin se montre, à son sujet, si peu prodigue de détail. Il nous dit simplement : « Celui qui préside offre des prières et l'action de grâces. » Mais notons que « l'action de grâces », comme l'indique l'étymologie, c'est l'Eucharistie, εὐχαριστία, la bonne grâce, ou la grâce par excellence. D'où il faut conclure que notre auteur, se retranchant, pour ainsi dire, dans le secret professionnel, se borne à noter qu'à ce moment précis de l'assemblée chrétienne s'accomplissait le rite sacré du sacrifice, mais sans vouloir s'étendre davantage sur le mode avec lequel il s'accomplissait.

Il avait, toutefois, été un peu plus prolixe dans sa première description. Après nous avoir dit, en effet, qu'on apporte à celui qui préside l'assemblée, du pain, un peu d'eau et du vin, il ajoutait :

— Les ayant reçus, il rend gloire et louange au Père de toutes choses, au nom du Fils et du Saint-Esprit, et il poursuit longuement l'Eucharistie, ou action de grâces, pour ces dons qui nous viennent

de lui. *Quibus ille acceptis laudem et gloriam universorum Parenti per nomen Filii et Spiritus Sancti emittit, et Eucharistiam, sive gratiarum actionem pro his ab illo acceptis donis prolixe exequitur.*

Ce *prolixe exequitur* est fort instructif. Il indique un développement assez considérable de la prière eucharistique, qui se composait donc, dès lors, d'autre chose que des paroles sacrées de la consécration.

Il me semble, maintenant, que le texte de saint Justin nous permet encore, malgré son extrême concision, de retrouver les principales parties dont elle se composait.

Laudem et gloriam emittit, il rend gloire et louange au Père de toutes choses, au nom du Fils et du Saint-Esprit. C'est la prière du chef de famille au banquet pascal de l'ancienne loi, laquelle commençait par une hymne de louange qui est devenue notre « préface » et se termine, dans toutes les liturgies, par le célèbre trisagion des anges : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus sabaoth!*

Puis viennent les prières et l'action de grâces pour les dons reçus de Dieu, *pro his ab illo acceptis*, et comme ces dons sont innombrables, l'énumération s'étend longuement, *prolixe exequitur*.

Parmi tous ces bienfaits, il se garde bien d'omettre le pain et le vin, éléments de l'Eucharistie. « La mémoire de ce bienfait, dit Mgr Lapini, a une grande importance dans le rite antique, et il en reste des traces nombreuses dans les plus anciens sacramentaires romains. La raison en est la prédilection spéciale qu'avait eu Jésus-Christ lui-même pour le pain et le vin, les choisissant fréquemment comme un symbole de sa propre personne dans ses rapports avec l'Église, d'où vient qu'il se nomme : *grain*, *pain*, *vigne*, etc. Et c'est pour cela que, dans les anciennes liturgies, le pain et le vin étaient regardés comme vraiment subordonnés à la formation de la véritable nourriture et du vrai breuvage, c'est-à-dire au corps et au sang du Christ. »

Pour ce qui est, maintenant, des prières, elles contenaient tout d'abord, et intégralement, le récit de l'institution de l'Eucharistie, tel qu'il se trouve dans les écrits révélés, sans rien y ajouter, sans rien y changer.

N'oublions pas de noter que la prière eucharistique se terminait, d'après ce que nous enseigne saint Justin, par une acclamation des fidèles qui, restés silencieux pendant tout le temps qu'elle avait duré, s'écriaient alors : *Amen*, ainsi soit-il! comme pour témoigner une fois encore qu'ils étaient restés

durant toute la prière en union intime avec le président de l'assemblée. Pour ce qui est du *Pater*, c'est saint Grégoire qui lui assigna sa place actuelle, immédiatement après le canon, *mox post precem*.

7. *Alors les choses sur lesquelles on a rendu grâces sont distribuées, pour qu'ils y participent, à chacun de ceux qui sont présents, et, par le ministère des diacres, elles sont envoyées à ceux qui sont absents*. C'est la dernière partie de la messe, ou « la communion des fidèles ». Demandons, avant de finir, à notre auteur, de nous renseigner lui-même sur les dispositions requises dans ceux qui devaient recevoir « les choses sur lesquelles on a rendu grâces, » — et notez l'exactitude discrète avec laquelle saint Justin désigne ce qui n'est plus, alors, du pain et du vin, mais le corps et le sang même de Notre-Seigneur :

« Chez nous, cet aliment est appelé « Eucharistie », et il n'est permis à personne d'y prendre part s'il ne croit pas aux vérités que nous enseignons, — c'est la foi, — s'il n'a pas été lavé dans le bain salutaire pour la rémission des péchés et la régénération, — c'est le baptême, — et s'il ne vit comme Jésus-Christ l'a enseigné, — c'est l'état de grâce et la charité. Car, ajoute-t-il, nous ne prenons pas ces dons sacrés comme

du pain ordinaire, comme une boisson commune; mais, de même que, par le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur fait chair, a possédé et la chair et le sang à cause de notre salut, ainsi nous a-t-on enseigné que cette nourriture, sur laquelle on a rendu grâces, par une prière contenant les propres paroles de Jésus-Christ, nourriture qui se change en aliment de notre sang et de notre chair, est la chair et le sang de ce Jésus qui s'est incarné. »

Quelle merveilleuse exposition, en quelques traits, de toute la doctrine sur l'Eucharistie, considérée à la fois comme sacrifice et comme sacrement! Tout y est, bien qu'énergiquement ramassé en peu de paroles, et jusqu'à la partie morale, à savoir les dispositions requises pour bien communier. Et maintenant, je le demande, est-il possible de mieux faire entendre les effets de ce sacrement sur toute l'économie de notre être? Ainsi parle la foi, quand elle s'éclaire avec une candeur pleine d'humilité, aux lumières de la révélation. Ces quelques lignes de saint Justin suffiraient à confondre à tout jamais les téméraires qui oseraient prétendre que l'Église a changé quoi que ce soit à la doctrine des apôtres sur le plus grand et le plus incompréhensible de tous les sacrements, l'Eucharistie!

N'oublions pas de noter, pour finir, cette coutume de la primitive Église qui faisait participer même les absents aux bienfaits de la communion. Quels étaient ces « absents » auxquels les diacres portaient les saintes espèces? Saint Justin ne le dit pas, mais nous savons que c'étaient les malades et principalement les chrétiens détenus dans les prisons et à qui l'Église, pleine de sollicitudes, envoyait ce suprême viatique, d'où le mot énergique de Tertullien : l'Eucharistie fait les martyrs!

Nous savons encore que, la messe terminée, on faisait la collecte des aumônes, selon les prescriptions de l'apôtre saint Paul en plusieurs de ses lettres. Le même saint Justin nous renseigne, la chose est intéressante à noter, sur l'usage auquel on la destinait. :

« Ceux qui disposent de certaines ressources et qui ont bonne volonté, offrent alors ce qu'ils croient pouvoir donner et le montant de la collecte est remis au président de l'assemblée qui le répartit entre les pupilles, les veuves, ceux que la maladie ou une autre raison a mis dans le besoin, les prisonniers, les voyageurs qui arrivent à l'improviste en un mot tous les indigents. »

Alors, seulement, l'assemblée chrétienne prenait fin et chacun retournait à sa demeure.

Plaise à Dieu que les chrétiens d'aujourd'hui, en assistant à la messe, essaient de revivre, dans leur plénitude harmonieuse et leur féconde simplicité, ces assemblées primitives dont nous venons de donner la description en suivant pas à pas le récit d'un saint martyr du second siècle!

La messe à laquelle nous assistons aujourd'hui est bien toujours la même que la messe à laquelle prenaient part les compagnons de saint Justin. Mais nous ne savons pas nous en apercevoir : serait-ce donc qu'en nous, puisque ce n'est pas en elle, il y aurait quelque chose de changé?

ONZIÈME LEÇON

Les fruits de la Messe

Sommaire

I. Nous avons déjà dit que, si l'on considère les sacrifices au point de vue de la fin ou de l'effet qu'on en veut obtenir en les offrant à Dieu, — et c'est là ce qu'on appelle le *fruit* du sacrifice, — il convenait d'en distinguer de quatre sortes.

On peut, en effet, s'y proposer de reconnaître le pouvoir de Dieu sur toutes les créatures, et c'est alors le sacrifice *latreutique ;* — ou bien de demander à Dieu ses bienfaits, sacrifice *impétratoire;* — ou encore de lui rendre grâce, au sujet des bienfaits reçus, sacrifice *eucharistique* ou d'*actions de grâces ;* — ou bien, finalement, d'en obtenir la rémission de nos péchés, *sacrifice propitiatoire*.

Pour remplir chacune de ces fins particulières du sacrifice, la loi mosaïque avait prescrit des sacrifices différents. Mais, dans la loi nouvelle, il n'y a

plus qu'un seul sacrifice qui doit, non seulement remplacer les sacrifices figuratifs de l'Ancien Testament, mais encore l'emporter infiniment sur eux. C'est dire que la sainte messe remplit, à elle seule, les différentes fins que nous venons d'énumérer. Son efficacité est très grande : il ne s'agit que de vouloir en recueillir les fruits merveilleux et bienfaisants[1].

II. La messe est d'abord un sacrifice d'adoration, ou *latreutique*. Elle se rapporte au culte de *latrie*, par lequel nous nous acquittons de notre premier et plus grand devoir envers Dieu, qui est de lui rendre gloire, honneur et adoration, comme au créateur et souverain Seigneur de toutes choses[2].

La nature entière, ainsi que chante le Psalmiste, raconte la gloire de Dieu. Au concert de louanges qui s'élève ainsi du sein de la nature se joint encore le tribut de louanges et d'admiration qu'offrent à son souverain Maître les justes, les saints, les anges et la sainte Vierge Marie. Mais qu'est-ce que tout cela au prix de l'acte par lequel un Dieu s'offre à Dieu lui-même!

Car, dans la messe, c'est Jésus-Christ qui prend notre place pour rendre à son Père le tribut de louanges et d'adoration que nous lui devons. En assistant pieusement à la messe, en offrant à Dieu ce divin sacrifice en union avec Jésus-Christ, nous



Fig. 47. La Messe.

lui faisons une offrande infiniment plus agréable que celle qui consisterait à lui présenter ensemble les hommages de Marie, de tous les anges et de tous les saints.

III. La messe est ensuite un sacrifice de supplication, ou *impétratoire*. Sans le secours de Dieu, nous ne pouvons absolument rien faire qui vaille dans l'ordre de notre salut[3]. Nous avons donc un besoin continuel de sa grâce : la messe est, certainement, le moyen le plus efficace de l'obtenir.

Sans doute, pour le démontrer, je n'ai pas à produire des raisons aussi décisives que celles qui prouvent, par exemple, la valeur expiatoire du sacrifice. Quand on aborde, en effet, cette question de la grâce et de la façon dont elle nous est dispensée, il faut renoncer aux arguments trop mathématiques et s'en remettre pour une bonne part, et la meilleure, à l'infinie miséricorde de Dieu.

Mais une chose certaine, et sur laquelle tous les auteurs s'accordent sans exception, c'est que la messe est, par excellence, le moyen d'obtenir la grâce de Dieu. « Il n'y a pas de doute, dit saint Jérôme, que le Seigneur nous accorde toutes les grâces que nous lui demandons à la messe, pourvu qu'elles nous soient utiles; et, ce qui est encore plus merveilleux, il nous accorde très souvent, de

lui-même, des faveurs que nous ne sollicitons pas[4]. »

Aussi bien l'Église offre-t-elle la messe pour tous nos besoins particuliers. Il n'y aurait qu'à parcourir la table des matières du *Missel* pour voir qu'elle l'emploie comme le moyen par excellence pour obtenir, au milieu de l'extrême variété de nos indigences journalières, tous les secours dont nous ne pouvons nous passer et que nous sollicitons avec instance de l'infinie miséricorde de Dieu[5].

IV. La messe est encore un sacrifice d'actions de grâces, ou *eucharistique*. C'est un bien vilain défaut que l'ingratitude, et le motif pour lequel nous n'obtenons pas de Dieu des grâces plus nombreuses et plus efficaces, il faut le chercher, sans doute, dans le peu de soin que nous prenons à le remercier de celles qu'il nous avait données avec une aimable prévenance, et sans que nous les lui ayons demandées. « Le sacrifice de la messe, dit saint Irénée, a été institué pour que nous puissions n'être pas ingrats envers Dieu. »

On l'appelle donc, d'un seul mot, *l'Eucharistie*, c'est-à-dire, l'action de grâces par excellence, le moyen le plus propre à remercier Dieu des grâces et des bienfaits reçus de lui. Car ici, c'est Jésus-Christ lui-même qui présente à son Père, en échange de tous les bienfaits accordés au genre humain, son propre corps et son sang.

C'est pour cela que la liturgie de la messe, malgré l'austérité de ses rites, fait une si grande part aux sentiments de joyeuse gratitude. Et quand nous avons pieusement assisté à la messe, au moment où le prêtre se retourne et nous dit : *Ite, missa est*, Allez, la messe est terminée, nous nous levons joyeusement et le cœur alerte; nous quittons l'église avec le sentiment que Dieu est satisfait de nous et que, de façon très excellente, nous lui avons montré que nous ne sommes pas des ingrats.

V. La messe est enfin un sacrifice de satisfaction, ou *expiatoire*[6]. Quelle effrayante misère que la nôtre, pauvres humains, qui ne pouvons, pour ainsi dire, faire un pas dans le chemin de la vie, sans y laisser une trace de nos infirmités! L'homme pèche sans cesse, le juste lui-même n'est pas exempt de fautes et celui qui en est le plus chargé est précisément l'orgueilleux ou l'inconscient qui, comme le pharisien de l'Évangile, ne songe qu'à se glorifier de n'en point commettre!

Sans cesse, donc, il nous faut expier. Mais nous serions toujours plongés dans l'angoisse où nous jetterait le sentiment de notre impuissance à le faire efficacement, si nous n'avions pas à notre disposition un moyen d'une particulière efficacité et sur lequel, avec une entière confiance, nous puissions toujours compter.

Ce moyen, nous le possédons : c'est la messe.

Et l'Église, qui connaît le fond de nos âmes, a voulu mettre hors de doute la puissance expiatoire de ce saint sacrifice. Car elle savait que, sans cela, nous serions incapables de conserver la sérénité dont nous avons besoin pour vivre courageusement notre vie. Le concile de Trente a donc défini solennellement que la messe était un véritable sacrifice expiatoire et il condamne, en termes très vifs, l'audace de ceux qui oseraient prétendre que son pouvoir d'expiation n'agit pas également et sur les vivants et sur les morts[7].

Que nous faut-il de plus? Rien, sans doute. Sinon, peut-être, des paroles de reproche pour nous faire sentir combien nous sommes imprudents et inexcusables de n'y pas songer plus souvent. Que notre vie serait meilleure si, au lieu de nous décourager de nos fautes journalières, nous prenions la résolution de recourir, pour les expier, à ce moyen par excellence qui est la messe, ce calvaire sans cesse renouvelé!

Car la messe reproduit et continue sans cesse le sacrifice de la croix et en applique les effets aux justes comme aux pécheurs. Elle possède la même puissance expiatoire que le sacrifice de la croix. Entre les deux sacrifices, à ce point de vue, aucune différence, sinon que l'application des

mérites infinis du Christ trouve, dans la messe, son usage immédiat et certain, alors qu'au Calvaire cette application était tenue, pour ainsi dire, comme en suspens, pour tomber, le moment venu, en rosée bienfaisante sur l'âme des fidèles qui viendraient s'y rafraîchir ou s'y laver de leurs iniquités.

Car, j'ai hâte de le dire, les pécheurs eux-mêmes peuvent et doivent, avec une douce et inébranlable confiance, assister à la sainte messe. Sans doute elle ne saurait remplacer le sacrement de pénitence : mais elle y incline, elle y conduit. Il n'y a qu'un pas à faire, dans nos églises, pour aller de l'autel du sacrifice au tribunal de la pénitence. Et comment supposer qu'un pécheur, même endurci, mais qui assiste quand même à la messe, et avec foi, puisse résister à la grâce pénétrante de cet incomparable mystère! Elle le prendra, comme malgré lui et, peu à peu, forcera son cœur à s'attendrir et à se fondre dans les sentiments d'une véritable contrition.

Tels sont les fruits principaux du saint sacrifice de la messe : n'oublions pas qu'ils se rapportent aux quatre fins générales du sacrifice. Une des meilleures méthodes pour assister pieusement à la messe consiste à les considérer successivement, cependant que le prêtre, à l'autel, récite les prières

et accomplit les cérémonies qui réalisent, selon le rite consacré, cet auguste sacrifice.

Notes et Exercices

Notes. — 1. L'Eglise tout entière participe aux fruits de la messe, mais, de façon plus particulière, *premièrement*, le prêtre et ceux qui assistent à la messe, lesquels se considèrent comme unis au prêtre; *secondement*, ceux auxquels se fait l'application de la messe, et qui peuvent être des vivants ou des défunts. (*Cat. Pie X*, p. 224.)

2. Saint Ignace dit, au début de ses Exercices : « L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, Notre-Seigneur, et par ce moyen, sauver son âme : et les autres choses qui sont sur la terre sont créées à cause de l'homme et pour l'aider dans la fin que Dieu lui a marquée en le créant ». Pour obtenir cette triple fin, l'homme a reçu de Dieu lui-même un puissant moyen : c'est la messe.

3. L'enseignement de Jésus est des plus formels : Sans moi, vous ne pouvez rien faire, *sine me nihil potestis facere* (Joan., xiv, 5), et, pour commenter ce *nihil*, c'est-à-dire *rien*, absolument rien, il n'a pas manqué de multiplier les paroles et les exemples.

4. Saint Bernard dit encore : « Ou bien Dieu nous accorde ce que nous lui demandons, ou bien il nous donne une chose plus utile. » (*In Quad., Serm.* v.) Il n'y a donc pas de *messe inefficace*, mais l'infaillibilité de l'effet est souvent subordonnée à certaines conditions que peu de personnes savent remplir. « Il est de l'essence de la prière, dit le cardinal Bona, que celui qu'on prie reste libre d'accorder ou de refuser. Nous énonçons, il est vrai, un motif capable de toucher Dieu, mais Dieu n'est pas obligé de nous écouter. La messe serait-elle pour cela privée d'effet ? Assurément non. Si nous ne recevons pas ce que nous demandons, nous recevons, en compensation, d'autres avantages qui nous sont plus utiles. » (Bona, *De missa*, i, 3.)

5. *Missa : Pro eligendo Summo Pontifice; In anniversario Electionis seu consecrationis episcopi; Ad tollendum schisma; Pro quacumque necessitate; Pro remissione peccatorum; Ad postulendam gratiam bene moriendi; Contra paganos; Tempore belli; Pro pace; Pro vitanda mortalitate vel tempore pestilentiæ; Pro infirmis; Pro peregrinantibus vel iter agentibus; Pro sponso et sponsa; Pro defunctis; Pro fidei propagatione.*

6. « Le sacrifice de l'autel *n'ajoute* **ni** satisfactions ni mérites nouveaux à ceux que Jésus-Christ a recueillis sur le Calvaire; il ne fait qu'*appliquer* aux individus le prix de la Rédemption, lequel ne peut pas plus être augmenté que diminué. Le trésor des grâces de Jésus-Christ reste toujours le même; seuls, l'emploi et l'application en sont nouveaux, et se perpétuent ainsi tant qu'il y aura des hommes capables d'en profiter. Les fruits de la messe sont tous ceux du sacrifice de la croix, et ceux-là seulement. Les biens acquis à l'humanité par la mort du Sauveur sont appliqués en détail par la sainte messe, sacrifice à la fois impétratoire et propitiatoire. » (Gihr, *lib. cit.*, i, 164.)

7. Conc. Trid., *Sess.* XXII, cap. ii et can. 3.

Exercices. — 1. Quels sont ceux qui participent aux fruits de la messe? — 2. Pourquoi dites-vous que la messe est un sacrifice latreutique? — 3. Quelle est, d'après saint Ignace, la fin de l'homme? — 4. Comment la messe aide-t-elle merveilleusement l'homme dans la poursuite de sa fin? — 5. Qu'est-ce qu'un sacrifice impétratoire? — 6. Que pouvons-nous faire sans la grâce dans l'ordre du salut? — 7. Montrez comment on peut démontrer que la messe produit toujours son effet bienfaisant. — 8. Pourquoi la messe est-elle l'action de grâces par excellence? — 9. Quelle est la principale des raisons dont s'autorisent certains hérétiques pour nier que la messe soit un sacrifice expiatoire? — 10. Quelles sont les preuves (autorité, raison, manifestations surnaturelles) qui établissent que les fruits de la messe peuvent avoir leur effet jusque dans le purgatoire? — 11. Comment la messe est-elle efficace par rapport aux pécheurs, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas en état de grâce? — 12. Quelle est une des meilleures méthodes pratiques pour assister comme il faut à la messe?

Lectures

I. Sur le caractère eucharistique de la messe. — Lorsqu'ont été exclus du temple sacré et des augustes mystères ceux qui n'ont pas le droit d'y assister, comme ceux qui n'ayant encore reçu aucun sacrement sont complètement ignorants, de même ceux qui sont apostats de la très sainte vie de chrétien..., alors les pieux ministres des saints mystères, les assistants (attentifs et instruits) con-

templent la très sainte hostie, selon le rite sacré et par un cantique général de louanges célèbrent le principe de tout bien, de toute richesse, par qui nous sont donnés les sacrements, source de salut, au moyen desquels est consommée la déification sainte de ceux qui sont initiés. D'aucuns appellent cette hymne le cantique de louange, d'autres le signe extérieur (de la religion), d'autres enfin, à mon avis d'une manière plus divine, la nomment l'Eucharistie hiérarchique, ou la principale action de grâces, parce qu'elle renferme tous les dons qui nous sont divinement départis. (S. Denys l'Aréopagite (?), en Mgr Béguinot, *lib. cit.*, vol. I, p. 167.)

II. La messe est un sacrifice de louanges et un sacrifice expiatoire. — Le sacrifice de la messe peut être envisagé sous un double point de vue. En premier lieu, comme la société des fidèles attribue tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle possède, à l'incarnation du Fils de Dieu, nous devons le considérer comme un sacrifice de louanges et d'actions de grâces. Comblée des bienfaits divins, l'Église se déclare incapable de payer la dette de sa gratitude autrement qu'en lui rendant celui qui s'est fait la victime et la rançon du genre humain ; elle s'écrie : « Père clément et miséricordieux, vous nous avez regardés comme vos enfants dans Jésus-Christ; souffrez que, par Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur, nous vous adorions dans les sentiments de la plus vive reconnaissance. Hélas! nous n'avons rien qui puisse vous être agréable que Jésus-Christ, recevez notre offrande avec miséricorde. » Telles sont les paroles que prononcent les fidèles par la bouche du prêtre, témoignant que le Christ est devenu leur victime, et qu'il continue d'être leur médiateur auprès de Dieu. C'est donc Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie que nous offrons au Père céleste, mais non point nos adorations, nos louanges, nos actions de grâces. Sans doute la présence du

Christ, son sacrifice, éveillent, entretiennent, confirment ces mouvements de notre âme, mais, considérés en eux-mêmes, ils sont indignes d'être offerts à Dieu. Jésus-Christ, victime dans le culte, est une source intarissable de piété profonde; mais pour cela il faut qu'il soit présent à l'homme, que l'âme puisse s'attacher à lui comme à un objet extérieur.

En second lieu, la communauté des fidèles se reconnaît pécheresse, ayant besoin de pardon, et s'efforce de s'approprier de plus en plus les mérites de la rédemption. Or, sous ce point de vue, le sacrifice de nos autels devient un sacrifice propitiatoire, et Jésus, présent, doit nous mettre en mesure de devenir complètement sa propriété, ou de le devenir, au moins, toujours davantage. Le Christ présent, perceptible à ceux qui ont le sens spirituel, ne cesse de dire à son Père dans le ciel : « Laissez tomber des regards de miséricorde sur ce peuple fidèle et repentant; » et à ses frères sur la terre : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Les liturgies grecques et les liturgies latines nous montrent Jésus-Christ, tout ensemble prêtre et victime dans l'action sainte, s'offrant en holocauste pour satisfaire à la justice divine. De notre côté, reconnaissant dans le Sauveur eucharistique l'Agneau se dévouant pour nous jusqu'à la mort, nous nous écrions à l'élévation de l'hostie dans les plus vifs sentiments d'amour, de confiance, de repentir et d'humilité : « O Jésus, je vous donne mon corps, mon âme et mon esprit, tout moi-même; c'est pour vous que je vis et je mourrai pour vous; je suis votre victime à la vie et à la mort. » (Mœhler, dans le volume de G. Goyau, Bloud, éd.)

III. Les fruits de la messe d'après M. Olier. — En puisant dans les ouvrages du pieux fondateur des Prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice, on recueillerait, je le sais, les éléments d'un fort beau livre sur la messe. Mais, ce résumé de la doctrine de M. Olier, je le trouve très

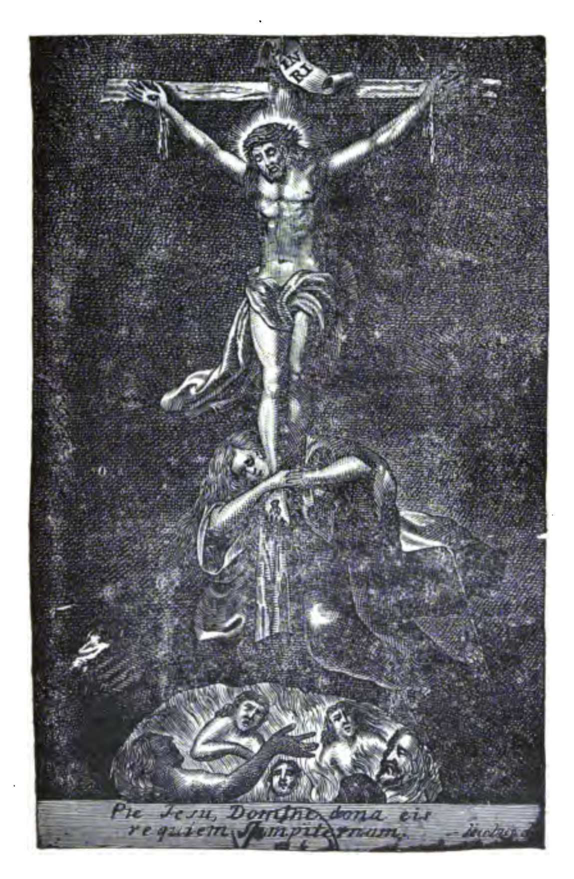


Fig. 48. Le Calvaire et le Purgatoire.

vivement exprimé dans le tableau de Lebrun dont il aurait lui-même, selon les historiens, donné au peintre l'ordonnance générale (Fig. 47). On y lit, d'autre part, dans les cartouches d'en bas, à droite et à gauche : *Le très auguste sacrifice de la messe, offert à Dieu pour tous ses desseins et dans toutes les intentions de l'Église du ciel, de la terre et du purgatoire*. Elle est vraiment fort belle et ne manque pas de grandeur, cette composition inspirée par M. Olier.

Il me semble qu'à la contempler dans le recueillement d'une méditation solitaire, on approfondirait le problème des fruits de la messe beaucoup mieux encore que dans la lecture des livres les plus savants.

Nous avons voulu rapprocher de cette image de piété, celle, peinte sur parchemin et conservée au musée des reliques de la Mission à Paris, que saint Vincent de Paul affectionnait tellement qu'il la portait sans cesse dans son bréviaire (Fig. 48). Elle convient encore excellemment à l'illustration de notre sujet.

IV. La messe de saint Grégoire. — A une époque où le sens critique était un peu moins surrexcité qu'il ne l'est aujourd'hui, les auteurs, même très sérieux, aimaient à appuyer leurs discours d'*exemples*, pour en atténuer aussi l'austérité, et en faire mieux pénétrer la leçon : parmi les vieux ouvrages qui leur fournissaient, à ce point de vue, de précieuses ressources, nul n'était plus exploité que le livre des *Dialogues* du pape saint Grégoire le Grand. Il fourmille en effet d'histoires édifiantes et curieuses. Quel malheur de n'avoir pas le droit de les raconter!...

Nous ferons cependant une discrète allusion à l'une d'entre elles. Notre excuse sera d'avoir vu qu'un auteur extrêmement sérieux, Mgr Duchesne, n'a pas craint d'en faire usage, dans son beau livre sur les *Origines du culte chrétien* : « Saint Grégoire raconte que deux religieuses,

excommuniées par saint Benoît, furent enterrées dans une église, et que, chaque fois que l'on célébrait la messe, au moment où le diacre criait : *Si quis non communicat, det locum* (si quelqu'un ne communie pas, qu'il s'en aille), leur nourrice les voyait se lever de leurs tombes et sortir du lieu saint. La façon dont Grégoire s'explique... suppose que cette formule de renvoi ou une formule équivalente, était encore en usage de son temps, à la fin du sixième siècle. » Les histoires racontées par saint Grégoire, de même qu'on peut les invoquer pour appuyer une démonstration liturgique, peuvent servir encore, et à meilleur titre, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère miraculeux, en faveur d'une exposition dogmatique. Or, elles sont assez nombreuses, les histoires que saint Grégoire a réunies pour démontrer l'efficacité du sacrifice de la messe.



Fig. 49. La messe de S. Grégoire.

On parle souvent de *la messe de saint Grégoire* et quand on le fait de cette façon générale, sans aucune détermination particulière, on a en vue la messe célébrée par le saint dans sa maison même du mont Cœlius, et au cours de laquelle lui apparut le *Sire de pitié*, c'est-à-dire le Christ douloureux, avec les emblêmes de la Passion. Les représentations de cette messe de saint Grégoire sont extrêmement multipliées : j'en ai compté un grand nombre rien que dans les musées de Flandre, parmi les œuvres des quinzième et seizième siècles. C'est aussi la classique image avec laquelle les vieux livres aiment à

illustrer la légende de saint Grégoire : celle que nous donnons ici est empruntée, précisément, à une *Légende dorée* du seizième siècle (Fig. 49).

Mais, en plus de cette première messe de saint Grégoire, il faut encore en compter plusieurs autres — parmi lesquelles deux « messes sanglantes », puis une autre où il prie pour un défunt dont il délivre l'âme tout aussitôt, et une dernière, enfin, où l'hostie se transforme en enfant entre ses mains, comme dans le « miracle de Sarrasins » que nous rappelons par une petite image (Fig. 50).

Telles sont les messes de saint Grégoire. Son histoire, ou sa légende, contient encore un bon nombre d'autres faits relatifs à l'excellence et à l'efficacité de la sainte messe. Car il l'a exaltée jusqu'aux extrêmes limites où il est permis de le faire sans risquer de la compromettre (*). C'est en ce sens qu'il faut interpréter la *Légende de Trajan :* nous allons la raconter, car elle est fort instructive et les récentes découvertes de M. Boni, au Forum romain, vient de lui donner un regain d'actualité.

Après avoir raconté un épisode de la vie de Trajan où éclataient à la fois sa miséricorde et sa justice, la *Légende dorée*, à qui nous empruntons ce récit, continue en ces termes :

— Or, une fois que, longtemps après la mort de Trajan, saint Grégoire passait sur la place Trajane en pensant à la mansuétude de Trajan quand il jugeait une affaire, il entra dans la basilique de Saint-Pierre et se mit à pleurer très amèrement sur les erreurs de ce prince. Lors il lui fut répondu miraculeusement : « Voici que j'ai fait droit à ta requête, et j'ai délivré Trajan de la peine éternelle, mais dorénavant, garde-toi bien d'adresser des prières pour un damné. » Le Damascène raconte, en un de ses sermons,

(*) On sait que l'Eglise interdit de célébrer la messe pour tous ceux qui sont morts au dehors de sa communion visible, qu'ils aient été hérétiques ou incrédules.

que saint Grégoire, priant pour l'âme de Trajan, entendit une voix du ciel lui parlant ainsi : « J'ai entendu ta voix et je donne grâce à Trajan. » De ce fait, ajoute-t-il au même endroit, tout l'Orient et tout l'Occident en sont témoins. Sur cela, quelques-uns ont dit que Trajan a été

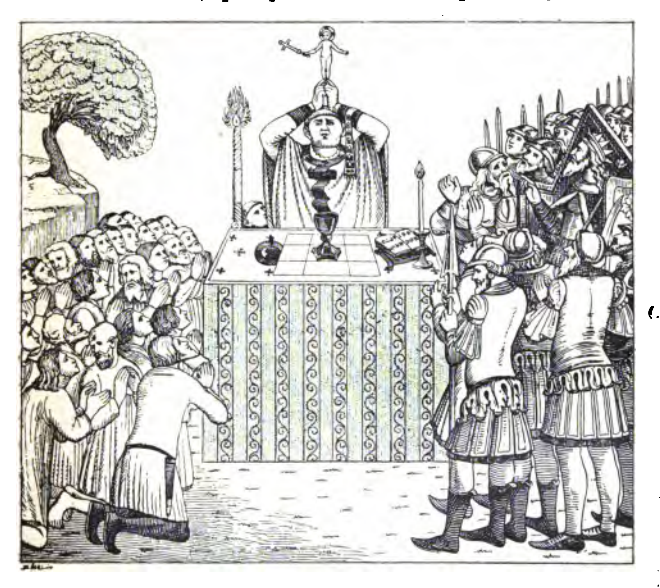


Fig. 50. La messe des Sarrasins.

rappelé à la vie, et qu'ayant acquis des grâces, il mérita son pardon et obtint ainsi la gloire, et qu'il n'avait pas été finalement mis en enfer, ni condamné par une sentence définitive. D'autres ont prétendu que l'âme de Trajan ne fut pas simplement délivrée de la peine éternelle qu'il avait méritée, mais que cette peine fut suspendue pour un temps, savoir jusqu'au jour du jugement. D'autres sou-

tiennent que sa peine, quant au lieu et quand au mode de tourment, lui fut infligée sous condition, c'est-à-dire, jusqu'à ce que par les prières de saint Grégoire, avec la grâce de Jésus-Christ, il y eût changement quant au lieu ou quant au mode. D'autres, comme Jean diacre qui a compilé cette légende, disent qu'on ne lit pas qu'il a prié, mais qu'il a pleuré, que le Seigneur accorde fréquemment dans sa miséricorde ce que l'homme n'ose lui demander, tout désireux qu'il soit d'obtenir, et que l'âme de Trajan ne fut pas délivrée de l'enfer et placée au paradis, mais qu'elle est simplement délivrée des peines de l'enfer. « Il peut en effet se faire, dit-il, qu'une âme soit en enfer, et que, par la miséricorde de Dieu, elle n'en ressente pas les tourments. » D'autres avancent que la peine éternelle consiste en deux choses, qui sont la peine du sens et la peine du dam qui est la privation de la vue de Dieu. Or la peine éternelle lui est remise quant à la peine du sens, mais non quant à la peine du dam, elle lui est restée. On rapporte encore qu'un ange ajouta ces mots en parlant à saint Grégoire : « Parce que vous avez prié pour un damné, choisissez de deux choses l'une, ou de souffrir deux jours en purgatoire, ou d'être rongé de douleurs et d'infirmités durant toute votre vie. » Le saint préféra endurer des infirmités tout le temps de sa vie, à être tourmenté deux jours dans le purgatoire. Aussi dans la suite, toujours il fut sujet à la fièvre, à des attaques de goutte, ou bien il fut affligé de différentes douleurs ou en proie à d'affreux maux d'estomac...

Voici, pour éviter de finir sur une légende cette importante leçon, un passage des *Dialogues* du même saint Grégoire que nous gagnerons à méditer souvent :

« Il faut bien savoir à quels défunts les saints sacrifices sont utiles; ils servent à ceux qui ici-bas ont obtenu par leur bonne vie d'être soulagés après leur mort par les œuvres saintes faites sur la terre en leur faveur par leurs frères. Toutefois, il faut bien considérer que la voie la

plus sûre, pour profiter des bonnes œuvres que les autres feront pour nous après la mort, c'est d'agir soi-même et par soi-même, tandis que l'on est vivant. Car, combien n'est-il pas plus avantageux de sortir libre de cette vie que d'attendre, après l'expiation, sa liberté! C'est pourquoi nous devons mépriser ce siècle de tout notre cœur, et immoler à Dieu le sacrifice quotidien de nos larmes, l'hostie journalière de sa chair et de son sang.» (S. Greg., *Dial.*, liv. III, cap. xxxvi.)

DOUZIÈME LEÇON

CONCLUSION

Importance de la Messe

Sommaire

I. Quand on veut caractériser la valeur d'un homme, au point de vue religieux, on se sert souvent, dans le monde, d'une brève mais significative expression et l'on dit ;

— C'est un homme qui va à la messe !

D'où il suivrait que le monde estime qu'on est authentiquement religieux par le seul fait qu'on a conservé l'habitude d'assister régulièrement à la messe, les jours de dimanche et de fêtes commandées.

Il y aurait donc pour lui deux catégories de chrétiens : ceux qui vont à la messe, ceux qui n'y vont plus, et des premiers seuls il conviendrait de dire :

— Ce sont de vrais chrétiens!

Peu importe, d'ailleurs, que ce soit pour leur en faire un mérite ou pour en sourire. Il nous suffisait d'avoir signalé cette façon de parler et nous voulons nous demander ce qu'elle vaut.

II. Elle me paraît très raisonnable.

Sans doute, et je le sais fort bien, il existe de nos jours une certaine catégorie de personnes pour lesquelles la religion, ou plutôt « l'irréligion » de l'avenir, devra consister en je ne sais quelles spéculations purement métaphysiques d'où les manifestations extérieures, ce que nous appelons « le culte », seront complètement absentes. Ces gens-là, je le prévois, n'iront plus à la messe et il y a beau temps, peut-être, qu'ils ont cessé d'y aller. Mais ils seront les premiers à conserver l'habitude, pour juger la religion des autres, de se demander tout d'abord :

— Vont-ils à la messe?

III. Nous voici maintenant revenus, je suppose, à ces époques troublées où par la volonté de la loi ou du prince, plus rien de la religion ne subsiste officiellement, qu'une ombre très vaine et un souvenir humilié. L'hypothèse est permise, sans doute! Car, sans remonter à l'histoire des Catacombes et de l'empire romain, n'avons-nous pas celle de la Révolution française? Elle est encore assez près de nous pour que nous puissions nous

instruire à ses leçons. Elles nous apprennent qu'à cette époque il suffisait, pour devenir suspect, — et l'on sait assez ce qu'on entendait par ce terrible mot de *suspect*, — il suffisait, dis-je, d'avoir assisté à la messe d'un prêtre authentique. C'était la mort! La mort pour celui qui osait la dire, la mort, de même, pour ceux qui avaient le courage d'y assister.

Un homme qui va à la messe, à certaines époques et dans certaines conditions, est bien près d'être un martyr.

IV. Ainsi donc, avec les simples d'esprits et les dévots, les orgueilleux de la science et les persécuteurs, tous se demandent également, quand il s'agit de juger un homme au point de vue religieux : Va-t-il à la messe? D'après la réponse qu'on leur fera, tout aussitôt et sans hésiter, les uns et les autres se prononceront.

Et ils auront raison de le faire. Car je prétends que celui qui, ayant pris l'habitude d'assister régulièrement à la messe, s'efforce d'y rester fidèle, fidèle malgré tout, malgré les autres, malgré lui-même, cet homme sera déjà, par là seul, bien près d'être un chrétien véritablement digne de ce nom.

La religion, sans doute, contient d'autres préceptes dont l'impératif n'est pas moins pressant que celui-la. Combien de personnes, d'autre part,

se feraient un scrupule de manquer une seule fois à la messe, qui sont loin de se montrer, dans l'ensemble de leur conduite, des modèles de vertu!

Je le sais bien, hélas! et je suis avec ceux qui s'en affligent profondément, mais sans aller, néanmoins, jusqu'à m'en scandaliser.

Car je ne réserve pas le nom de « religieux » et de « chrétien » aux seuls gens parfaits, à ceux qui réalisent, dans sa plénitude harmonieuse, l'idéal de la vie chrétienne. Il faudrait, pour cela, être, chacun de nous, autant d'autres Christs : du Fils de Dieu, en effet nous tenons, avec notre nom, tout un programme de vie, et nous devrions le remplir de point en point pour être parfaitement digne de ce beau nom de chrétien.

Mais Dieu nous demande surtout, je ne dirai pas la volonté de remplir ce programme, mais plutôt la bonne volonté qui nous gardera de n'y jamais renoncer. Et je dis qu'un homme qui, malgré les secrètes déchéances de sa vie morale, et peut-être même les imprudences de son existence publique, continue, malgré tout, à venir régulièrement à la messe, cet homme mérite encore qu'on lui garde le bénéfice de son acte religieux : il faut le mettre au nombre de ceux qui n'ont pas renoncé, tant s'en faut, à rester chrétiens.

Il se compromet, en tout cas, pour le bon Dieu :

car je ne veux pas même m'arrêter un seul instant au reproche qu'on lui fera, peut-être, de compromettre par sa démarche, ce même Dieu.

Et je sais au contraire que, dans ce contact presque journalier avec celui qui est, non seulement son Juge, mais encore son Père et son Sauveur, il finira bien par retrouver les énergies nécessaires pour reconquérir l'entière dignité et bonté de son âme. Il n'est pas possible de s'approcher avec foi de l'auteur des miracles sans en retirer quelque secret profit.

V. Un chrétien est donc celui qui assiste régulièrement à la messe. Je devrais dire, maintenant, comment un bon, un parfait chrétien est celui qui y assiste, non seulement avec régularité, mais encore parfaitement, c'est-à-dire comme il faut, avec une méthode et des dispositions parfaites ou qui tendent, du moins, à la perfection.

Assister à la messe, ce n'est pas seulement être présent, dans l'église, pendant que le prêtre, à l'autel, célèbre le saint sacrifice; c'est encore y prendre part, dans la mesure où on le doit, et cette part est considérable.

Le prêtre, sans doute, est le sacrificateur immédiat, le seul qui puisse, de façon efficace, immoler la sainte victime. Les fidèles, néanmoins, peuvent et doivent coopérer à son action et lui venir en aide, autant qu'ils en sont capables.

Mais c'est une « capacité » qui, comme toutes les autres, doit s'acquérir par la réflexion, le travail et l'effort. On n'y songe peut-être pas assez et ce n'est pas la moindre des raisons pour lesquelles les chrétiens, même parmi les plus fervents, ne retirent plus de l'assistance à la messe tous les fruits de salut qu'ils seraient en droit d'en attendre.

Il faut apprendre à assister à la messe. Il faut s'instruire de tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour cela.

VI. *Théorie de la messe, pratique de la messe.* Voilà, sans doute, à quoi peut se réduire cette science nécessaire.

Nous avons, dans cette première série de Leçons, exposé la théorie de la messe. Resterait, maintenant, à parler de la pratique. Ce sera l'objet du cours d'une autre année : il se fera avec d'autant plus de profit que nous aurons mieux pénétré la doctrine exposée dans ces douze premières Leçons.

Lectures

I. SUR L'IMPORTANCE DE LA MESSE. — Pour tout chrétien, il est bien entendu que la messe occupe une position centrale ; c'est la clef de voûte de tout le système. Elle suppose, elle résume tout : Dieu le Père à qui s'adresse toute prière ; le Fils par qui tout à été fait, seul, vrai, légitime et

officiel intermédiaire entre Dieu et l'homme, prêtre et victime à la fois, donnant son sang pour racheter les hommes, vrai pain de vie, agneau de Dieu, nourriture des fidèles, leur donnant Dieu sous cette forme. C'est le résumé du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, le gage de la vie chrétienne dans le Christ et par le Christ. La messe est la synthèse du christianisme.

Et cela est si vrai que de toutes les sectes dissidentes, de toutes les hérésies, je n'en connais aucune qui, sous une forme ou sous une autre, n'ait cherché à conserver ce rite.

Il est aussi un centre liturgique, le noyau autour duquel toute la liturgie s'est formée, ou pour mieux dire le point d'attraction qui a attiré tous les autres rites. Cela peut se démontrer historiquement, je le crois. A l'origine il n'y a que l'avant-messe et la messe des fidèles : c'est tout le culte chrétien. Prière publique, chant des psaumes, sacrements, baptême, ordination, mariage même et pénitence, tout se rattache à la messe. Je crois avoir prouvé ailleurs, autant qu'il est possible de prouver en ces matières, que les vigiles, les matines, les laudes et en un mot tout l'office canonial est sorti de l'avant-messe, et n'en est en quelque sorte que le prolongement.

C'ést donc dans l'organisme catholique une pièce essentielle; à vrai dire, elle en est le cœur, l'organe central et vital qui envoie le sang jusqu'aux dernières extrémités et où il reflue pour y prendre un nouvel élan et reprendre sa course à travers le corps humain, et une dévotion nouvelle n'aura de vie et de succès vrai qu'autant qu'elle se tiendra étroitement unie à la messe et à l'eucharistie. (Dom Cabrol, *les Origines liturgiques*, p. 140. Letouzey, éd.)

II. Importance et dignité du sacrifice de la messe. — Le sacrifice des autels est le centre de tout culte catholique. Faites cesser le sacrifice : le temple devient triste

et solitaire comme un tombeau ; c'est une maison vide et inhabitée, car le sacrifice qui se célèbre sur l'autel est toute la vie du temple. Faites cesser le sacrifice : le dimanche devient muet et insignifiant; c'est une *fériation* ennuyeuse et sans but, car le sacrifice qui se célèbre le matin est toute l'âme du dimanche. Faites cesser le sacrifice : et la pompe solennelle des cérémonies, la poésie mélodieuse du chant, et la grave et pieuse lenteur des offices s'effacent et disparaissent; la liturgie, refroidie et glacée, se réduit à une psalmodie sèche, courte et monotone, car le sacrifice est tout le motif et toute l'inspiration de la liturgie. Mais que dis-je? Le sacrifice des autels est comme le soleil de la religion tout entière; c'est le foyer d'où partent les rayons étincelants de la vérité et les chaleureuses influences de la grâce; c'est la source d'où jaillissent et découlent toutes les inspirations de la tendre piété. Et, comme, dans nos corps, la fonction du cœur est d'épurer sans cesse et de renouveler le sang que par un double mouvement il attire d'abord et repousse ensuite dans nos veines; ainsi l'auguste sacrifice, condensant en quelque sorte tous les jours sur l'autel le sang de Jésus, entretient et rafraîchit sa vertu et le fait rentrer ensuite dans nos âmes plus vivifiant et plus salutaire.

Mais je n'ai pas dit encore assez : Le sacrifice des autels est le seul hommage digne de Dieu : sans lui la terre n'aurait rien à offrir au ciel ; le Très-Haut n'abaisserait jamais les yeux sur cet univers impuissant à l'honorer, et la création, œuvre désormais inutile à la gloire de Dieu, retomberait dans les abîmes du néant. De là ces magnifiques mais justes expressions des Pères de l'Église et des saints Docteurs. La messe, dit saint Odon de Cluny, est l'œuvre à laquelle est attaché le salut du monde. C'est par la messe, ajoute saint Timothée de Jérusalem, que l'univers subsiste; sans elle il y a longtemps qu'il serait anéanti. (Cardinal PIE, *Œuvres sacerdotales*, vol. II, p. 2. Oudin, éd.).

III. Méditation sur la messe (extrait). — O mon Seigneur Dieu... plutôt que de me voir périr comme je le méritais, vous avez voulu être cloué à la croix pour y mourir. Un tel sacrifice ne devait pas être oublié. Il ne devait pas, il ne pouvait pas être un événement passager dans l'histoire du monde, un acte terminé, emporté par le temps, et qui devait rentrer dans le passé et ne demeurer présent que dans ses effets obscurs et non reconnus par les hommes. Si ce grand acte fut ce que nous croyons et ce que nous savons qu'il est, il doit demeurer présent, bien que passé; ce doit être un fait subsistant pour tous les temps. Notre propre réflexion sérieuse nous le dit : et c'est pourquoi, lorsqu'on nous apprend, Seigneur, que bien que remonté au ciel dans la gloire, vous avez renouvelé et perpétué votre sacrifice jusqu'à la fin de toutes choses, non seulement cet article de foi est reçu par nous comme la nouvelle la plus touchante et la plus joyeuse, témoignant si bien de la bonté d'un Seigneur et d'un Sauveur si tendre, mais il emporte avec lui le plein assentiment et la pleine sympathie de notre raison. Quoique nous n'eussions pu, et que nous n'eussions pas dû, pressentir une doctrine aussi merveilleuse, toutefois en la recevant comme objet de notre foi, nous adorons son adaptation même à vos perfections, autant que l'infinie compassion dont elle est pour nous le témoignage. (Cardinal Newman, *Méditations et prières*, traduites par M. A. Pératé, p. 267. Lecoffre, éd.)

TABLE DES GRAVURES

le texte des *Nombres* (XVI, 45-49) qui explique cette scène : ce n'est pas, à proprement parler, le sacrifice « selon l'ordre d'Aaron ».

FIG. 6, p. 25. — *Synoptique de l'Ancien Testament : histoires de la Genèse.* Gravure reproduite d'après une Bible française in-folio de 1621.

FIG. 7, p. 29. — *Synoptique de l'Ancien Testament : histoires du premier livre des Macchabées.* Même source qu'à la figure précédente. Cette gravure est expliquée dans la Lecture IV, à la page 33.

FIG. 8, p. 37. — *La Manducation de l'Agneau pascal*, d'après « la Mer des histoires ». (Cf. Note 6, p. 53.)

FIG. 9, p. 47. — *Isaac bénit Jacob*, gravure reproduite de « la Mer des histoires ». Nous avons expliqué (Cf. p. 46) comment cette histoire pouvait être interprétée dans le sens du symbolisme eucharistique.

FIG. 10, p. 56. — Histoires d'Abel. *Le sacrifice d'Abel, Caïn tue son frère Abel.* Gravure de *la Mer des histoires.*

FIG. 11, p. 57. — Parallélisme de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après une « Bible en figures » du quatorzième siècle de la Bibliothèque nationale. (Fr. 400.) Nous avons placé ici cette image parce qu'elle renferme une *Sortie des Limbes*, qui est la représentation classique de la victoire définitive de Jésus sur la mort, victoire annoncée et préfigurée par la mort déjà féconde d'Abel. (Cf. p. 56.) Les autres sujets représentés dans cette miniature sont : le Seigneur faisant sortir Abraham du lieu de la perdition, — Moïse faisant sortir d'Egypte le peuple d'Israël, — l'Ange faisant sortir de Sodome Loth et sa famille.

FIG. 12, p. 59. — Fresque des catacombes romaines : *le Bon Pasteur.* L'iconographie de l'agneau est extrêmement riche. Elle commence avec les représentations de l'Agneau pascal (Cf. FIG. 8) pour se continuer, au Nouveau Testament, avec l'iconographie du Bon Pasteur et celle de l'Eucharistie, où le Christ est à la fois l'agneau immolé et cel[illegible] qui l'immole.

FIG. 13, p. 61. — Reproduction d'une miniature d'u[illegible] *Biblia pauperum* du treizième siècle, à Munich. On y trouve *le Portement de croix, Abraham et Isaac portant le bois d*

sacrifice, Élie et la veuve de Sarephta. Cette miniature est décrite en détail dans la lecture de la page 62.

Fig. 14, p. 63. Miniature du même manuscrit. *Jésus mort sur la croix, Sacrifice d'Abraham, le Serpent d'airain.* Voici le texte des légendes de gravures :

1. *Eruit a tristi baratro*
   Nos Passio Christi.
2. *Significantem Christum*
   Puerum Pater immolat istum.

On trouve, au troisième sujet, Moïse, *Moyses*, le serpent d'airain, *Serpens eneus*, et les pestiférés, *Pestiferi.* La légende dit :

3. *Lesi sanantur*
   Serpentem dum speculantur.

Les quatre textes prophétiques sont : David, *Foderunt manus...* (*Ps.*, 21, 17); Job, le texte *Leviathan hamo* (Job, 40, 19-21), que saint Grégoire applique au mystère de la Rédemption; Isaie, *Oblatus est quia voluit* (Is., 53-7) et Habacuc, *Cornua in manibus ejus* (Hab., 3, 4), des rayons partent de ses mains. Les artistes du quatorzième siècle italien font recueillir par des anges le sang qui s'écoule des mains percées par les clous du supplice : tel Giotto, dans sa fresque d'Assise. (Voir Fig. 27, p. 85.)

Fig. 15, p. 66. — Nous donnons simplement la partie inférieure de cette troisième miniature de la *Biblia pauperum.* Elle représente *le Coup de lance*, avec Longin, *Longinus*, qui a la tête ornée d'une couronne, et le soldat qui abreuve de fiel le Christ mourant.

Fig. 16, p. 70. — *Le Calvaire.* Miniature byzantine d'un Saint-Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque nationale. (B. N. gr. 510.) Nous avons placé cette image au début de notre illustration de la Passion, à cause du détail qui se trouve à droite, dans la gravure, et à l'arrière-plan : c'est le moment de la mort du Christ, avec une allusion au prodige qui se passe au Temple et à la confession du centurion. (Marc, xv, 37-39.) Cela n'empêche que ce calvaire, du

genre synoptique, renferme encore d'autres détails : les saintes femmes qui se lamentent, le double épisode du Porte-lance et du Porte-éponge, — Longin et Calpurnius dans la Légende, — puis S. Jean et enfin, dans le haut, le soleil et la lune, qui sont absolument de règle dans tous ces calvaires mystiques, l'histoire nous apprenant, d'autre part que, parmi les prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus, il faut noter celui-ci, à savoir que *le soleil fut obscurci.* (LUC, XXIII, 45.) Or voilà, dans cette longue histoire de la Passion, le moment le plus solennel et vraiment décisif au point de vue du sacrifice de Jésus : c'est, à la messe, le moment de l'élévation.

FIG. 17, p. 73. — *Synoptique de la Passion.* Miniature d'un manuscrit de Cambridge du cinquième siècle, reproduite d'après Garucci. Voici la liste des sujets qui s'y trouvent représentés. — 1. En haut, et à gauche, l'entrée de Jérusalem. — 2. La Cène. — 3. Deux scènes du jardin des Oliviers : Jésus consolé par le ciel — et, ici, le ciel est représenté par une main sortant des nuages — puis Jésus réveillant les trois apôtres endormis. — 4. La résurrection de Lazare. — 5. Le lavement des pieds. — 6. Le baiser de Judas. — 7. L'arrestation de Jésus. — 8. Jésus devant le grand-prêtre. — 9. Scène des outrages. — 10. Le jugement de Pilate. — 11. Jésus emmené par les soldats. — 12. Jésus portant la croix ou marche du Calvaire. — Dans ce synoptique, comme il arrive, en général, dans toutes les séries de l'art chrétien primitif, on ne dit rien des dernières scènes du Calvaire, et non plus de son épilogue. Il faut noter, d'autre part, que les premiers tableaux ne sont point rangés d'après l'ordre historique. Il n'y a place, enfin, à aucun sentiment de pitié ou d'attendrissement : mais le simple récit en est suffisamment instructif, et il ne faut pas oublier que l'art chrétien des premiers siècles ne vise qu'à nous instruire, et nullement à nous émouvoir.

FIG. 18, p. 75. — *L'Onction de Béthanie.* Miniature de la Bible des pauvres de Munich. On a, dans le haut et à gauche, *David et Nathan*, puis, à droite, *Moïse avec Aaron et Marie leur sœur.*

c'est Abraham : il est revêtu du costume guerrier, car il faut se souvenir qu'au moment de sa rencontre avec Melchisédech il revenait de l'expédition entreprise pour délivrer Loth, que des rois ennemis avaient emmené captif. Le second sujet est relatif à la manne et représente Moïse parlant au peuple :

Plebs hæc miratur
Dum cœli pane cibatur

Le Juif du premier plan — remarquez sa coiffure — porte dans les plis de son manteau, la manne qui lui devait suffire pour la journée « un gomor par tête » (*Ex.*, XVI), car il était interdit à chacun d'en ramasser plus qu'il n'était nécessaire pour chaque jour. C'était « le pain quotidien » que leur donnait le Seigneur, et Moïse, dans la banderole qu'il tient à la main, le rappelle expressément : *Nichil* (nihil) *ex eo reservabitis usque mane*, que personne n'en laisse jusqu'au lendemain matin. (*Ex.*, XVI, 19.) Il est inutile de rappeler que la manne est, à beaucoup de points de vue, un symbole eucharistique. Le troisième sujet, enfin, représente la *Cène* avec Jésus au centre (Dns), sur la poitrine duquel repose saint Jean (Johs), puis saint Pierre à sa droite (Ptrs) et un autre apôtre à gauche. En avant de la table, et assis sur un escabeau, Judas reçoit le pain consacré qui pénètre dans sa bouche en même temps qu'un diable tout noir.

FIG. 37, p. 123. — *La Cène* ou plus exactement *la Communion de Judas*, d'après le Missel de saint Maur, actuellement à la Bibliothèque nationale.

FIG. 38, p. 126. — *L'Entretien de Jésus avec la Samaritaine*, mosaïque de la basilique de Saint-Marc, à Venise. — Cet entretien de Jésus avec la femme samaritaine est avec le « Discours sur le pain de vie », également rapporté par saint Jean dans son évangile, une exposition fort complète et des plus importantes du mystère eucharistique. Nous en disons quelques mots dans ces Leçons. (Cf. p. 152, 170.)

FIG. 39, p. 127. — *La Cène*, d'après une mosaïque de la

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DIXIÈME LEÇON : **Histoire de la messe.**

ONZIÈME LEÇON : **Les fruits de la messe.**

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

par J.-C. BROUSSOLLE, aumônier du lycée Michelet

THÉORIE DE LA MESSE

Sommaires du Cours

NOTES, LECTURES, AVEC 50 ILLUSTRATIONS

PARIS

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1906



